

À propos des publications des conférences de Rudolf Steiner

Les fondements de la science spirituelle d'orientation anthroposophique reposent sur les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925). Par ailleurs, il a donné de nombreuses conférences et des cours entre 1900 et 1924, tant en public qu'à destination des membres de la Société théosophique, devenue ensuite Société anthroposophique. Initialement, il souhaitait que ses conférences, prononcées de manière totalement improvisée, ne soient pas retranscrites, car elles étaient conçues comme des « communications orales non destinées à la publication ». Cependant, face à la diffusion de transcriptions de plus en plus incomplètes et inexactes parmi son auditoire, il se sentit contraint de réglementer le processus de transcription. Il confia cette tâche à Marie Steiner-von Sivers, chargée de désigner les sténographes, de gérer les transcriptions et de relire les textes en vue de leur publication. Comme Rudolf Steiner, faute de temps, n'a pu corriger lui-même les transcriptions que dans de très rares cas, il convient de tenir compte de sa réserve concernant toutes les conférences publiées : « Il faudra simplement accepter que des erreurs puissent se trouver dans les manuscrits que je n'ai pas relus. » Rudolf Steiner commente le lien entre les conférences données aux membres, initialement disponibles uniquement sous forme de manuscrits imprimés internes, et ses écrits publics dans son autobiographie « *Le Chemin de ma vie* » (chapitre 35). Le texte correspondant est reproduit à la fin de ce volume. Ces observations s'appliquent également aux cours portant sur des sujets spécifiques, destinés à un groupe restreint de participants familiers avec les fondements de la science spirituelle.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (Ge-samtAuszgabe, GA) a été entreprise conformément à ses instructions. Le présent volume fait partie de cette édition complète. Le cas échéant, des informations complémentaires sur les textes sources sont disponibles en début de notes.

Au sujet de cette édition

Avec les conférences de ce présent volume de la série de l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (GA) « *Écrits et conférences au sujet de l'histoire du Mouvement et de la Société anthroposophiques* » Rudolf Steiner prit position vis-à-vis d'une attaque qui s'était produite à son égard à l'été 1915. Du cercle des membres qui s'étaient rassemblés autour de ce qu'on appelait alors l'*Édifice de Jean* (*Johannesbau*) et plus tard *Goethéanum*, de graves accusations avaient été formulées à son égard. Une clarification sans ménagements, qu'il tenait alors pour irrémissible, révéla nettement et manifestement qu'il s'agissait de radotages psychopathologiques. (Plus de détails dans la seconde partie du présent ouvrage non traduite en français, ndt)

Rudolf Steiner ne prenait généralement pas garde aux « entortillements mystiques » qui surgissaient des natures psychopathologiques, auxquels il faut s'attendre un jour au sein d'une communauté spirituelle. Il les considérait comme anodines, tant qu'elles restassent correctement estimées par la communauté. Mais il avait dû faire l'expérience à plusieurs reprises que des membres dotés de tendances psychopathologiques se voyaient considérés à l'instar « d'apôtres » ou « d'entités de nature supérieure ». Le cas de l'été 1915 fut pourtant d'un si grand poids, qu'il se vit contraint à lancer un appel : « Pouvons-nous tolérer cela que par toutes sortes de choses pathologiques mettent constamment en danger notre société et tout notre mouvement ? » (22 août 1915).

Avec les développements rassemblés dans le présent volume (GA 253)^(*), il voulut communiquer les fondements d'une formation de jugement. Pour ce fait il lui sembla indispensable, non seulement de poser simplement les racines subjectives de la conjoncture présente, mais encore de remettre celle-ci, au travers de ses aspects psycho-spirituels, dans une contexte objectif. De ce fait il échoit à ces développements non seulement une importance sociétale historique, mais encore fondamentale. Étant donné que la crise, qui se déclara en été, se préparait déjà depuis la Noël 1914 et s'étendit jusqu'à la Saint-Michel 1915, de nombreuses autres conférences se trouvent ainsi dans une contexte et une atmosphère internes très particuliers, voire en effet presque toutes celles de l'année 1915. Voir les volumes suivants :

Wege der geistigen Erkenntnis und Lebensfragen im Lichte der Geisteswissenschaft / Voies du cheminement cognitif et des questions vitales à la lumière de la science spirituelle, GA 161 ;

Kunst- und Lebensfragen im Lichte der Geisteswissenschaft / Questions artistiques et vitales à la lumière de la science spirituelle, GA 162 ;

Zufall, Notwendigkeit und Vorsehung / Hasard, nécessité et providence, GA 163 ;

Der Werte des Denkens für eine den Menschen befriedigende Erkenntnis. Das Verhältnis der Geisteswissenschaft zur Naturwissenschaft / La valeur du penser pour une connaissance qui satisfasse l'être humain. La relation de la science spirituelle d'avec la science de la nature, GA 164 ;

Die okkulte Bewegung im 19. Jahrhundert und ihre Beziehung zur Weltkultur / Le mouvement occulte au 19^{ème} siècle et sa relation à la culture mondiale, GA 254.

(*) Rudolf Steiner : GA 253 : *Probleme des Zusammenlebens in der Anthroposophischen Gesellschaft — Zur Dornacher Krise von Jahre 1915 — Mit Streiflichtern auf Swedenborgs Hellsehergabe, Anschauungen der Freudschen Psychoanalyse und den Begriff der Liebe im Verhältnis zur Mystik / Problèmes de coexistence dans la Société anthroposophique — À propos de la crise de Dornach de 1915 — Avec des aperçus sur le don de voyance de Swedenborg, des conceptions de la psychanalyse freudienne et du concept d'amour en relation avec le mysticisme*. Sept conférences tenues à Dornach du 10 au 16 septembre 1915 et une documentation avec deux allocutions à Dornach les 21 et 22 août 1915 (non traduites ici, ndt) — 1989 — RUDOLF STEINER VERLAG DORNACH / SUISSE

1 / 9 — Rudolf Steiner : GA 253 : *Problèmes de vie en communauté dans la Société anthroposophique — Avec des remarques sur le don de voyance de Swedenborg, les manières de voir de la psychanalyse freudienne et le concept d'amour en relation à la mystique*

I

DES CONDITIONS DE VIE DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOSOPHIQUE

Première conférence

Dornach, 10 septembre 1915

Conditions préalables à la vie en commun au sein de la Société anthroposophique

Conditions préalables à la vie commune dans la Société anthroposophique. La nécessité d'apporter au monde des préoccupations de science spirituelle. De la distinction entre une Société anthroposophique et d'autres sociétés ou associations. Des difficultés rencontrées dans la vie partagée par les membres. Danger de mélanger aux impulsions occultes des choses venant du plan physique.

Chers amis ! Des mouvements tels que le nôtre de science spirituelle ont toujours été exercés de manière telle que l'on a tenté de prendre soin de ce qui imprègne la vie culturelle de l'esprit, ou principalement de la culture en général, tout d'abord sur la voie d'une union sociétale, ou d'une société. Et tout comme les conditions de la coexistence et du développement humains restent traditionnelles aujourd'hui encore, il y a une certaine nécessité à cultiver, au sein d'une telle société, ce que nous reconnaissions comme relevant de nos aspirations en science spirituelle.

Cela étant c'est une expérience qu'ont connue, au fond, toutes les sociétés de ce type, que le concept de société directement nécessaire à un tel courant spirituel ne soit pas aisément compris, pour le moins sur le plan de sa mise en œuvre pratique, un tel concept n'est pas aisément compris. On ne cesse de constater régulièrement que de très nombreuses personnes — pas plus tard que ce matin, j'ai reçu une lettre allant dans ce sens — affirment ne pas aimer véritablement se rattacher à une telle communauté ; elles préféreraient acquérir les connaissances spirituelles correspondantes par la lecture ou l'écoute de conférences gratuites, sans se trouver engagées dans une société, ou par d'autres moyens ; elles se sentent mal à l'aise à l'idée d'adhérer à une telle société.

Les raisons avancées par ces personnes sont telles qu'on peut certainement leur accorder une certaine crédibilité. Mais il faut toujours rappeler que si un tel mouvement spirituel — lequel diffère nécessairement beaucoup, dans ses impulsions, dans sa manière même de penser, de sentir et de vouloir, de celle des personnes qui l'entourent — devait être introduit dans l'humanité sans une telle société, il serait infiniment plus difficile à réaliser que par le biais d'une société où les membres, grâce à une vie communautaire appropriée et à la réception continue de concepts et d'idées spirituelles et scientifiques, peuvent se préparer à devenir une sorte d'instrument, un outil pour la diffusion de cette science spirituelle et d'un tel courant spirituel. Il s'ensuit que l'on prenne très au sérieux, au plus haut degré, le fait même du concept d'une telle société et d'un tel mouvement spirituel, car justement la société s'avère aussi alors — et certes au niveau pratique — être un instrument du mouvement spirituel concerné.

Eh bien, nous n'avez qu'à envisager, mes chers amis, notre société comme telle et vous pourrez étudier notre société dans ce qui la distingue des autres sociétés ou formes d'union qui ont été appelées à la vie. Vous remarquerez cette différence, notamment ensuite si vous prenez en compte une certaine idée.

Supposons que certains événements, tels que ceux qui ont récemment approché la vie de nos âmes, puissent d'une manière quelconque en venir à nous suggérer l'idée de dissoudre la Société anthroposophique en tant que telle. Prenons comme hypothèse que l'on veuille dissoudre la Société parce que des situations intenables en ont résulté au sein de celle-ci. Eh bien, si la Société anthroposophique était une association comme beaucoup d'autres, il va de soi que l'on pourrait la dissoudre sans plus et mettre à sa place une autre société permettant de supprimer ces situations intenables. Mais notre société ou union anthroposophique diffère justement des autres sociétés qui sont très souvent créées sur la base d'un programme avec tels ou tels points de statuts. Or on peut dissoudre ce genre de société à tout instant.

Mes chers amis, si nous dissolvions la Société anthroposophique, elle ne serait pas du tout dissoute. Nous n'avons absolument pas la possibilité de dissoudre ainsi, sans plus, la Société anthroposophique comme d'autres associations ou unions. Car en tant que Société anthroposophique, nous nous distinguons du fait qu'elle existe, contrairement aux autres, pour un mouvement anthroposophique et que par conséquent, nous ne nous (re)trouvons pas sur des points programmatiques, c'est-à-dire non pas sur l'irréel, simplement pensé, mais sur le réel, sur une base réelle. Et si vous ne prenez que cette base réelle extérieure qui consiste dans le fait que chaque membre de la Société anthroposophique est justifié à se relier à nos cycles de conférences, alors que les autres êtres humains ne le sont pas, alors vous vous direz : Même si nous dissolvions officiellement la Société anthroposophique, nous n'aurions pas éliminé du monde le fait que tant de personnes tiennent nos cycles de conférences entre leurs mains.

Et c'est en effet aussi un autre fait réel que tant de gens ont une certaine sapience en leur têtes. Je ne connais certes pas le pourcentage des personnes qui ont en tête les choses qui ont été exposées ici, à la différence de ceux qui n'en ont que des « visions » ; mais c'est là quelque chose pour la société qui n'est guère essentiel. C'est donc une autre réalité qu'un certain bien de sagesse, simplement une somme de choses de nature réelle, soient dans les cœurs, les têtes et les âmes, de ceux qui appartiennent à la Société anthroposophique. Or cela ne peut guère être retiré simplement au moyen d'une dissolution de société.

Ainsi donc la Société anthroposophique se distingue des autres sociétés par le fait que dans sa structure, elle ne tolère rien de fantastique, car elle a été érigée sur une base réelle, de sorte que la mesure de dissolution ne changerait momentanément rien à son existence réelle qui est là. Nous devons prendre conscience de la gravité du fait que notre société se rapporte aux autres sociétés et associations comme la réalité se rapporte à quelque chose de purement imaginé, si nous voulons saisir correctement le concept de notre société. Car c'est uniquement grâce au fait, mes chers amis, qu'un grand nombre de membres ont tenu compte — plus ou moins consciemment ou seulement intuitivement — de cette base solide et réelle de notre société, et non pas seulement des points de programme, que s'est produit ce que nous voyons émerger ici sur cette colline : à savoir la construction d'une université des sciences spirituelles, par laquelle nous sommes liés d'une certaine manière au monde extérieur. N'est-il pas vrai que si un certain nombre de rêveurs se réunissaient et décidaient — je ne prendrai qu'un scénario hypothétique pour ne pas affecter qui que ce soit — de ne porter ni col ni de cravate, peut-être aussi de simplifier leur vie d'autres manières, de ne pas adhérer à d'autres principes sociaux ou — quel que soit le nom qu'ils leurs donnent — de suivre des « préjugés », de ne porter que des sandales, etc., alors ils pourraient tout simplement reprendre leur chemin chacun de leur côté à tout moment, sans que rien d'essentiel ne soit changé. Mais nous, nous voulons nous distinguer directement des visionnaires fantaisistes, en envisageant nos réels fondements prépondérants.

Et une autre chose encore, mes chers amis, c'est que nous avons à faire la différence entre une association — sans pour autant quelque peu chicaner sur les mots — et le concept de société, à l'intérieur duquel nous voulons cultiver notre bien spirituel. Et il nous faut alors dire réellement qu'à plus d'un entre-vous, lorsqu'ils réfléchissent seulement aux conditions de notre existence sociétale, le concept de société leur échappe de sorte qu'aussitôt, ils ont devant leurs yeux spirituels celui d'une association. Et en règle générale, dans une association, on met en avant des paragraphes, des conditions etc., lesquels doivent être observés. Dans une société comme la nôtre, cela ne suffit pas. Elle ne peut guère se distinguer simplement d'une association par un mot qui la désigne. Dans notre société, il s'agit — et j'ai bien discuter de cela, une bonne fois déjà durant ces dernières semaines, de prendre véritablement au sérieux le concept de Société. C'est-à-dire que chacun soit bien conscient qu'il n'appartient pas seulement à la Société dans la mesure où il en a obtenu une carte de membre lui donnant le titre de membre de la Société en question, mais encore qu'il est un élément de cette société. Or cela fonde réellement au travers du concept de société lui-même quelque chose d'indéterminé que l'on doit vivre pourtant de manière très déterminée parmi les membres, de sorte que l'individu en ressent un engagement déterminé, bref de sorte que cet élément indéterminé vive pourtant de manière déterminée en lui. Cela signifie que l'individu ait réellement un œil sur le bien-être proche ou lointain, des autres membres de la société et que celui qui est un membre expérimenté de la Société — ce qu'il n'a pas toujours besoin de trahir, n'est-ce pas, on peut s'en retenir totalement, car ce qui importe c'est l'art et la manière dont on met à profit les

expériences acquises en les vivant à fond —, de sorte que celui qui est un membre expérimenté se trouve réellement aux côtés de celui qui est encore peu expérimenté.

On utilise ainsi souvent le mot « confiance ». J'ai développé en effet devant vous, ces dernières semaines, que nous n'avions pas besoin de confiance pour enseigner, car l'enseignement s'efforcera de justifier la confiance placée en lui directement par chacune de ses actions ; mais il faut que nous ayons à rechercher que naîsse un lien réel de membre à membre. Pensez donc seulement à un membre expérimenté — sans être intrusif, ni recourir à des tactiques de détective, sans se livrer à de l'espionnage, c'est-à-dire sans se rapprocher de trop près d'autrui — lequel membre expérimenté a un coup d'œil réel pour le sort de ne serait-ce que, disons de 10 autres personnes, auxquelles, il n'a nul besoin à cette occasion de leur dire qu'il les tient pour plus inexpérimentées que lui-même, alors on pourra déjà infiniment œuvrer en faveur de cette « aura idéale », dirais-je, laquelle est si indispensable dans une société comme la nôtre. Certes, on ne peut jamais décréter une confiance. Et les membres expérimentés devraient s'efforcer à acquérir une telle confiance auprès de ceux des membres qui sont dans notre Société depuis un temps plus court.

On avait souvent parlé de telles choses au cours de nos efforts dont la durée atteint réellement désormais quatre années, mais elles n'avaient jamais été aussi nécessairement exprimées qu'ici et maintenant en ce lieu. Car lorsque nous sommes disséminés dans des villes parmi l'autre population, en tant que membre de la Société anthroposophique, c'est là quelque chose de différent d'ici où c'est comme si nous vivions tous entassés, exposés et présentés au reste de la population comme sur un plateau.^(*) Il est donc nécessaire que nous nous concentrions véritablement sur les conditions fondamentales de notre coexistence sociale, de la manière la plus urgente et la plus sérieuse qui soit.

Ce que je dis, mes chers amis, doit bien sûr être totalement indépendant du fait qu'une société comme la nôtre ne pourra jamais satisfaire ceux qui vivent en dehors de la société, qu'elle ne pourra jamais empêcher ceux qui sont en dehors de la société de se livrer à toutes sortes de calomnies, de sarcasmes, d'attaques injustes, etc. Mais cela compte peu ; ce qui importe, c'est que les membres de la société fassent tout ce qui, dans chaque cas particulier, rend les attaques extérieures injustifiées, en leur faisant ainsi perdre toute leur légitimité.

Alors, mes chers amis, il nous faut vraiment examiner chaque détail. Il est essentiel que, dans notre vie extérieure, nous prêtons attention non seulement aux grandes choses, mais aussi aux petites. Lorsque, par exemple, nombre de nos membres — sur le trajet d'ici à Bâle —, alors qu'ils sont assis dans un wagon du train électrique et s'entre tiennent entre eux à voix haute le soir, au sujet de diverses allusions piquantes, tenaillements et pinçements variés dans leur corps éthérique, il n'y a là, mes chers amis, certainement aucun délit moral. On peut naturellement rétorquer à la réprobation de tout un chacun à ce sujet : En effet, qu'est-ce qu'il y a là-derrière finalement ? — Eh bien, cela étant il y a vraiment beaucoup de choses là-derrière, lorsqu'il s'agit du sérieux et de la dignité de notre mouvement, on devrait éviter de le faire en dépit que ce ne soit pas là une chose bien grave, car c'est plutôt une petite affaire. Nous devrions avant toutes choses commencer à nous réformer là où cette réforme puisse avoir des effets réels. Avant tout, il faut bien comprendre que dès l'instant où nous discutons entre **nous** de choses que nous comprenons, tandis que d'autres peuvent nous écouter, ces derniers se feront forcément des idées absurdes sur ce que nous disons. Car n'est-ce pas, lorsque nous parlons de corps éthérique vivant — eh bien supposons maintenant que nous sachions de quoi nous parlons, mais que la personne qui nous écoute ne le sache guère. Mes chers amis, cette personne se trouve parfois dans la même situation que celle d'une domestique, que certaines de mes connaissances connaissent bien et qui, ayant fréquenté des personnes anthroposophes, s'intéressait à ce qui s'y passait réellement. Cette personne a donc suivi un cours préparatoire animé par l'un de nos membres et, à son retour, elle a dit : « Eh bien, maintenant j'ai compris que je n'ai pas un seul corps, mais quatre ! Or, ma chambre est si petite et mon lit si étroit, et je ne sais absolument pas comment je vais faire pour y loger tous ces corps. » — c'est une histoire vraie, qui s'est passée dans une maison qui n'est guère très éloignée de la mienne, mes chers amis. En effet, voyez-vous, tout autre être humain qui vous écoute, alors que vous faites diverses allusions pi-

(*) Le Goethéanum se trouve sur la colline de Dornach ; vue de Bâle, il se dresse sur une hauteur. En s'en approchant, on peut parfois « confondre » son front supérieur avec une de ces bordures rocheuses typiques du relief calcaire de cette région du Jura suisse. Ceci fut voulu par son architecte Rudolf Steiner. Ndt

quantes, tenaillements et pincements variés du corps éthérique, doit totalement penser que vous parler du corps éthérique comme d'un corps physique et en réalité, vous le trompez donc en l'empêchant en outre ainsi de se rapprocher davantage du mouvement.

C'est la raison pour laquelle il est important que nous apprenions nous-mêmes à recueillir sérieusement et précisément les choses dont nous parlons, car même si elles ne sont en soi d'aucune grandeur, elles érigent malgré cela une sorte de mur de préjugés tout autour de nous, lesquels pourraient être évités et le devraient aussi. Il est donc totalement nécessaire que nous apprenions à parler réellement avec précision, et c'est là quelque chose d'absolument indispensable dans une société comme la nôtre, s'il ne doit guère autrement en résulter progressivement, l'impossibilité de pouvoir cultiver dans la société ce qui doit l'être.

Je me vois obligé aujourd'hui de dire tout ce grand nombre de choses qui se présenteront hautement superfétatoires à l'égard de la plupart d'entre vous, pour la simple raison que chacun déclare : Allons ! Qu'est-ce que cela veut dire à présent que l'on doit parler avec précision ? — Or, mes chers amis, ouvrez donc ne serait-ce qu'une fois les yeux, lorsque, ici ou là, quelque chose se produit parce qu'on a parlé de quelque chose que l'un ou l'autre s'est empressé de raconter. Si vous y portez attention quant à savoir si cela est très exactement rapporté, vous pourrez alors remarquer très facilement dans la plupart des cas une certaine déviation quant à l'exactitude de ce qui a été ainsi rapporté. Si ce qui a été ainsi entendu ou vu est ensuite raconté à une autre personne, puis à une autre encore, c'est alors à proprement parler un acte qui trouble l'ordre (*Unfug*), bref, un désordre authentique qui résulte de ce qui a réellement été vu ou dit. On peut réellement faire de telles expériences à l'intérieur de notre société.

Mes chers amis, il nous faut vraiment réfléchir tout inutile sur le fait que dans un mouvement de science spirituelle on ne peut guère agir nonobstant de manière féconde que si l'on s'habitue à saisir les choses avec une réelle qualité de précision, car la science spirituelle vous contraint en effet pour cela à diriger votre regard spirituel sur des choses qui n'ont rien à faire avec le monde physique qui nous est extérieur. Et pour en conquérir une relation correcte on doit créer une contre-partie. Or celle-ci ne peut consister que dans une appréhension des choses du plan physique la plus réelle possible. L'exactitude est donc ainsi une part de la réalité.

Il y a quelque temps j'ai tenu une conférence publique à Munich, au sujet de laquelle des personnes isolées ont été extraordinairement surprises. La conférence traitait de la nature du mal. J'y ai expliqué la manière dont les forces qui règnent ici, sur le plan physique, dans le mal ne sont pour ainsi dire que des forces issues des plans supérieurs qui se sont transposées ici-bas sur le plan physique ; le fait que certaines forces, susceptibles de nous conduire là-haut dans le monde spirituel, sont à reconnaître et à maîtriser au plan spirituel et peuvent devenir ici-bas le mal sur le plan physique. Car ces mêmes forces-là qui nous rendent capables d'acquérir une compréhension pour le monde spirituel, et dont nous savons qu'elles doivent demeurer dans le monde spirituel avec leur vertu de compréhension — ces mêmes forces doivent faire naître un scandale, une esclandre véritable, lorsqu'elles sont immédiatement transposées sans réfléchir au plan physique. Car en quoi donc l'essence de cette vertu doit-elle consister, mes chers amis ? Cela doit consister à se rendre indépendant dans son penser du plan physique. Mais si l'on fait usage de cette vertu du se-rendre-indépendant du plan physique sur le plan physique lui-même, alors cela signifie mentir et être un menteur. C'est la raison pour laquelle ceux qui ont eu à répandre, à toutes les époques, quelque chose relevant de la science de l'esprit, se virent toujours exposés à de tels dangers dans cette diffusion, parce que ce qui est ainsi indispensable à une compréhension des plans supérieurs, lorsque ceci était directement transposé sur le plan physique, cela provoquait du désordre. C'est pourquoi un contre-poids doit dominer contre cela. Il est donc nécessaire, pour avoir des vertus de compréhension pures, belles et convenables à l'égard du monde spirituel, que l'on édifie son sentiment de vérité pour le plan physique, et cela veut aussi dire son sentiment d'exactitude, de la manière la plus acérée qui soit. Car tout ce qui ne compte pas avec l'exactitude sur le plan physique, se mêle aussitôt d'une manière incongrue, à l'intérieur de ce qu'on appelle une société occulte, à certaines dispositions ou aptitudes qui se forment par la science de l'esprit elle-même, avec ce qu'il y a de plus bas, avec ce qui est au plus bas dans le monde physique.

Mes chers amis, prenez au sens le plus large une société matérialiste ordinaire. Comme vous le savez

ou bien peut-être comme vous en avez déjà entendu en parler, si vous ne le savez pas directement : il existe des cercles sociétaux dans lesquels domine ce qu'on appelle le ragot ou bien le commérage, comme on l'appelle. Pour le moins par ouïe-dire^(*), maintes choses vous sont connues par ragots et commérages, n'est-ce pas ? Et ragots et commérages règnent donc dans une société philistinématéliste habituelle. Le plus souvent en effet ce n'est pas particulièrement bien, et cela soulève de nombreuses objections, mais il ne s'y mêle pourtant pas tout de suite, pour le moins, de contenus occultes. Mais lorsque ragots et commérages règnent dans une société occulte, alors il s'y mêle ensuite aussitôt directement des contenus occultes.

On devrait pouvoir commenter de telles choses réellement, comme je l'espère, dans notre cercle, car le fait de pouvoir encore dire quelque chose qui ne soit pas immédiatement sorti de la société et mal compris à l'extérieur, devrait également relevé de notre société. Nous n'avons pas non plus eu de bonnes expériences à ce sujet. Si de telles expériences persistent, cela mènera inévitablement à une re-structuration pour notre société.^(**) Ce qui est dit dans la société doit y demeurer au sens le plus stricte, parce que parfois, il faut pouvoir dire des choses qu'on ne dirait pas en dehors de la société.

Cela étant, il va de soi que dans notre société, il faut et on doit beaucoup parler des relations karmiques des êtres humains. Lesquelles peuvent bel et bien y exister et en effet elles existent naturellement, mais si la contemplation intuitive immédiate sur le Karma en vient à ce mêler à l'intérieur des relations de la vie humaine ordinaire, alors nous activons une esclandre. Nous activons un désordre réel pour la raison que nous ne prenons pas suffisamment au sérieux le concept de vérité, lequel doit l'être strictement dans une mesure la plus extensive qui soit.

De nombreux cas existent, en effet, je peux déjà l'affirmer, aussi bien à l'intérieur comme à l'extérieur de notre société, dans des cercles occultes, où les choses subjectives, qui adviennent naturellement au plan physique, sont chamarrées de vérités occultes, menées à bonne fin. Je veux m'attaquer tout de suite à un cas radical, lequel n'est peut-être pas très répandu dans notre société mais il ne s'agit là réellement que d'une seule et unique expérience dans ce domaine qui s'est présentée d'innombrables fois. Des gens ont entendu parler au cours de leur vie de l'existence de la réincarnation, et ils ont entendu parler aussi d'un Christ qui a vécu. La chose m'est réellement advenue d'avoir devant moi réellement, et pas seulement une fois, des dames qui ont conçu en elles ces deux faits du monde spirituel — qu'une réincarnation existe et qu'il y a un Christ — et elles se sont réellement désormais forgé l'idéal très réel qu'elles devaient être destinées à donner naissance au Christ, et elles ont organisé leur vie de manière à chercher comment elles pourraient en venir à réaliser cela. En effet, voyez-vous, désigner de telles choses par leur nom ce n'est guère très joli ; or, il faut bien le faire un jour, car la société doit en effet en être elle-même protégée, si elle ne veut pas fermer les yeux en face du scandale qui peut être très aisément déclenché et exploité sur le plan physique. Celui-ci est sincèrement un cas radical, or il ne s'est pas présenté qu'une seule fois mais toujours plus. Je l'ai radicalement caractérisé car il ne cesse de se présenter dans une petite ampleur, or, il ne s'agit pas ici seulement que nous ayons à devoir constater cela dans une ampleur plus vaste. Celle-ci est certes d'une grande dimension, parce qu'elle mène à un grand délit (*Unfug*), si quelqu'une en vint à penser qu'elle dût enfanter le Christ ; mais dans une petite ampleur, de telles choses ne cessent justement de se produire.

N'est-ce pas, dans la vie bourgeoise habituelle, philistiné, les êtres humains tombent amoureux, ainsi un homme et une demoiselle s'amourachent l'un de l'autre. On désigne cela par le terme « S'amouracher », et l'on exprime une vérité en cela. Dans une société occulte, il arrive aussi qu'un homme s'amourache d'une demoiselle. Cela n'est absolument pas exclu totalement selon diverses observations éventuelles. Certains d'entre vous auront toutefois déjà une fois entendu dire que la chose s'est effectivement produite aussi. Mais dans ce genre de société, on n'entend pas toujours dire : « X est tombé amoureux de Y ». Chez les paysans, on dit plutôt « il sort avec elle » ou « elle sort avec lui ». Pour ce qui se présente à l'œil nu, ici il s'agit généralement d'une représentation très précise de l'affaire. Mais au sein des

(*) vom Horen sagen, littéralement : Ce qu'on ne connaît que parce qu'on en a entendu parler de... *ndt* [Ceci dit c'est le principe exploité par *Le Canard enchaîné* pour révéler pas mal d'histoires politiques ou économiques surtout malhonnêtes, après vérifications dûment menées des faits bien entendu ! ... *Ndt*]

(**) Nous sommes ici en 1915, 7 ans plus tard, après l'incendie du premier Goethéanum à la Saint Sylverste 1922 et l'*annus horibilis* 1923 pour l'anthroposophie de Dornach, cela deviendra chose faite par le Congrès de Noël 1923, archétype ouvert disponible à tout engagement anthroposophique sincère et solide. *Ndt*

sociétés occultes, on peut parfois entendre un autre son-de-cloches : « J'ai étudié mon karma, et depuis que j'ai étudié mon karma, une autre personnalité est entrée dans ce karma ; alors nous avons réalisé que nous étions destinés l'un à l'autre par le karma, que le karma nous avait destinés à intervenir dans le destin du monde de telle ou telle manière. »

On ne remarque pas, mes chers amis, combien de mensonges — en commençant par le simple fait d'amourachement jusqu'à cette affirmation de s'être tous deux immiscés dans toute l'affaire — autant de menteries qui correspondent au fait concret suivant : Dans une société philistine matérialiste cela passe pour être totalement normal que deux personnes s'amourachent. Dans une société occulte cela ne passe pas si souvent comme quelque chose de normal, mais plutôt comme un événement vis à-vis duquel il y a même souvent un peu de honte. Mais bon, personne n'aime se livrer à ça. Quant à savoir pour quels motifs personne n'a la volonté de se sentir honteux, on n'a guère besoin d'en faire l'investigation, car on peut en découvrir des milliers. Or, on ne se sent principalement guère honteux volontairement. Au lieu de cela on déclare : Le karma a parlé, il nous faut y obéir. — Il va de soi qu'ici nous sommes bien éloignés d'avoir fait ceci ou cela simplement sous le coup de l'égoïsme, de simples émotions, — mais au karma, il nous faut obéir ! La vérité, mes chers amis, serait d'admettre à soi-même qu'on est tout simplement tombé amoureux. Car en confessant la vérité, on trouverait un chemin bien plus sûr dans la vie que si l'on y amalgamait toutes sortes d'absurdités karmiques. Car le désordre fondamental, de chamarrer les choses de la vie humaine personnelle d'avec des vérités occultes ; mène à d'innombrables autres scandales ; notoirement du fait qu'on ne dispose plus d'aucune échelle de mesure intérieure du sentiment afin de s'arrêter aux limites qui nous sont enjoindes du fait que nous nous tournons vers un courant de conception du monde d'essence scientifico-spirituelle.

Nous ne devons pas introduire à vrai dire les pires règles de la société philistine dans notre société. Dans certains milieux sociaux, on dit qu'une personne ne commence véritablement à être humaine qu'au niveau du titre de Baron. N'est-ce pas, nous ne devons pas invertir au point d'affirmer que l'humain débute seulement au niveau du chercheur en science spirituelle ou bien encore au niveau de l'anthroposophe ? D'autres disent maintenant au niveau des « antilopes »^(*) Nous ne devons absolument pas faire cela, au contraire, nous devons plutôt admettre que nous, avant d'être devenus des scientifiques de l'exploration du spirituel, nous étions aussi de simples êtres humains, avec des manières de voir toutes bien déterminées qui avaient réalisé ceci ou cela et qui avaient aussi délaissé ceci ou cela.

Cela étant, j'ai déjà attiré l'attention, tout au commencement de notre mouvement, sur le fait qu'il est nécessaire avec nos discernements de science spirituelle de ne pas sombrer au niveau inférieur que nous avons acquis auparavant, mais au contraire, nous devons nous éléver au-delà de ce niveau en toute relation des choses. C'est pourquoi depuis de nombreuses années, j'ai dit : Nous nous sommes équipés de certains fonds de conceptions ou de manières de voir morales, d'usages de vie, avant de rentrer dans la société nous ne devrions pas toucher à ces acquis jusqu'à ce qu'une nécessité interne, réellement claire et contrôlable, nous contraigne à les modifier ; et cela se produira en général très tardivement. C'est un grand dommage si, après avoir appris directement un petit quelque chose à partir de la science spirituelle, nous utilisions de quelque manière trop fortement ce petit quelque chose au point d'en chamarrer notre vie. Nous devons être au clair en cela, mes cher amis : l'aménagement de la vie extérieure a réellement aussi pris naissance à partir d'une sorte de karma. Et la manière dont pense les êtres humains dans le monde ainsi que la manière dont ils se comportent, correspondent à un karma.

Cela étant je parle en effet au mieux de cas concrets, parce que ceux-ci parlent au plus clairement. Voyez-vous, il s'est passé un jour cet incident pour moi. Voici un certain temps, j'étais assis dans un salon de barbier — pardonnez-moi si j'en viens à aborder ces sujets, mais ce que je veux vous dire ici n'est pas si indiscret, ni si personnel que cela. J'étais assis donc devant le miroir du barbier et je voyais quelques gens entraient. Puis la porte s'ouvrit et un homme entra, chaussé de simples souliers de cuir souple, lacés de cette façon, vêtu d'un pantalon moulant ressemblant à un jersey, et d'une sorte de cape jetée sur ses épaules avec coquetterie ; il portait également une sorte de bandeau, et ses cheveux étaient hardiment coiffés en arrière. Ce qu'on désigne comme le hasard voulut que je connusse très bien l'homme.

(*) Bonjour l'ambiance de l'époque, aujourd'hui j'entends parfois le terme « anthropophages » autour de moi..., ce qui pourrait expliquer leur petit nombre... La plus jolie de ce genre d'analogie ayant été quand même celle de l'oiseau qui dort sur la branche alors que l'anthroposophe dort dans la branche. Ceci dit, Rudolf Steiner respectait l'occurrence d'un telle attitude pendant ses conférences. Ce qui est tout à son honneur ! Ndt

Le barbier s'arrêta, son rasoir toujours posé sur moi, et il acheta quelque chose à l'homme pour cinq pfennigs. C'était un poème écrit par ce même homme, que le barbier me montra après son départ. C'était une abomination de poème, mais l'homme le vendait dans la rue et dans les magasins. Il se promenait dans cet accoutrement, s'imaginant infiniment supérieur à tous ceux qui l'entouraient. Il s'imaginait poursuivre ainsi un grand idéal, mais en réalité, il ne poursuivait qu'une vanité excessive et hystérique. Ce qui était un principe pour les femmes les plus vaniteuses, pour celles qui sont obsédées par les apparences extérieures, se voyait poussé ainsi à l'extrême chez lui ; c'était l'impulsion fondamentale à la base de toute sa conduite et de toute sa nature.

Combien, mes chers amis, même parmi ceux qui vivent dans notre société, ont-ils peut-être été jadis enclins — je ne dirai pas qu'ils le sont encore aujourd'hui, par politesse — à affirmer : « Eh bien, cet homme veut ce qui est juste, d'une certaine manière. » C'est certainement vrai ; mais c'est néanmoins un non-sens colossal qui sape toute la vie si l'on devait faire de son comportement une maxime de vie. Là-dessus, il nous faut être réellement au clair sur quels motifs vaniteux sans fin peuvent habiter une telle personne, et combien il est difficile de les remarquer. Et si nous prenons au sérieux et à juste titre ce que nous pouvons retirer des sciences spirituelles, nous devons néanmoins comprendre que chez un tel homme résident réellement de puissantes forces de vanité. Nous faisons ceci ou cela à partir de la vanité — je ne veux pas parler d'autres impulsions — et d'autres s'en offusquent, mais pour des raisons totalement différentes. Il existe donc toujours un lien entre nous et les propos d'autrui. Et à y regarder de plus près, nous pourrions aisément l'établir ce lien. Mais nous ne pourrons véritablement dépasser ces choses qu'en s'appropriant, en contrepoids, un sentiment de précision, de rigueur absolue d'un sentiment de précision. Or, c'est ce dont nous avons besoin pour comprendre les vérités occultes.

Voyez-vous c'est en effet là un petite chose insignifiante, et non pas de grande importance, mais dans l'occultisme c'est énormément important, à savoir et à tenir compte : lorsque quelqu'un colporte un récit, il est alors nécessaire que l'on puisse en reconnaître avec précision la teneur, quant à savoir s'il a observé cela lui-même et s'il a donc un droit de parler d'un fait concret, ou bien s'il s'agit d'une narration dont un autre lui a fait part. On doit pouvoir ainsi en faire la distinction avec précision. Cependant, dans des centaines et des centaines de cas, un fait se déroule simplement ainsi : quelqu'un raconte quelque chose à une autre personne, et cette personne le répète à une troisième personne, mais de telle sorte que cette dernière a l'impression : elle ne l'a pas seulement entendu, elle l'a aussi vécue elle-même, et elle a donc le droit d'en parler comme d'un fait. Ces inexactitudes ont moins d'importance dans une société philistine et matérialiste que dans la nôtre. Dans une société philistine et matérialiste ce peut être une pédanterie que de parler sur des choses aussi précisément ; mais chez nous, cela doit être plus strictement et plus précisément observé que n'importe où ailleurs. Avant toutes choses, il s'agit de cultiver l'exactitude à l'encontre de nous-mêmes.

Celui qui désire se procurer une conviction juste de toute la portée de ce que j'ai dit, pourrait entreprendre la vérification suivante. Il pourrait choisir un thème — prenons comme exemple le végétarisme — et se mettre à estimer la manière dont certains connasseurs de la science spirituelle traitent ce thème vis-à-vis du monde extérieur. Il pourrait créer un tableau, et chaque fois qu'il entend un spécialiste des sciences spirituelle expliquer pourquoi il est végétarien, il pourrait ainsi noter la raison pour laquelle, selon lui, cette personne affirme aux autres qu'elle est végétarienne. Le cas suivant à son tour, et ainsi de suite. On pourrait alors constater par soi-même les absurdités, par exemple concernant le végétarisme, que les tenants des sciences spirituelles présentent souvent au monde extérieur. Et si ce dernier en concluait : « C'est une société d'imbéciles », cela n'aurait alors plus rien d'étonnant.

Combien de fois n'ai-je pas mentionné dans nos cercles que la question de savoir pourquoi on est végétarien peut trouver une réponse très simple si l'on souhaitait bien s'en arranger avec son entourage ? N'est-il pas vrai que lorsque quelqu'un vous demande pourquoi vous êtes végétarien, et que vous savez que vous avez affaire à quelqu'un qui ne mange certainement pas de viande de cheval, vous lui posez la question inverse : « Écoutez, pourquoi ne mangez-vous pas de viande de cheval ? » — L'interlocuteur est alors immédiatement contraint de trouver progressivement un terrain d'entente, afin de parvenir à une compréhension mutuelle. Si on lui demandait pourquoi il ne mange pas de viande de cheval, il ne donnerait pas de raisons très théoriques, mais dirait généralement quelque chose comme : «

Ça me dégoûte. » — Il le dirait de différentes manières, mais en effet, il dirait cela ou quelque chose de similaire. On peut alors lui répondre : « Je comprends que vous éprouvez le même sentiment envers la viande de cheval qu'envers toute viande. » Et si ce que je viens d'expliquer est discuté de manière constructive et consensuelle, on finira par comprendre. Surtout, celui qui mange de la viande ne doit pas se croire supérieur en s'en abstenant. On pourrait ajouter — mais il faudrait d'abord soi-même admettre cette vérité — qu'on est véritablement un impotent pour manger de la viande, qu'on est même handicapé par sa consommation. J'ai souvent répondu, lorsqu'on m'a posé cette question : ne pas manger de viande c'est tout simplement plus commode à bien des égards ; on est plus performant dans bien des domaines. La viande alourdit le corps, et il est notoirement plus avantageux de s'en passer, si l'on veut utiliser son cerveau avec précision. En résumé, tout est question de commodité. Combien de fois ai-je insisté sur le fait qu'on ne peut pas accéder aux mondes supérieurs en mangeant, que ce soit en consommant ceci ou cela, ou en s'abstenant de manger ceci ou cela ? Œuvrer dans le monde spirituel, c'est là une affaire spirituelle ; manger c'est une affaire physique, tout comme de s'abstenir de manger. Autrement, on pourrait en venir à l'idée grotesque que si l'on ne consomma pas certains aliments, telle ou telle chose se produirait. On pourrait alors en venir à l'idée grotesque que manger du sel pendant huit jours, puis de ne pas en manger du tout pendant les huit jours suivants, permettrait ainsi de descendre dans les profondeurs du monde élémentaire, durant les huit premiers jours de consommation de sel, et d'en remonter ensuite à la surface, durant les huit jours suivants. Il pourrait survenir que quelqu'un se laissât aller à une telle folie. Certes, de telles folies sont impossibles dans notre société, mes chers amis, mais des choses similaires pourraient certainement se produire. Donc, si nous restons aussi modestes que possible dans nos discussions sur le végétarisme, nous verrons peu à peu combien il nous sera peu reprocher d'être végétariens ; mais si nous considérons le végétarisme comme un mérite, alors le monde extérieur ne nous le pardonnera pas. Or, être végétarien, ce n'est pas un mérite, mais une moyen commode.

Et il y a maintes choses de ce genre, mes chers amis. Il est réellement nécessaire que de telles choses soient un jour discutées, non pas pour prêcher une morale, mais au contraire pour exposer et expliquer certaines conditions d'une vie en commun dans une société occulte vis-à-vis du monde extérieur. Oui, mes chers amis, en fin de compte, il s'agit de prendre en compte notre interaction avec le monde extérieur, et ces réflexions doivent constituer à la fois le pont et le rempart contre ce monde extérieur, surtout dans une société comme la nôtre. Si l'on répète toujours et sans cesse aux gens du monde extérieur : « Le docteur a dit ceci ou cela^(*) », eh bien, c'est ainsi que l'on se transpose non pas dans sa propre âme de cœur (*Gemüt*)^(**), mais dans celle de l'autre personne qui écoute ! Lorsque quelqu'un dit, par exemple, — de telles choses se présentent et se sont là ce que je ne peux même pas supposer, même en plaisantant, qu'elles ne se produisent guère dans notre société — alors quand quelqu'un dit : « Le Docteur s'occupe du développement spirituel de telle ou telle personne », eh bien, qu'est-ce qu'une personne extérieure est censée imaginer d'autre, sinon qu'il s'agit d'une société de gens stupides qui se soumettent à l'enseignement d'une seule et unique personne. Et réfléchissez toutefois seulement à ce que cela veut dire, d'une manière justifiée dans le monde extérieur ! Nous devons une bonne fois parler de ces choses du point de vue de la manière dont une société doit être organisée dans laquelle est censé régner un mouvement de science spirituelle, comme le nôtre. Car nous devons, avant toutes choses, prendre au sérieux un tel mouvement, vis-à-vis duquel nous ne sommes en rien autorisés à ce qu'il nuise dans le monde.

J'approfondirai encore demain ce point et vous verrez combien tout cela dépend réellement et intimement de certaines impulsions mêmes de science spirituelle. Je ne souhaite pas m'en tenir à de simples points moraux, mais plutôt expliquer le contexte des plus profondes impulsions de sciences spirituelles lesquelles sont une bonne fois en relation avec toutes ces choses.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(*) Le « *Das Doktor hat gesagt (ou DDhg)* » le docteur a dit est devenu un signe de reconnaissance de l'approfondissement anthroposophique dans le milieu germanophone ; Ce signe reste très discret pour l'instant dans le milieu francophone. *Ndt*

(**) *Das Gemüt*, désigne en allemand, ici la vaste zone psycho-spirituelle qui s'étend, au plan fonctionnel biologique, du sommet du crâne jusqu'au diaphragme : elle inclut donc le système neurosensoriel céphalique et le système respiratoire émotionnel de l'âme de conscience, laquelle commence à se développer actuellement. *Ndt*

Deuxième conférence
Dornach, 11 septembre 1915
La Société anthroposophique en tant qu'être vivant

Les êtres vivants laissent derrière eux une dépouille, un cadavre, lorsqu'ils meurent. Une Société, lorsqu'elle meurt nominalement le devrait aussi, si elle laissait un cadavre derrière elle : à savoir ici, les impressions des cycles de conférences (à l'époque uniquement) se trouvant aux mains des membres. La guérison d'un être vivant devenu malade ne peut intervenir qu'en mobilisant les forces de guérison de l'organisme tout entier. L'exclusion de membres n'est qu'un moyen commode. Une force de guérison consiste à exercer l'exactitude et la précision en toutes choses. L'importance du penser ensemble et de l'agir ensemble dans les affaires d'une Société. Rejet de tout sectarisme : une science spirituelle n'est pas une cause religieuse, mais une cause scientifique.

Mes chers amis ! J'ai attiré votre attention hier sur la différence de principe qui existe entre une Société comme la nôtre et une autre union ou association. Et j'ai commenté le fait qu'une Société comme la nôtre, en relation avec son essence, ne peut guère être considérée comme exhaustive par ses statuts et ses points programmatiques. L'augmentation ou l'aménagement des statuts et des points programmatiques, n'ajoutent ou n'enlèvent rien de signifiant à l'essence que doit incarner notre Société. Je vous ai aussi rendus attentifs à ce par quoi notre Société se distingue tout d'abord de ce qui caractérise une association ou une société ordinaire renfermant un programme. J'ai affirmé qu'une association ou une société qui s'appuie sur des points programmatiques ou des statuts, peut être dissoute à tout moment. Mais à supposer que cela devienne nécessaire de dissoudre notre Société, cette opération ne changerait absolument rien aux circonstances réelles. Car notre Société se distingue d'autres justement du fait qu'elle ne se fonde pas sur la fantaisie et l'illusion des points de programme et des statuts, mais sur des réalités. Parmi celles-ci nous avons seulement mis en évidence tout d'abord la présence des cycles de conférences aux mains de nos membres, pour lesquels cela ne change rien si la Société venait à se dissoudre ou bien à être dissoute. Et il en serait de même avec beaucoup d'autres réalités sur lesquelles notre Société est fondée.

Il s'ensuit qu'il est vraiment nécessaire de connaître très précisément les conditions de vie d'une Société comme la nôtre et de ne pas nous faire d'illusions au sujet de ces conditions. J'ai discuté hier tout d'abord quelque peu d'une manière extérieure, sur ces conditions de vie et je voudrais à présent les approfondir quelque peu.

Voyez vous, parmi les divers débats matérialistes actuels sur la nature de la vie, on rencontre telle ou telle définition, telle ou telle explication de ce qu'est un être vivant. Je crois qu'on vous en a déjà suffisamment dit sur ce sujet à partir du point de vue de la science spirituelle, laquelle démontre clairement que toutes ces explications, toutes ces définitions, ne peuvent être que totalement unilatérales. La grande erreur, la grande illusion, des esprits matérialistes, c'est précisément de croire qu'une seule définition ou explication suffise à épouser l'essence de la matière. Pour illustrer le caractère grotesque de cette croyance, je vous ai souvent fait remarquer que, dans une école de philosophie grecque, on chercha à définir l'humain et, incidemment un jour, on conclut finalement qu'un être humain se définissait comme « ayant deux jambes et pas de plumes ». – Eh bien, c'est sans aucun doute exact ; on peut même dire que c'est une définition parfaitement correcte. Le lendemain, quelqu'un d'alors qui avait bien compris cette définition apporta un coq déplumé et déclara : « Voilà une créature à deux pattes et sans plumes, donc c'est forcément un être humain. »

Telles sont les définitions fréquemment données, et il faut bien comprendre que ces définitions sont ainsi faites. Il existe également une définition matérialiste de la vie, proposée par un zoologiste renommé, qui est juste et utile dans certaines limites. Cette définition matérialiste stipule : un être vivant est être qui, dans certaines conditions, laisse derrière lui un cadavre ; par conséquent, tout ce qui reste après sa destruction n'est donc aucunement vivant.

Bien sûr, mes chers amis, cette définition ne s'applique qu'aux confins les plus extérieurs au plan

physique. Mais dans ce contexte, la définition selon laquelle un être vivant laisse un cadavre à sa mort est valable. Une machine, lorsqu'elle est détruite, ne laisse aucune trace, et nous savons que nous raisonnons au moyen d'une parabole, lorsque nous affirmons qu'une « horloge laisse un cadavre^(*) ». Or, au sens le plus littéral du terme, ce serait effectivement le cas si notre société se dissolvait ou s'anéantissait d'elle-même. Elle laisserait alors derrière elle un véritable cadavre.

En quoi consiste donc l'essence réelle d'un cadavre ? C'est que, lorsqu'un corps est abandonné par son âme, il ne suit plus les mêmes lois qu'au temps où le corps était uni à l'âme. Il commence alors à obéir aux lois physiques des éléments terrestres. Or, si notre société venait à se dissoudre, il en serait de même pour son « cadavre ». À cela s'ajouteraient ce qui constitue le fondement même de notre Société : à savoir, les cycles de conférences. Ainsi, ce « cadavre » inclurait également tous les cycles de conférences qui sont aux mains des membres.

Cette analogie peut maintenant être poursuivie rigoureusement de manière objective et scientifique. Concernant le cadavre, il est nécessaire, pour éviter qu'il n'ait un effet néfaste ou corrupteur sur son environnement, de le faire incinérer ou de l'enterrer. Considérons cette vérité incontestable appliquée au « cadavre » qui subsisterait sans aucun doute si notre Société venait à se dissoudre. Autrement dit, dès que nous prenons conscience de la nature de notre Société, nous réalisons notre responsabilité envers ses fondements réels. Une société ou une association construite sur des statuts et des points de programme c'est comme une machine, laquelle, si on la démonte, ne laisse que des morceaux. Tandis que notre société, en tant qu'organisme vivant, laisserait derrière elle un véritable cadavre si elle venait à se dissoudre, quelque chose qu'il faudrait donc considérer et traiter comme tel.

Il est donc déjà nécessaire, mes chers amis, que nous réfléchissions aux conditions dans lesquelles vit notre société. Détournez votre attention de ce que j'appellerais les aspects purement extérieurs des cycles pour vous intéresser à ce qu'ils contiennent, et à ce qui, comme je l'ai dit hier, a pénétré l'esprit de certaines personnes. Je ne parle pas seulement de ceux chez qui cela a bien pénétré de manière appropriée et harmonieuse – bien sûr, par courtoisie ceux-là, je les exclus –, mais peut-être aussi de ceux chez qui cela a pénétré de manière inappropriée et qui répandent maintenant toutes sortes d'idées erronées. Tout cela est là, aussi ; tout cela vit au sein de la Société. Imaginez donc un peu à quoi cela ressemblerait le cadavre de la société si celle-ci venait à se dissoudre.

Nous avons donc la responsabilité de veiller sur les conditions de vie de notre société. C'est pourquoi, hier, je vous ai exhortés, de diverses manières, à veiller réellement sur ces conditions de vie.

Cela étant, je disais avant cela que la Société, si on venait à la dissoudre, laisserait derrière elle un cadavre et qu'en cela on pourrait reconnaître, qu'au sens véritable du mot, elle est bien vivante. Mais elle l'est encore d'autant plus qu'elle possède une autre caractéristique du vivant qui consiste dans le fait qu'elle peut tomber malade. Je disais qu'une association fondée sur des points programmatiques et des statuts, c'est comme une machine, un mécanisme, et si un membre fait quelque chose qui n'est pas conforme au fonctionnement de la machine, il en est éliminé. L'exclusion des membres d'une association fondée sur la base de statuts est toujours une règle appliquée « avec amour ». Mais si à présent, mes chers amis, si l'on n'a pas à faire à une association, mais plutôt à un organisme comme notre Société, bien entendu, l'opération d'exclusion d'un membre aura, même dans les cas les plus rares, une grande importance.^(**) Dans la grande majorité des cas, cela n'améliore guère sensiblement la situation. Le plus souvent, exclure un membre ayant fait quelque chose de grave, devient simplement une question de commodité. On peut s'en servir — je ne souhaite pas aborder ce sujet maintenant — mais il est essentiel de comprendre qu'il est beaucoup plus important de préserver la santé de notre Société, afin qu'elle agisse comme un tout, à l'instar d'une guérisseuse, en faisant clairement face aux excès individuels. Car, dans la grande majorité des cas, la guérison d'un organisme repose en effet sur le principe suivant : la mobilisation des forces de guérison de l'ensemble de l'organisme lorsqu'un membre individuel tombe

(*) « Eine Uhr lässt einen Leichnam zurück » : « Une pendule laisse un cadavre derrière elle » Je n'ai rien trouvé de cohérent permettant de comprendre cette allusion de Rudolf Steiner. On peut penser, peut-être, au fait que la pendule continuera de donner l'heure, alors que l'âme, en regagnant le monde spirituel a abandonné son enveloppe charnelle aux éléments terrestres.

(**) Effectivement elle a eu une énorme importance et un énorme retentissement, lors de l'exclusion d'Ita Wegman et d'Elizabeth Vreede en 1935, du Vorstand de la SAG — Nous ne sommes encore ici qu'en 1915, un moment de l'histoire anthroposophique, bien que se déroulant à quelques kilomètres de là les ravages de la guerre 1914-1918 Ndt

malade. Il s'agit donc de comprendre le processus de la maladie au sein de notre société et de prendre conscience de la nécessité de faire appel aux forces de guérison de l'organisme tout entier.

J'ai rendu attentif aussi hier à une importante force de guérison qui repose dans une exactitude absolue à acquérir vis-à-vis des phénomènes du plan physique, une vérité dans la précision et une exactitude dans la vérité. Dans la vie exotérique extérieure, il n'importe réellement pas tant lorsqu'une communication, passant de l'un à l'autre, se voit modifiée suite à une inexactitude par le ragot et le commérage, si nous devions en faire une pratique courante au sein de notre société. Or, nous ne devons jamais cesser de penser à permettre à l'exactitude et à la précision de régner dans tout ce que nous disons et faisons, car cela fait partie des nécessités les plus pressantes de notre Société.

Cela étant, il va de soi en effet de pouvoir se poser la question : Qu'est-ce que tout un chacun doit faire véritablement pour qu'au travers de son action cela vienne en aide à la communauté ? — Et cela doit être clairement affirmé : Avant toutes choses, il est nécessaire que tout individu se sente un membre de la Société de sorte qu'il conçoive la Société comme un organisme et se sente bien à l'intérieur de celui-ci. Or, cela n'est possible que si les affaires de la Société deviennent réellement les affaires de tout un chacun, lorsque nous pensons ensemble dans notre communauté. Et connaître les affaires de la Société ainsi que de chercher à les connaître, c'est là totalement, en principe, quelque chose de fondamentalement important. Pour cela, il va de soi qu'un intérêt certain porté à la Société en tant que telle est indispensable. Et pour qu'en revanche cet intérêt dans la Société soit acquis, nous devons prendre totalement au sérieux le savoir par lequel celle-ci est un organisme, ce qui est alors beaucoup plus qu'une simple comparaison. Pour cela il nous savoir ce qui suit, mes chers amis.

N'est-ce pas, nous avons trois points pour ainsi dire à l'instar de points statutaires. Mais étant donné que, pour nous, ils ont une importance secondaire, cela ressort clairement de ce que j'ai dit ; mais ils existent et doivent exister. Prenons ces trois points statutaires, ainsi pouvons-nous au mieux les caractériser en disant qu'ils représentent notre travail. Il en est vraiment ainsi qu'ils représentent le travail de notre Société. Mais si l'on interroge une personne sur la relation entre le travail et l'être humain, on découvrira ceci : le travail fatigue l'être humain ; il l'épuise. Or, le travail ne peut pas être ce par quoi l'être humain s'épuise en tant qu'essence. Quelqu'un, dont la raison est saine, peut tout aussi peu prétendre qu'avec le travail avec ces trois points programmatique, l'essence de notre Société est épuisée. La Société est cependant usée du fait du travail dont elle s'acquitte sur ces trois points. Cela veut donc dire que notre Société, tout comme l'être humain, a besoin de soins en dehors du travail, ainsi son organisme a-t-il aussi besoin de soins. Et il ne suffit pas de croire que l'on est membre de cette Société, lorsqu'on l'utilise simplement comme un lieu où l'on prend soin ce qui est exprimé par les trois points statutaires, mais il faut aussi avoir un intérêt pour la conduite de la Société en tant que telle. Si on ne l'a guère, alors c'est qu'on pense en réalité qu'on n'est pas d'accord avec l'existence de la Société. De ce fait donc, si l'on ne s'intéresse pas encore simplement à ce que la Société travaille, c'est qu'on ne s'intéresse pas à la Société en tant que telle. Mais si nous avons besoin d'une Société comme base pour le travail, un intérêt doit être présent pour la Société comme telle, pour l'organisme de la Société. Cela veut dire qu'un certain principe de vie commune, de la vie des membres entre eux, doit donc être entretenu dans la Société.

J'ai déjà affirmé hier, qu'une bonne fois pour toutes, maintes choses doivent être ici appelées par leurs noms et quelles doivent être caractérisées réellement et radicalement comme elles sont et aussi il est dans la nature de notre société de pouvoir être certain que les choses ne seront pas immédiatement rendues publiques. N'est-ce pas ce que je vous ai montré hier, dans l'exemple grotesque de l'homme qui est entré dans le salon du barbier et s'est mis, au travers des habitudes de vie qu'il s'est adjointes, à heurter celles de son entourage en voulant mettre en évidence par ce heurt, comme cela se produit souvent, à cause d'un tout autre motif que celui qui se présente à tous. J'ai montré alors qu'il s'agissait chez cet homme, que je connaissais par ailleurs, d'une présomption hystérique de sa part.

Voyez-vous le karma nous a conduit ici même avec notre édifice, dans cette région et nous sommes dans des conditions de vie telles qu'elles existent, lesquelles ne sont, en vérité, pas sans défauts à tous égards — je veux dire —. J'ai déjà exprimé cela : j'ai dit alors qu'il pourrait arriver que chacun d'entre

nous fût exemplaire, et que malgré cela, une quantité énorme de calomnies et autres fussent répandues à notre sujet, même si les membres qui logent au sein de la communauté des gens qui les hébergent ici à Dornach, se comportaient de manière irréprochable. Vous voyez donc que mon propos n'est pas tant de dire que nous devons tenir compte de tous les préjugés, mais plutôt que nous devons beaucoup plus nous concentrer sur les conditions de vie nécessaires à notre société.

N'est-ce pas, nous parlons aussi, dans notre entité humaine, du corps physique vivant ; nous savons que celui-ci doit s'adapter aux conditions de vie extérieures, parce que nous avons besoin pour cela d'une interaction permanente entre le monde extérieur et notre organisme physique vivant. Il en va de même pour l'organisme extérieur de notre Société. Celui-ci doit se déployer dans le cadre de la vie sociale au sein de laquelle nous avons été placés par le karma. Et il est donc réellement indispensable que les membres fassent attention aux conditions de vie de notre Société. De temps en temps, en effet je ne cesse de renvoyer à ces conditions de vie de notre Société.

Au moment où un pasteur d'ici rédigea un article^(*) contre notre Société, j'avais moi-même rédigé une réponse à cet article. Un point important dans celle-ci c'était que je renvoyais expressément au fait que notre Société en tant que telle, n'a directement rien à faire avec la religion. Il n'importe pas simplement à ce propos que l'on dise ce qui est juste, mais qu'on dise aussi ce qui est nécessaire, le cas échéant. C'est ce qui compte. Cela étant, il relève de la plus grande nécessité pour la prospérité de tout notre mouvement qu'enfin le monde extérieur comprenne l'idée, que je tente de rendre claire, en ne cessant d'affirmer : Aussi peu que la conception copernicienne du monde, au moment où elle apparut, avait quelque chose à faire avec la religion, tout aussi peu notre mouvement a quelque chose à faire avec la religion. Le fait que la communauté religieuse de l'époque se fut rebellée contre la vision du monde copernicienne, c'était son affaire, une affaire qui la regardait et non l'affaire de la vision du monde copernicienne. Nous devons rester strictement sur ce point de vue que nous ne voulons pas fonder de secte, ni de mouvement religieux. Je fus même, en un certain lieu un jour, mal à l'aise parce que — quand bien même à partir de la meilleure volonté — un article sur notre édifice fut rédigé, dans lequel celui-ci fut qualifié du nom de « temple ». Cela nous fut extrêmement préjudiciable, parce que nous fûmes ainsi placés en concurrence avec des sociétés religieuses, or il n'est nul besoin de faire cela. C'est pourquoi les membres sont constamment exhortés à populariser l'intitulé « d'Université des sciences spirituelles ».

Il importe réellement que les gens n'aient de cesse d'entendre que nous n'avons rien à faire avec une secte religieuse, que nous n'avons rien à faire avec la fondation d'une nouvelle religion, ou de choses analogues. Les membres de notre société commettent une énorme faute à cet égard en omettant de préciser, dans les informations qu'ils fournissent, que notre Société n'a rien à voir avec la fondation d'une religion ; en effet, non seulement ils n'accordent pas suffisamment d'attention à cela, mais en plus, ils contribuent même passivement à présenter nos aspirations et contentions en les plaçant sous une lumière religieuse. Et le plus important, dont il s'agit ici, une fois pour toutes, c'est que cela soit pris en compte même dans les moindres détails, que l'on rabâche sans cesse aux gens, même à ceux qui ont le crâne le plus endurci, que les objectifs de ce lieu-ci ne se consacrent nullement à un temple, ni à une Église, mais bel et bien à des objectifs scientifiques.

Parfois, mes chers amis, ce n'est pas seulement le *quoi* de ce qui est dit qui compte, mais aussi la manière ou le *comment*, cela est dit. Il doit être clair pour nous que cela donnera toujours à l'extérieur, l'impression qu'il s'agisse d'une fondation sectaire ou d'une religion, si nous ne savons que parler dans des expressions que l'on peut caractériser, comme un jour quelqu'un a su les caractériser — cela étant ce n'est guère une jolie caractérisation mais elle est pertinente — à savoir qu'il faudrait considérer tout ce qui se passe dans notre mouvement avec « un visage allongé jusqu'aux tripes ». Autrement dit, tout est perçu avec une mine totalement déconfite, mais seulement parce que certains s'imaginent que c'est la seule façon de caractériser les sentiments qui se réfèrent à la vie religieuse. Mais notre aspiration, c'est de nous débarrasser clairement de ce préjugé, qu'au sein de notre mouvement, que nous voulions fon-

(*) Pour plus de détails au sujet des atteintes et manœuvres de l'environnement local autour du Goethéanum, voir, par exemple : Wolfgang von Vogèle : *Ein vergessener Apologet — Erinnerungen an Louis Werbeck (1879-1928) / Un apologiste oublié — souvenirs de Louis Werbeck (1879-1928)* dans : *Die Drei* 5/2025, pp.59-72 [Traduit en français : DDWG525.pdf]

der une Église, une religion ou une secte, mais au contraire de devenir toujours plus populaires, de sorte que nous ayons à faire avec un mouvement de science spirituelle qui se place dans le monde de la manière dont le système copernicien s'est placé lui-même dans le monde, de sorte que tous puissent voir que l'injustice est de l'autre côté. Au moment où l'Église a refusé la doctrine copernicienne, elle s'est placée dans l'injustice, pour finir par devoir l'accepter plus tard. Et ainsi en sera-t-il avec notre mouvement ; l'Église devra l'accepter, ce mouvement.

C'est là un exemple de ce dont nous devons nous habituer à parler avec précision. Ceci est à considérer comme un nerf vital (*Lebensnerv*) de notre Société vis-à-vis du monde extérieur. C'est l'un des points où nous pouvons produire réellement beaucoup de choses utiles pour notre Société. Celui qui a un simple intérêt dans la lecture des cycles de conférences — ce qui est très utile, cela va de soi et sans cela on ne peut pas être — et aucun intérêt dans la direction de la Société en tant que telle — notoirement là où Vous, comme ici, vous entrez dans une étroite vie commune —, celui qui ne veut pas développer cet intérêt, celui-là ne se déclare pas en consonance avec la Société, comme telle, comme je l'ai déjà formulé. On doit développer un intérêt pour la Société ! Il n'importe pas simplement d'être là pour collaborer d'une manière quelconque à ce que la Société a à travailler, mais développer un intérêt pour la Société en tant que telle. Mais cela veut dire : faire de ce qui préoccupe la Société en tant qu'être vivant, sa propre préoccupation de conscience. Et moins on recourt aux statuts pour ce faire, mieux c'est.

Voyez-vous, il est sans aucun doute nécessaire que la possibilité soit toujours plus créée de sorte que lorsque réellement quelqu'un de l'extérieur dit ceci ou cela sur notre Société, nous soyons solidement debout sur nos deux jambes et puissions intervenir de sorte que quelque chose comme cela ne soit pas possible dans notre Société. Nous devons avoir la possibilité de faire fond là-dessus pour montrer que dans largement la plupart des cas — il va de soi que des exceptions peuvent se présenter partout — les calomnies qui ont été répandues sont mensongères. Or, un intérêt vivant aux affaires de la Société en fait partie. Car, supposons, en effet, qu'une certaine négligence imprévisible, une imprévoyance, puisse se produire. Supposons, pour les besoins de ma réflexion — à titre d'hypothèse, on peut supposer une telle chose — qu'un homme et une jeune fille aient commis l'acte imprudent de montrer quelque chose à l'extérieur, dans la nature, par un bel après-midi de mai, quelque chose qui n'eût pas dû être montré, de sorte que les gens des environs ont pu le voir. Supposons qu'un tel incident se soit produit une fois par absence de circonspection. Quel serait alors la façon naturelle de traiter la chose dans une société qui serait constituée comme la nôtre ? Il est certain que par la façon naturelle de traiter la chose dans les jours qui suivront, la personne à qui un tel événement est arrivé se rendrait compte qu'elle doit se tourner vers un membre plus âgé et lui demander : « Voilà ce qui m'est arrivé, que puis-je faire ? » — Cela signifierait qu'elle confiait ainsi son affaire, son problème, à la Société.

Remarquez bien ici, que j'ai fait un choix d'exemple spécialement en vue d'une affaire, dans laquelle il ne s'immisce rien d'ordre privé mais qui serait telle, qu'elle pût porter un préjudice considérable et redoutable à la Société. Le principe doit être que le genou d'un organisme n'affirme pas : « J'ai mes propres affaires », mais qu'il se sente plutôt comme faisant partie intégrante de l'organisme. Il va de soi qu'il doit exister des intérêts qui viennent à la rencontre de telles choses. On doit considérer de telles affaires comme une affaire de la Société de sorte que quelqu'un doive être là, qui ne sache pas seulement d'abord ce qui l'intéresse, mais qui sache aussi beaucoup de ce qui provient de la Société et puisse ainsi accompagner les conditions du développement continu de la Société. Cela veut dire que nous devons pouvoir nous élever complètement au-dessus du point de vue suivant : J'ai dans mon cercle de connaissances proches une personne que j'ai peut-être même le mérite d'avoir moi-même introduite dans la société, et ce cercle de connaissances m'intéresse. Le fait que quelqu'un développe des amitiés et des relations n'est évidemment pas quelque chose qui puisse faire l'objet de critiques ; Cela ne regarde pas la société. Mais ce qui affecte immédiatement la société, c'est qu'il ne la perçoit comme telle que du point de vue de celui qui en fait partie. Or, nous devons faire nôtres les affaires de la Société ; la possibilité doit exister qu'il soit totalement exclu que lorsqu'il se produit quoi que ce soit, qui ait fait l'objet de départs extérieurs, qu'à l'intérieur de la Société, on n'en prenne connaissance seulement du fait du dépit qui est raconté par quelqu'un provenant du monde extérieur. Ce problème peut être immédiatement résolu s'il existe un intérêt porté à la vie sociale.

Par exemple, il arrive parfois que l'on demande à trois, quatre, voire cinq personnes ici, si telle ou telle personne a assisté à nos conférences ces dernières semaines, et que ces trois, quatre, cinq personnes n'en sachent rien. Cela arrive fréquemment. Bien sûr, si quelqu'un ne le sait pas, c'est compréhensible ; mais si l'on ne parvient absolument pas à trouver aucune information en interrogeant son entourage – je veux dire, parmi ceux dont on supposerait qu'ils dussent le savoir – alors cela révèle un manque d'intérêt et cela indique que notre société est une machine et non un organisme vivant ; qu'il n'y a donc aucun intérêt pour sa vitalité. Or, c'est précisément ce que je tiens à souligner sans cesse : cet intérêt indispensable à la vitalité de notre société.

Voyez-vous, mes chers amis, il arrive que l'on soit parfois surpris par des événements dans la Société au sujet desquels on ne devrait pas l'être si les membres – et j'insiste réellement sur le mot que j'utilise ici – ressentaient leurs « obligations », c'est-à-dire s'ils réfléchissaient, faisaient preuve d'empathie et souhaitaient faire partie intégrante de la société à l'instar d'un organisme. Pour cela, il est nécessaire que chacun, concernant les conditions de vie en société, ait la volonté de ne pas les considérer comme une affaire à traiter personnellement, et ; deuxièmement, que tout un chacun qui le souhaite trouve une personne réceptive et disposée à l'écouter. Si, alors que nous traversons une crise au sein de la partie de la société concernée par le projet de l'édifice de Dornach, vous multipliez les paragraphes et vous les reformulez, vous ne parviendrez guère à gérer la société et vous ne pourrez pas nous empêcher que nous nous retrouvions, à terme, dans cette situation du cadavre d'un être vivant. Vous ne pouvez l'éviter qu'en vous impliquant concrètement et en commençant à vivre dans les affaires de la société. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de déployer une intelligence remarquablement sage pour formuler les meilleures lois possibles, pour établir les meilleurs tribunaux possibles pour tel ou tel « crime », mais au contraire de considérer constamment la société comme un objet d'intérêt dans son contexte vivant. Mais surtout, et avant toutes choses, il est essentiel de ne pas réellement redouter l'incommodité que représente l'exercice d'un penser profond.

J'ai déjà mentionné, n'est-ce pas, que nous vivons actuellement une période anormale de l'histoire européenne — une période qui, je l'espère, prendra bientôt fin. En de tels moments — je ne parle pas ici d'affaires privées, mais de questions qui se réfèrent à la société — il faut comprendre qu'il n'est pas nécessaire d'écrire et d'envoyer par-delà les frontières tout ce qui nous passe par la tête — même si ce n'est ni faux ni offensant —. Mais force est de constater, mes chers amis, qu'un grand nombre de membres n'ont tout simplement pas la volonté de réfléchir sur ce qui est opportun ou non en ce moment précis. Certes, il n'y a rien d'injuste à cela, et je n'entends en rien critiquer, mais simplement inciter à la réflexion avant d'agir. Nous savons tous, n'est-ce pas, qu'un certificat d'adhésion, une demande d'adhésion, est un document anodin qui ne peut jamais donner lieu à des poursuites d'un pays à l'autre. Cependant, ces questions sont perçues différemment par les nations belligérantes. Alors pourquoi, dès lors, les membres envoient-ils leurs certificats d'adhésion par-delà les frontières ? Certains pourraient agir par insouciance, d'autres par entêtement, pour faire valoir leur point de vue. Mais la société ne peut survivre si de tels agissements se généralisent, car cela engendre des soupçons infondés. Nos membres devraient se distinguer précisément par leur capacité de réflexion ! C'est là-dessus que nous devons porter notre attention, sans quoi notre société ne pourra pas réellement perdurer.

Parfois, je dois revenir sur des choses anciennes. Par exemple, notre objectif avec la société n'a jamais été d'adhérer uniquement au principe selon lequel les membres sont admis parce qu'ils sont des personnes si exceptionnelles qu'elles se distinguent du reste de l'humanité par leurs qualités hors du commun – beaucoup partagent cette opinion, mais si celle-ci est erronée ; certains pensent que qui-conque est admis dans la société n'est pas différent des autres – mais, les gens étaient plutôt admis pour les aider à guérir. Il est alors devenu possible qu'une personne qui aurait dû être guérie soit admise – mais que s'est-il donc passé ? Les membres ont vu en elle, quelqu'un qui était censé guérir notre société, ils l'ont alors considéré comme une apôtre.

Pourquoi donc de telles choses peuvent-elles survenir, mes chers amis ? Parce qu'on néglige les moyens et les méthodes mis à notre disposition pour ne pas faire de telles erreurs. Repensez donc ne serait-ce qu'à certains événements passés ! Et nous devons y réfléchir si nous voulons préserver un

mouvement occulte ! Souvenez-vous : lorsqu'un événement caractéristique se produisait, les informations nécessaires au jugement étaient généralement fournies lors de conférences ; elles étaient clairement énoncées. Il suffisait d'être attentif, surtout en cas de danger. Mais cela exigeait un examen approfondi des conférences pertinentes données à l'époque. Pour agir et faire correctement, nous ne devons pas tomber dans l'erreur des préjugés personnels ; nous pouvons nous en tenir à l'objectif. Mais cet objectif doit être compris dans chaque cas particulier.

On pourrait donc déjà dire qu'il est nécessaire, notamment pour la partie de notre Société centrée sur le *Johannesbau*.^(*) qu'une action véritablement fondamentale et radicale soit entreprise. Mais il est aujourd'hui grand temps que cette approche ne soit plus menée sur des voies fausses, en croyant que tout peut se réaliser avec quelques éléments, quelques principes, quelques déclarations et stipulations. Rien ne s'accomplit véritablement de cette façon, et rien ne s'en guérit véritablement.

Je dois convenir, mes chers amis, qu'il ne m'est pas facile d'aborder ces sujets comme je l'ai fait hier et aujourd'hui, pour la simple raison que je préférerais naturellement parler d'autres choses, et parce que je sais que nombre de membres ne souhaitent pas du tout entendre cela, car ils se disent : « Nous sommes ici pour entendre toutes sortes de vérités occultes. » Mais, mes chers amis, si le danger existe, comme il existe bel et bien, que « l'impossibilité » se produise, que nous soyons contraints de dire : Oui, si la société se révèle aussi peu préservée que certains individus l'ont récemment démontré, alors il est absolument impossible d'introduire les sciences spirituelles dans le monde par le biais de la société. — Imaginez donc seulement quel décalage se présente ainsi entre ce que je viens de dire et ce que j'ai souvent répété ici ces dernières semaines : à savoir que nous reconnaissions dans la science spirituelle, qui doit être la grande impulsion de notre époque, une force réformatrice s'opposant aux intuitions extérieures les plus présomptueuses, aux connaissances apparentes et aux entreprises scientifiques les plus ardues, s'affirmant comme un progrès fondamental pour l'humanité. Et il devient alors nécessaire de parler de toutes sortes de choses qui devraient aller de soi, et qui plus est, au risque d'être constamment mal compris précisément à leur sujet. Car c'est un principe omniprésent que, fondamentalement, chacun voit la faute chez autrui et refuse de se résoudre à appréhender notre société comme un organisme réel, c'est-à-dire à se sentir lui-même membre d'un tel organisme.

Certes, mes chers amis, des erreurs peuvent éventuellement se produire avec l'entrée de nouveaux membres. Mais je pose la question : pourquoi donc certains membres restent-ils parmi nous pendant tant d'années, alors qu'ils ne font rien pour empêcher les nouveaux-venus de commettre des erreurs ? Ce devrait être un précepte fondamental qu'aucune personne ne nous rejoigne qui ne soit pas remarquée, dès son arrivée, par les membres plus anciens, afin qu'elle en reçoive conseils et soutiens de leur part, et qu'elle soit protégée ainsi de tenir les sapiences universelles pour des insanités.

Mes chers amis, il est dans la nature même d'une société occulte que des folies puissent parfois s'y produire. Mais il faut qu'un maximum de membres soient capables d'en déceler l'insanité et de veiller ensuite à ce qu'elles ne soient plus commises. Cela inclut également ce qui figure dans la lettre du Dr. Goesch.¹ Il prétend en effet que des promesses ont été faites et n'ont pas été tenues, et interroge un membre qu'il croit, ou soupçonne, d'avoir reçu une telle promesse. Si ce membre lui répond que ce n'est pas le cas, le Dr Goesch ne dit pas qu'il s'est trompé, mais affirme plutôt que c'est une preuve supplémentaire que la magie intervient lorsque je serre la main à quelqu'un ; la promesse ayant été effacée de leur mémoire. — C'est là, en réalité, l'un des principaux griefs formulés dans les écrits du Dr Goesch.

On peut en effet noter, mes chers amis, que le Dr Goesch n'a pas seulement écrit ces choses, mais il les a également dites à quelques individus. Un intérêt véritable pour les affaires de la société eût exigé que quelqu'un s'adressât au plus vite à un membre âgé et expérimenté pour le lui faire savoir. Il est véritablement incompréhensible que l'on ait pu laisser le Dr Goesch affirmer une chose aussi impossible sans que personne ne le contestât : « Si quelqu'un affirme : "On ne m'a fait aucune promesse", je n'en conclus pas pour autant qu'aucune promesse ne lui a été faite, mais je suppose plutôt que la personne

(*) Premier nom du Goethéanum qui fut édifié en bois et vécut de 1913 à la nuit de la saint Sylvestre 1922 où il fut totalement détruit par un incendie, dont l'origine reste encore inexpliquée. *Ndt*

1 Voir dans l'annexe à la fin du volume 253 de l'édition complète. [note de l'éditeur, *ndt*]

en question a été suggérée par cette promesse.» — Eh bien, si de telles choses peuvent se produire sans objection, alors la société n'est véritablement pas viable, et l'on ne peut y couler de vérités^(*) occultes.

Mes chers amis, deux choses m'interpellent. La première c'est qu'il me semble impératif, à partir de toutes les connaissances dont je dispose, qu'il y a une nécessité urgente à placer la science spirituelle à la disposition de l'humanité. La seconde, c'est que l'instrument mis en place pour ce faire se trouve en pleine crise. C'est pourquoi je n'ai pas pu faire autrement, en quelque sorte, que de vous « torturer » avec mes propos d'hier et d'aujourd'hui, puisque vous avez été informés de la tenue de réunions pour remédier à tel ou tel problème. Si ces réunions, comme certaines précédentes dans des cas similaires, continuent à se dérouler « par dessus la jambe », nous ne ferons aucun progrès.

Réfléchissez-y bien, mes chers amis, car rien ne peut jamais être accompli par la simple mesure d'exclusion. L'exclusion ne peut absolument rien résoudre en matière de Société. N'est-ce pas ? N'avons-nous pas exclu le docteur Hugo Vollrath, il y a bien des années ? Tout ce qu'il a accompli par la suite, absolument tout, l'a été malgré son exclusion. Il en sera de même dans des cas similaires. On peut exclure, mais on ne trouve aucun réconfort ou apaisement dans l'exclusion.

Si vous ouvrez, mes chers amis, mon ouvrage : « *Théosophie* » — c'est-à-dire le tout premier livre que j'ai rédigé sur la théosophie elle-même, au sein du mouvement théosophique — et que vous lisez le chapitre « *Le sentier de la Connaissance* », vous y trouverez des éléments qui, si vous y réfléchissez bien, vous permettront d'éclairer tout ce que j'ai dit hier et aujourd'hui. Car tout est contenu dans ce chapitre. Mais il en ressort aussi clairement que même ce tout premier livre n'a pas été compris, car sinon nombre d'événements récents n'eussent pu se produire.

Nous devons donc veiller à examiner ces questions avec le plus grand sérieux et la plus grande dignité, comme nous comptons le faire demain lors de l'Assemblée générale extraordinaire.² Car nous devons nous demander si nous voulons en arriver au point évoqué, au moment où nous devrons affirmer : « La science de l'esprit ne peut être diffusée par une telle société. » Il nous faudrait alors tenter, si la société nous en empêche, de faire revivre ce qui reste, tel un cadavre, par d'autres moyens, ce qui serait sensiblement plus difficile...³

Je n'ai pas à veiller au programme de demain. Cependant, comme son déroulement sera déterminant pour l'avenir de la Société anthroposophique, je me contenterai de vous exhorter à aborder chaque chose avec le plus grand sérieux et à ne pas négliger les questions d'une importance capitale pour la culture de l'humanité.

Demain, nous aurons un spectacle d'eurhythmie à 10h30, suivi d'une conférence.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(*) *Hineingießen* (couler) ce choix s'impose ici à « juste titre » d'une manière imagée et à l'instar de ce qui se passe dans une aciéries où l'on coule l'acier ou la fonte en fusion dans des moules, sauf que pour passer du spirituel au physique — la contemplation spirituelle étant immédiate — il se produit un phénomène de « gélification » de l'idée dans le physique et les inconvénients qui accompagnent ce phénomène. *Ndt*

2 Voir dans l'annexe à la fin du volume 253 de l'édition complète, p.183 —

Lors des réunions du conseil d'administration et des membres des 25 et 26 août 1915, auxquelles Rudolf et Marie Steiner n'ont pas assisté, il a été décidé de ne plus reconnaître Heinrich et Gertrud Goesch ainsi qu'Alice Sprengel comme membres de la société. La déclaration suivante, adressée à Marie Steiner, a été faite à l'issue de ces réunions : Dornach, le 27 août 1915

Cher Docteur,

Notre Comité central vous a transmis, cher Docteur, notre demande unanime, formulée lors de l'assemblée des membres, de bien vouloir conserver votre poste au sein de la Société anthroposophique. Nous, membres, ressentons le besoin impérieux de confirmer par nos signatures ce que nous vous avons déjà exprimé verbalement. Avec nos plus profonds respects et notre gratitude pour votre œuvre précieuse, dont la Société a eu le privilège de bénéficier, vos très dévoué(e)s (environ 300 signatures).

(la suite des explications dans l'annexe à la page 183 de l'édition allemande, *ndt*)

3 S'ensuivent ici sur le sténogramme quelques lignes sans aucun sens.

Troisième conférence
Dornach, 12 septembre 1915
Au sujet des difficultés de pénétrer les mondes spirituels
à l'exemple de Swedenborg

Swedenborg, à la fois scientifique et visionnaire. Son incapacité à comprendre certains êtres spirituels. Il était incapable de transformer la conscience perceptive physique du « Je contemple » en une perception spirituelle du « Je suis regardé » par les Hiérarchies supérieures. Swedenborg était prisonnier des illusions ; il ne pouvait pas juger du monde de l'imagination. Une invitation est lancée aux membres afin qu'ils approfondissent leur relation au monde spirituel à l'aide de la littérature spirituelle et scientifique. Une mise en garde est formulée contre tout mélange des habitudes du monde physique d'avec les particularités du monde spirituel.

Mes chers amis, aujourd'hui je souhaite tout d'abord exposer les difficultés liées à la pénétration des mondes spirituels et commencer et ce sujet en m'appuyant sur un exemple. Vous avez tous entendu parler du voyant Swedenborg. J'ai moi-même souvent attiré l'attention sur lui et souligné qu'on ne peut pas, d'une part, rejeter une personnalité telle que *Swedenborg* par des platiitudes simplistes, mais que, d'autre part, si l'on veut vraiment pénétrer la disposition des voies d'accès aux mondes spirituels, on peut se rendre compte, précisément à partir de l'exemple d'un tel voyant, de la manière dont l'être humain, bien qu'étant dans le monde spirituel, peut encore s'abandonner à toutes sortes d'illusions parce qu'il ne se fraye nonobstant pas un passage dans le monde de la mystification, quand bien même le monde spirituel lui fut ouvert pour lui d'une certaine manière.

Swedenborg, disais-je, ne doit pas être pris à la légère. Il n'était pas un voyant au cœur léger, ignorant de la vie et du monde, se laissant simplement guider par son don de voyance, mais bien un érudit profond et important, l'un des plus grands, sinon le plus grand, de son temps. Son érudition embrassait tout ce que la science pouvait alors offrir à l'être humain. Et une grande preuve de la rigueur de son esprit scientifique et de sa soif de connaissance, c'est qu'une commission entière de chercheurs a été constituée, non pas pour ses publications de voyant qu'il a laissées derrière lui, mais pour publier ses œuvres et travaux scientifiques réels inédits.

Ainsi, avec Swedenborg nous avons à faire avec être humain qui, avant même que les accès au monde spirituel ne s'ouvrent à lui, avait atteint un niveau de développement tel qu'il consigna l'essentiel de son savoir – peut-être même non pas la somme de celui-ci, mais une partie seulement – dans un grand nombre de manuscrits. Aujourd'hui, *aucun* érudit ne pourrait les publier seul, car leur publication exige une commission entière de savants. Ces écrits sont très éloignés de toute forme de voyance ; en effet, ce n'est qu'après avoir atteint le sommet de la science profane que sa faculté de voyance se manifesta chez lui, et que les mondes spirituels s'ouvrirent à lui. Il nous apparaît donc comme l'exemple d'un homme qui ne s'est pas autoproclamé voyant du jour au lendemain, mais qui a accédé à ce statut grâce à une érudition sérieuse et conscientieuse.

Cependant, si l'on considère l'autre aspect de la nature même de l'âme du voyant Swedenborg, on découvre alors comment le voyant demeure à un degré qui ne le conduit pourtant pas aux connaissances intuitives ultimes.

Une personnalité aussi saillante par sa perspicacité et sa vision offre directement un bon exemple de la profonde conscience professionnelle dont il faut faire preuve, lorsqu'il est question d'entrer dans les mondes spirituels et d'en retirer telle ou telle chose. Il suffit de souligner qu'avec Swedenborg on a à faire, d'une part, à un scientifique d'une envergure exceptionnelle et, d'autre part, à un homme dont le développement du don de voyance, après que cet homme n'a pas seulement embrassé l'ensemble des connaissances de son temps, mais – comme cela est déjà apparu clairement, et le deviendra sans aucun doute davantage avec la publication complète de ses écrits – il a aussi enrichi la science par de nombreuses découvertes scientifiques. Il fut un découvreur scientifique de tout premier rang avant même d'être reconnu comme un visionnaire.

1 / 7 — Rudolf Steiner : GA 253 : *Problèmes de vie en communauté dans la Société anthroposophique — Avec des remarques sur le don de voyance de Swedenborg, les manières de voir de la psychanalyse freudienne et le concept d'amour en relation à la mystique*

Cela étant, Swedenborg raconte les résultats de sa voyance, même les plus variés qui soient. Il est particulièrement intéressant de noter que, lorsqu'il élevait spirituellement son âme pour contempler les mondes spirituels, il se sentait toujours entouré non seulement par sa propre aura, mais aussi par de nombreuses entités spirituelles qui y étaient imbriquées. C'est là totalement caractéristique, quelque chose de très significatif. Ainsi, lorsque le don de voyance s'éveilla chez Swedenborg, il ne se sentit plus seul, mais plutôt, son âme se déploya en une aura, avec au sein de celle-ci – comme émergeant de ses propres organes physiques – il percevait des entités spirituelles élémentaires qui, tandis qu'il les contemplait, conversaient entre elles et avec lui, en délibérant même avec son âme.

Ainsi donc, dès le début, il fut conseillé par les êtres spirituels inhérents à tout être humain, qui ne se manifestèrent à sa conscience qu'au moment de l'éveil de sa clairvoyance. À ces êtres intérieurs, appartenant à l'essence immuable de chaque être humain, s'ajoutaient d'autres êtres, qu'il reconnaissait pour la plupart provenant de ce qui émergeait de leur consultation d'avec les êtres élémentaires émanant de son être intérieur ; d'autres êtres, qui semblaient voler vers lui, furent identifiés par lui comme des êtres du monde élémentaire extérieur, et aussi comme des êtres originaires d'autres planètes qui appartenaient à la sphère^(*) terrestre.

Après avoir consulté ses êtres élémentaires, il reconnut dans son environnement certaines entités qui exhibaient une particularité singulière pour lui. Il était habitué non seulement à comprendre le langage des êtres élémentaires qui provenaient de lui-même, mais aussi – jusqu'à un certain point de sa perception visionnaire – à toujours comprendre les autres entités qui lui venaient de Vénus, de Mercure, du Soleil, etc. Il s'était donc accoutumé au langage commun que pratiquaient les esprits élémentaires. Ce langage est en effet celui de l'idée, sous la forme de vie-et-mouvement — le langage du tissage intérieur des idées incarnées. Je vous ai parlé de ces Idées incarnées dans mes dernières conférences. Swedenborg était donc habitué à comprendre ce langage.

Notre eurythmie est également conçue pour être pratiquée à partir de ce langage. Lorsqu'une personne parle, les organes qui forment son larynx et ses organes annexes concentrent les systèmes de force existants pour produire, et faire cesser, le retentir de la parole, du verbe. La personne entière est, pour ainsi dire, ainsi libérée de sa propre parole. De ce fait, la structure interne du langage devient inconsciente et subconsciente, en se transformant en quelque chose d'entièrement terrestre. Grâce à l'eurythmie, la personne entière est appelée à se ré-impliquer par sa conscience au sein du langage. Mais j'aborderai cette signification plus profonde de l'eurythmie une autre fois, mes chers amis. Je souhaite simplement souligner pour l'instant comment Swedenborg se sentait capable de comprendre le langage des êtres spirituels jusqu'à ce qu'il remarquât que certains esprits l'approchaient et communiquaient également par toutes sortes de gestes – comme le font généralement les esprits – par les mouvements de leurs membres ou par les mouvements de leur propre « corps ». Or, comprendre ce langage gestuel des esprits c'était, comme je l'ai dit, une chose à laquelle Swedenborg était habitué. Mais un jour, des esprits l'approchèrent et, les voyant faire certains mouvements, il ne put les comprendre. Aucun sens, aucune signification ne pénétraient en son âme à travers ces mouvements. Étrangement, c'était comme s'il se tenait devant quelqu'un, dont il voyait les lèvres bouger et parler, semblait-il, mais il n'en entendait plus rien.

De là, Swedenborg tira d'abord une leçon très importante pour lui-même. Il la tira après avoir réalisé que ces êtres, qu'il ne comprenait pas, provenaient de Mars, qu'il existe bel et bien des entités de Mars^(**) capables de s'exprimer d'une manière incompréhensible, alors même que l'on est habitué à comprendre le langage des entités spirituelles – comme je l'ai dit, je parle ici des expériences de Swedenborg. Et parce qu'il n'interpréta pas ces choses arbitrairement, mais les étudia, il lui apparut peu à peu clairement

(*) Plus précisément, la sphère terrestre est celle dont la circonférence se dessine sur l'orbite décrite par le trajet parcouru par la Terre dans l'espace durant une année, autour du Soleil. Il ne faut pas oublier que le Soleil se déplace lui-même autour du centre de la galaxie. — Pour plus de détails précis, voir : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Soleil> (ndt).

(**) Attention, ici, le texte allemand ne permet pas de l'identifier formellement, mais il peut aussi s'agir ici d'entités de la *sphère céleste* de Mars et non pas de la planète, laquelle sphère de Mars est beaucoup plus vaste que celle de la Terre par exemple.

Pour les aspects astronomiques de ces sphères célestes je conseille le remarquable calendrier des semis, inspiré de Maria Thun et publier régulièrement annuellement par le Mouvement d'agriculture bio-dynamique en France : Mouvement de l'agriculture Bio-Dynamique (MABD), 5 place de la Gare — 68000 Colmar (tel. 33 3 89 24 36 41 — www.bio-dynamie.org ISSN 3000-5744 — ISBN 978-2-913927-88-9 Ndt

pourquoi il ne pouvait comprendre ces êtres de Mars, ces âmes martiennes. Il ne pouvait les comprendre car elles appartenaient à une catégorie d'êtres universels ayant acquis le don de dissimuler tous leurs sentiments et leurs pulsions volontaires, donc, de ne rien laisser transparaître de ce qu'elles ressentaient dans leurs paroles. Constatant qu'elles pouvaient dissimuler et garder pour elles l'intégralité de leurs émotions, Swedenborg comprit alors que la compréhension d'une langue ne se limitait pas à l'écoute des mots et à la perception des gestes, mais il y avait aussi l'émotion que le locuteur manifeste, la compréhension d'une langue repose précisément sur ce débordement émotionnel. Il reconnut alors que ces entités de Mars avaient acquis le don de dissimuler leurs sentiments et, par conséquent, de ne pas révéler le sens de leurs paroles, en dépit du fait qu'elles parlaient.

Il vécut alors aussitôt là-dessus une autre expérience, différente cette fois, qui lui apporta une compréhension plus profonde et plus vaste. Il comprit que ces êtres de Mars étaient effectivement compris par les êtres de la hiérarchie des Anges. Mais ni de sa part, ni de la part des entités émanant de son corps, ces êtres n'étaient compris, mais les êtres de la catégorie des Anges, eux les comprenaient. Il remarqua cela, et ce fut pour lui une expérience extraordinairement significative et profonde. Car il lui apparaît désormais clairement que son don de prophétie se voyait ainsi limité dans sa perception du monde spirituel, qu'il y avait quelque chose qu'il ne pouvait comprendre mais que les êtres de la Hiérarchie des Anges pouvaient par contre comprendre.

Un récit comme celui de Swedenborg ne doit pas être abandonné quand on le lit, car il fait partie de ce qui peut véritablement initier à certains secrets des mondes spirituels au sens le plus profond du terme.

Pour en comprendre le contexte, rappelons-nous certains points que j'ai déjà abordés. Je vous ai décrit comment débute la clairvoyance, comment se crée, chez le clairvoyant accompli, un rapport au monde spirituel radicalement différent de celui qu'il entretient avec le monde physique. J'ai dit que lorsque nous nous trouvons face à des êtres et des objets extérieurs au plan physique, ils sont, pour notre conscience, extérieurs à nous. Nous nous tenons devant ces objets et, en quelque sorte, par notre perception, nous intégrons quelque chose d'eux. Notre Jé-ité en sait quelque chose de ces objets ; notre Jé-ité les imagine. Et c'est là l'expérience fondamentale de toute cognition et perception sur le plan physique : à savoir donner une image, imaginer les objets sur le plan physique, [pour ensuite, *ndlr*] les reconnaître.

J'ai dit que cette expérience fondamentale se transforme dès qu'on accède aux mondes spirituels. Alors, une autre expérience fondamentale prend sa place : à savoir, on devient soi-même un objet. De même que les objets étaient en relation avec la Jé-ité, la Jé-ité est désormais en relation avec les êtres des mondes supérieurs ; on ne perçoit plus, mais on fait l'expérience d'être perçus, d'être regardés par les êtres spirituels des Hiérarchies supérieures. Cette expérience — je-suis-perçu(e), les Anges, les Archanges, etc., me regardent — bouleverse complètement notre rapport au monde. Et l'on atteint alors la conscience suivante : on a étendu son être au-delà de la sphère des Hiérarchies, et les Hiérarchies œuvrent en nous et nous observent, tout comme nous observons les objets sur le plan physique.

Sans cette expérience fondamentale, toutes nos relations au monde spirituel sont faussées, de même que sans l'expérience fondamentale du « je me représente les objets », toutes nos relations au monde physique seraient faussées. « Je regarde » convient au monde physique ; « Je suis regardé » convient fondamentalement au monde spirituel.

Cela étant, au seuil, au passage dans le monde spirituel, se situe en quelque sorte une région, un courant, où l'on conserve toute la configuration, toute la singularité de sa relation au monde physique. On ne peut échapper alors au « je regarde » ; on ne peut s'élever au « je suis regardé ». Par une habitude qui vit profondément ancrée en soi, on exige du monde spirituel qu'il ne soit, essentiellement, qu'une copie, qu'une empreinte raffinée du monde physique. Or ils ne sont guère peu ceux qui s'imaginent alors que, tout comme s'ils entraient ici, dans cette assemblée d'êtres terrestres réunis dans cette salle, parmi les êtres terrestres, ils pourraient aussi entrer dans une assemblée d'esprits, et que, dans cette assemblée, les esprits sont rassemblés exactement de la même manière — mais en plus petit nombre seulement, de sorte qu'on peut intervenir en les traversant —. Parce qu'on importe avec soi, dans le monde spirituel,

l'habitude de percevoir sur le plan physique, cette expérience fondamentale, « je regarde les êtres du monde », demeure une illusion, une tromperie, or, on ne peut donc pas ainsi accéder à l'autre expérience fondamentale : « je suis regardé par les êtres universels ».

Eh bien, voyez-vous, le voyant Swedenborg est resté complètement prisonnier de cette illusion tant qu'il se trouvait dans l'incarnation, dont il est question. Il n'a jamais pu accéder à l'expérience : « Je suis vu. » — Lisez tout ce que Swedenborg a écrit en tant que voyant, et vous constaterez qu'il décrit les mondes supérieurs comme plongés dans une simple brume du monde physique, sous des formes vaporiseuses par ailleurs très semblables à ce dernier.

Certes, Swedenborg décrit ainsi avec une grande précision le monde de l'imagination ; mais il ne peut le juger car il projette sur le monde spirituel le voile de ses habitudes provenant du monde physique. De ce fait, tous les êtres des mondes spirituels ne lui montrent que ce qu'ils peuvent et veulent revêtir des imaginations que lui leur apporte de ses perceptions du monde physique. Autrement dit, Swedenborg ne perçoit du monde spirituel que ce qui est ainsi voilé par ses imaginations, lesquelles sont imprégnées des habitudes du monde physique. Certes, il y voit des êtres spirituels hautement importants, mais toujours sous un voile qui n'est pas le leur, car il leur fait revêtir ce voile. Mais lorsqu'il pénètre dans un domaine où les esprits s'efforcent précisément de dissimuler leur être intérieur, il ne peut plus les comprendre ; ils lui deviennent alors énigmatiques, à l'instar de ces habitants de Mars qui ont appris à cacher leur vie intérieure, au point de l'empêcher de s'exprimer dans leur langage. C'est ce qui sous-tend ce que Swedenborg décrit scrupuleusement avec tant de conscience, et c'est ce qu'il faut reconnaître pour comprendre ce qu'était la nature du monde au travers de la vision de Swedenborg.

Il s'agit donc que quiconque désire véritablement entrer dans le monde spirituel doit d'abord s'identifier aux choses en tant qu'être de telle sorte — comme décrit dans le dernier chapitre de ma *Théosophie*, où tous les détails ont déjà été exposés — qu'il s'habitue à se détacher de lui-même en contemplant le monde supérieur. Une fois cette habitude acquise, il accède progressivement à une autre expérience, laquelle ne s'acquiert pas, car seul le chemin y menant est accessible. Cette autre expérience nous parvient comme par une grâce du monde spirituel : « Tu es maintenant observé par les êtres spirituels des Hiérarchies supérieures ; ils te regardent. » Mais ils ne se contentent pas de te regarder ; tu deviens la perception, la représentation, la pensée des êtres des mondes supérieurs, tout comme les objets du plan physique le sont pour nous.

Si Swedenborg avait su s'habituer à l'idée que les êtres des Hiérarchies supérieures le regardaient et se le représentaient, il n'aurait pas simplement fait l'expérience suivante : « Je ne comprends pas ces êtres de Mars, mais les Anges, là-haut, les comprennent. » Il ne pouvait les reconnaître par la perception même des Anges, mais seulement par sa propre reconnaissance. Or, c'est une chose essentielle. Il ne faut pas se contenter de se représenter, mais devenir une représentation ; il ne faut pas se contenter de penser, mais devenir une pensée, une pensée telle que les êtres des Hiérarchies supérieures la conçoivent. De même que la pensée se rapporte à nous, nous devons apprendre à nous rapporter aux êtres des Hiérarchies supérieures. Swedenborg en était incapable. S'il l'avait su, il aurait dit : « Oui, tant que je reste replié sur moi-même, je ne peux comprendre ces êtres de Mars ; mais dès l'instant où je sors de moi-même et deviens un objet pensé, une pensée, une idée des Anges, alors je comprends, dans mon être élargi, les Anges et la catégorie des êtres de mars. » — Alors, la compréhension, que les Anges avaient de la nature de ces êtres de Mars, eût émergé aussi dans sa conscience. Il ne pouvait atteindre ce niveau car il demeurait toujours prisonnier de sa propre conscience et n'atteignait jamais le stade d'être-vu, c'est-à-dire d'être-vu de telle sorte que les Anges puissent percevoir leur vision en lui ; de devenir simplement le champ de vision des Anges. Ce que les Anges savent, il le sait aussi, car on sait que les esprits supérieurs, les esprits des Hiérarchies supérieures, possèdent une sapience intérieure, et de ce fait on connaît les mondes supérieurs.

Voici le point crucial qu'il faut constater : à cette époque de développement, l'être humain, de par son organisation, ne peut percevoir que les mondes accessibles à son entendement. S'ils souhaitent aller plus loin — lisez tout ce que j'ai écrit sur l'initiation, et vous comprendrez que tout y est déjà contenu — s'il veut progresser, il doit accueillir en lui la conscience des êtres spirituels qui le transcendent et ce que

ces êtres spirituels perçoivent doit devenir l'objet de sa propre conscience. Il doit se sentir au sein du chœur des êtres spirituels. Voilà l'essentiel.

Ainsi nous voyons donc, chez un personnalité aussi importante que Swedenborg, que l'ascension vers les mondes spirituels, sans avoir véritablement transcené la conscience du plan physique, conduit à des illusions. On n'y rencontre qu'un monde illusoire. Et vous, mes chers amis, vous pouvez maintenant parcourir toute la littérature existante des voyants et lire leurs descriptions du monde spirituel ; vous n'y trouverez pour la plupart que de telles illusions. Or, il ne faut pas se laisser tromper par ces illusions ; car être trompé par les illusions au seuil du monde spirituel c'est bien pire qu'être trompé par les illusions du monde physique.

Pour nous, il s'agit donc d'utiliser pleinement la littérature à notre disposition afin de nous habituer progressivement à une compréhension rationnelle de la relation entre l'humanité et le monde spirituel. J'estime qu'il existe deux possibilités en ce sens. Premièrement, grâce à cette littérature ; deuxièmement, parce que sa lecture exige un effort spirituel. Cette contention est déjà en cours, même si l'on m'a souvent suggéré de rendre ces écrits plus accessibles. Je m'y suis toujours opposé, car leur nature même est précisément de ne pas être populaires. Si l'on veut modeler les écrits des sciences spirituelles sous des formes vagues et ensuite – soi-disant parce qu'ils sont ainsi plus populaires – les diffuser au grand public, on ne fait que privilégier la facilité d'un côté et se livrer à des absurdités de l'autre. Car les absurdités surgissent toujours du désir d'atteindre une profondeur spirituelle superficielle et irréfléchie. Le travail que nous accomplissons pour comprendre ce qui est difficile à comprendre est un entraînement intérieur, qui nous aide à façonner notre relation au monde spirituel de la manière la plus juste. Ainsi, l'essence même de notre littérature réside, ou devrait résider, dans une réflexion approfondie lors de l'assimilation du sujet, dans la mise en pratique de cette réflexion ; dans la mise en relation de toutes vos connaissances et lectures antérieures avec le contenu des écrits anthroposophiques. Je vais maintenant aborder un point préliminaire, afin de vous donner un exemple de la manière dont on peut étudier ces écrits en pensant.

Il existe un cycle de conférences qui traite de la manière d'agir des Elohim. Ce cycle s'est tenu autrefois à Munich, en étant centré sur le récit de la création et faisant référence à la Bible.^(*) Tel est, en substance, le thème de ce cycle. On y lit les conférences, et beaucoup pensent qu'une fois lues et assimilées, elles sont *intus in animis*, en bref, elles accomplissent quelque chose de particulier à l'intérieur de l'âme. Mais cela ne suffit pas. Avant tout, il est essentiel qu'un travail spirituel de l'âme suive ce cycle. Ensuite, par exemple, on pourrait se dire : « Oui, eh bien, avec ces Elohim – à la tête desquels se trouve l'être qui se transformera plus tard en Christ lui-même – j'ai affaire à une catégorie d'êtres qui ont eu une mission particulière à accomplir durant l'existence planétaire que nous appelons l'existence de l'ancien Soleil dans l'évolution de la Terre. Le développement principal de ces êtres se situe durant cette période d'évolution solaire. »^(**) Et en raison de ce lien avec l'existence solaire, nous devons aussi considérer le Christ lui-même comme un être solaire. On peut alors longuement réfléchir à la relation des Elohim avec le Soleil, leur relation véritable avec le Soleil. L'ensemble du cycle de conférences vous révélera que cette affinité solaire des Elohim est constamment évoquée ; on perçoit, pour ainsi dire, cette affinité solaire en eux.

Alors, non pas au plus profond du sommeil, mais après une méditation approfondie, chacun pourra véritablement se faire sa propre idée sur le caractère, la nature des Elohim. Il s'immergera dans ce caractère, et si l'on persévere, on constatera qu'après un certain temps, une pensée surgira comme par magie. Une idée nous viendra. Par exemple, on pourrait se souvenir – et ce n'est là qu'un exemple – que dans la Bible, il est dit qu'un commandement de Yahvé, et donc l'un des Elohim, est de ne pas manger du fruit de l'arbre de la connaissance, et que, lorsque la tentation luciférienne eut lieu et que les hommes eurent mangé du fruit de cet arbre, il leur fut également interdit de manger du fruit de l'arbre de vie. –

(*) Il doit s'agir ici du **GA 122** — Rudolf Steiner : *Die Geheimnisse der Biblischen Schöpfungsgeschichte — Das Sechstagewerk im 1. Buch Moses. / Les secrets du récit biblique de la création — Les six jours de la création dans le livre de la Genèse* / traduit en français par des inconnus modestes et publié en une par les éditions TRIADES (3^e édition) Paris 1981. ISBN 2-852-248-067-0., avec une préface de Marie Steiner - von Sivers.

(**) Évolution de la Terre, période dits de l'ancien Soleil, voir Rudolf Steiner : *La Science de l'occulte en esquisse* ndt

Étrange, voilà que les Elohim parlent d'arbres !

J'ai déjà dit que le langage d'un document archétype tel que celui de la Bible ne doit pas être pris à la légère. Quand elle parle d'arbres, quand les Elohim parlent d'arbres, cela signifie quelque chose, quelque chose d'essentiel. Voyez-vous, on dit déjà d'*Homère* qu'il affirmait que toute chose avait deux noms : l'un dans la langue des dieux, l'autre dans la langue des gens ordinaires. Si vous vous en souveniez, vous pourriez vous dire : Eh oui, peut-être que le fait que les Dieux parlent d'arbres est lié à leur langue. Si vous approfondissez un peu la question, vous vous demanderez : Oui, de quoi parlent réellement les Elohim lorsqu'ils parlent de l'*Arbre de la Connaissance* et de l'*Arbre de Vie* ? De quoi parlent-ils exactement ? Que veulent-ils dire par là ?

Mes chers amis, si vous considérez l'ensemble de nos enseignements, vous parviendrez à la conclusion suivante : cet Arbre de Vie et cet Arbre de la Connaissance sont intrinsèquement liés à l'essence de l'être humain. L'interdiction de se nourrir du fruit de l'Arbre de la Connaissance signifie – comme vous le découvrirez plus tard – que l'âme humaine ne doit pas rechercher une connaissance intrinsèquement liée au corps physique ; c'est de là, en effet, que provient notre perception sensorielle actuelle. « Se nourrir du fruit de l'Arbre de la Connaissance » signifie précisément s'unir au corps physique de telle sorte que la connaissance actuelle – que j'ai décrite récemment – apportée par Lucifer, puisse se manifester. Ainsi, les Elohim faisaient référence à un aspect intrinsèque de la nature humaine lorsqu'ils parlaient de l'Arbre de la Connaissance.

Et encore une fois, lorsqu'ils parlent de l'Arbre de Vie, ils doivent sans doute faire référence à quelque chose d'intrinsèquement humain. Il faut se demander : comment l'humanité perçoit-elle le monde comme elle le fait aujourd'hui ? C'est parce que son âme, imprégnée de l'essence de Lucifer, est incarnée dans le corps physique et s'en nourrit. Il n'était pas prédestiné à l'être humain que l'âme soit incarnée dans le corps physique comme elle l'est actuellement. Ce corps physique est l'Arbre de la Connaissance, et l'Arbre de Vie est le corps éthérique. Après s'être laissés séduire par Lucifer et avoir utilisé leur corps physique pour acquérir la connaissance à laquelle nous sommes habitués, les êtres humains n'étaient pas destinés à posséder également cette connaissance à travers le corps éthérique. Elle leur a alors été refusée.

Mes chers amis, si l'on y réfléchit réellement bien, on peut parvenir à de tels raisonnements. Et alors, il faut se demander : pourquoi, dans leur langue, les Dieux appellent-ils le corps physique l'Arbre de la Connaissance ? Pourquoi parlent-ils d'un arbre ? Et pourquoi appellent-ils le corps éthérique l'Arbre de Vie ? Pourquoi parlent-ils d'arbres ?

On saisit aisément ce qu'est le sens du langage des Dieux si l'on considère que ces Dieux dont il est question ont directement connu leur évolution particulière durant l'ère d'évolution de l'ancien Soleil, en ayant ainsi pris une part essentielle à la nature solaire elle-même. Or, considérons ceci : à l'époque de l'ancien Saturne, tout se situe au niveau minéral ; à l'époque de l'ancien Soleil, tout se situe au niveau végétal. Si les dieux, que nous appelons les Elohim, ont acquis les caractéristiques de leur langage durant l'ère évolutive de l'ancien Soleil, alors lorsqu'ils parlent, ils ne parlent pas de ce qui ne peut être perçu que sur la Lune et sur Terre, mais de ce que le Cosmos était devenu jusqu'à l'ère de l'ancien Soleil, à savoir le monde végétal. C'est pourquoi, lorsqu'ils s'expriment dans leur langage, ils parlent d'arbres : ils parlent le langage solaire.

Voyez-vous, mes chers amis, on peut parvenir à un tel résultat simplement en réfléchissant de manière appropriée à ce qui est donné dans les cycles et les livres ; non pas en lisant encore et encore, puis en combinant ce que l'on a lu, mais en approfondissant la réflexion et en rassemblant les éléments à mesure qu'ils se révèlent par leur propre nature. Mais ce faisant, on accomplit autre chose : on s'investit véritablement, et cette contention porte ses fruits, à savoir, l'indépendance de l'âme, la découverte, par son propre effort intérieur, du chemin vers cette indépendance. Mais cela exige un travail, un travail véritable et authentique. Et il faut le souligner sans cesse : ce n'est pas par une simple soumission passive, mais par un travail actif et véritable, puissant dans les forces de son âme, que l'on sépare le monde spirituel du monde physique.

Ce qui importe donc c'est un travail sur soi dans un engagement actif du monde spirituel. Si l'on

souhaite véritablement y accéder, il ne faut pas hésiter à explorer les ressources disponibles et à les relier à tout ce que l'on a acquis durant sa vie. Autrement, on pourrait tomber dans la situation de se croire la réincarnation d'Homère, sans même avoir besoin de prouver que le génie de ce dernier bouillonne en soi ; on pourrait plutôt penser : « À l'époque, Homère était éveillé, et maintenant il se réincarne dans un sommeil mystique paisible. » Si l'on s'efforce d'explorer activement les ressources disponibles, on ne s'égartera pas, à mon avis, dans des élucubrations mystiques, mais on parviendra à une compréhension juste et profonde de la manière dont la vérité spirituelle est destinée à l'humanité. Et alors on constatera qu'il faut s'efforcer autant que possible de ne pas mêler les habitudes, celles du penser, du sentir et du vouloir du plan physique, aux particularités du monde spirituel.

Voilà l'attitude d'esprit dont il est question. Et cette attitude, si nous la possédons véritablement, mes chers amis, nous libère de tout désordre concernant la pénétration du monde spirituel. N'est-il pas vrai qu'il est inutile de déployer beaucoup d'efforts si l'on consomme du sel pendant une semaine pour descendre dans les mondes souterrains, puis, si l'on se prive de sel la semaine suivante, pour remonter dans les mondes élémentaires supérieurs ? Dans ce cas, aucun effort n'est requis ; mais on n'y gagne rien non plus, si ce n'est les pires illusions. On ne peut véritablement atteindre quelque chose dans le monde spirituel que par un travail intérieur. Et ce travail intérieur, s'il existe réellement, est par nature tel qu'il ne nous incite pas à commettre des actes malfaisants concernant le monde spirituel, mais nous conduit plutôt à des pensées justes. Autrement, sinon, des pensées mystiques et erronées surgissent bel et bien, et l'on peut à juste titre se moquer de nous.

Par exemple, un homme qui se croyait parfaitement sain d'esprit en la matière m'a écrit un jour, me disant qu'en tant que membre, il avait fréquenté l'une de nos branches et que, malgré la chaleur étouffante et l'absence de raison de fermer toutes les fenêtres, elles étaient restées fermées. Or, je n'ai rien contre le fait de fermer les fenêtres, surtout quand on entend toutes sortes de choses à l'extérieur ; ce serait une raison valable, n'est-ce pas ? Mais on ne lui a pas donné cette raison ; au lieu de cela, on lui a expliqué : « Oui, le docteur Steiner nous a explicitement indiqué que, lors des conférences données dans notre branche, les fenêtres doivent être fermées pour que les démons ne puissent pas entrer. » — À cela, cet homme, qui, en l'occurrence, était ignorant en matière de spiritualité, m'a écrit : « Oui, mais les esprits ne peuvent-ils pas aussi entrer par les fenêtres fermées ? Quel drôle de professeur de sciences spirituelles que celui qui enseigne à ses élèves qu'il faut fermer les fenêtres pour empêcher les démons d'entrer ! » — Vous voyez comment de tels propos irréfléchis confondent véritablement le plan physique et le monde supérieur. Sur le plan physique, les êtres ne peuvent entrer par des fenêtres fermées à moins de les briser ; mais les esprits ne seront guère empêchés d'entrer même si on ferme les fenêtres ! Le véritable enjeu est de développer des idées suffisamment sérieuses sur les mondes spirituel et physique.

Et un exemple comme celui de Swedenborg, visionnaire consciencieux, énergique et, à sa manière, magnifique, peut, si l'on y réfléchit, corriger certaines de nos idées fondamentalement erronées.

Nous y reviendrons demain.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Quatrième conférence
Dornach, 13 septembre 1915
Cheminement idéal et méthodes de la psychanalyse freudienne

Points de vue pour le cas de crise à traiter dans le contexte de la manière de voir psycho-analytique de Freud et de la méthode d'y porter remède. La conception de la sexualité est un drageon d'une science matérialiste. Le danger que cela représente pour l'humanité. La nécessité de le combattre au travers d'une science spirituelle anthroposophique.

Mes chers amis ! Je dois supposer que, dans le contexte des négociations en cours, les personnes sont momentanément peut-être moins disposées à recevoir une conférence sur le sujet qui fait suite à celui d'hier. Je la donnerai donc demain à ceux qui souhaitent y assister. Aujourd'hui, je voudrais aborder un sujet qui sera lié, d'une manière ou d'une autre, aux questions qui préoccupent, et devraient préoccuper, nos âmes et nos esprits.¹

Tout d'abord, j'aimerais soulever une question très précise et déterminée : qu'est-ce qui se présente exactement pour nous dans cette affaire Goesch-Sprengel ? Comment parvenir à ce dont j'ai souvent parlé dans mes conférences ces dernières semaines, à savoir l'importance d'adopter une perspective correcte sur un sujet donné ? Autrement dit, comment peut-on, par une étude totalement objective, parvenir progressivement à la perspective adéquate sur cette affaire ?

Si l'on veut traiter un tel cas objectivement, il faut d'abord le sortir de son contexte personnel, le dépersonnaliser, puis l'inscrire dans un contexte plus large. Et si, comme je le crois, ce contexte plus large s'avère précisément essentiel pour nous, dans la mesure où nous parlons de nous-mêmes en tant que mouvement, alors il nous incombe, dirais-je, même pour notre propre instruction, pour le bien même de la science spirituelle, d'étudier ce cas. Or, ce cas s'inscrit bel et bien dans un contexte plus large ; l'étendue de ce contexte apparaît clairement à la lecture de la lettre que le Dr Goesch a écrite le 19 août 1915, exposant ses principaux motifs et arguments.

Cela étant, puisque vous vous voyez mis en face d'importantes négociations, je ne veux pas vous retenir plus longtemps et me contenterai de souligner tout d'abord quelques points essentiels. Le premier point, et le plus important, concerne l'accusation de non-respect des promesses. Si vous avez attentivement lu la lettre, vous aurez constaté que le problème principal ne réside pas simplement dans le fait de faire des promesses puis de ne pas les tenir, mais plutôt dans le fait que je recherche carrément activement et applique systématiquement une méthode consistant à faire des promesses aux membres pour ensuite les rompre. Lorsque les membres réalisent que ces promesses ne sont pas tenues, ils sont alors amenés à se rapprocher de la personne qui a fait la promesse et l'a rompue, créant ainsi un climat de tension des forces psychiques qui, en s'accumulant dans leur âmes, devaient les conduire inévitablement à devenir faibles ou timides au point de chuter dans l'émotionnel^(*).

Voici la première hypothèse avancée. Nous sommes donc confrontés à l'affirmation selon laquelle il existe une tentative systématique d'abrutir, voire d'engourdir, les membres, et que le fait de faire délibérément des promesses sans les tenir est un moyen d'altérer, d'enfumer leur état de conscience normal, afin de les plonger littéralement dans une sorte d'abrutissement et de stupidité.^(**) C'est ce qui est indiqué en premier lieu dans la lettre.

Comme deuxième hypothèse, il est indiqué que l'un des moyens par lesquels on opère consiste à : serrer des mains, engager une conversation amicale, etc. ; bref, à établir un certain type de contact ou at-

1 Voir l'annexe explicative se trouve dans la seconde partie du **GA 253**. Ndr [Laquelle n'est pas traduite ici, car elle sort totalement des conférences de Rudolf Steiner pour ne traiter que des événements de septembre 1915 qui ne regardent à mon avis, que la situation de Dornach à ce moment-là. ndr]

(*) *Verblöden* : devenir faible ou timide en tombant dans l'émotion incontrôlée. Ce terme existait dans le dict. *Méthode Toussaint Langenscheidt* de 1874 [C'est rigolo parce que c'est à la page 1870 de celui-ci, justement!] ; il est désormais considéré comme « vieilli » dans le *Duden* de l'an 2000. Or entre les deux, le terme disparaît dans les dictionnaires-allemand-français. (1894, 1905, 1941 et 1974) Un jugement qui confirme bien que les rubriques concernant l'activité de l'âme dans les dictionnaires ont disparu au profit des rubriques techniques matérialistes. Ndt

(**) *Vertrotteln*, qui vient du verbe *vertrotteln*, faire trotter derrière-soi au sens déprécié du terme. Ndt

touvement amical à l'égard des membres, contact qui, par sa nature particulière et les influences exercées sur eux, est apte à susciter en eux quelque chose qui est précisément l'objectif recherché et qui doit être atteint par cet attouchement, que ce soit en serrant des mains ou en conversant.

Comme troisième hypothèse, le troisième point à considérer – et il s'agit du cadre de référence, ou de l'échafaudage, qui sous-tend toute la lettre du Dr Goesch et qui la traverse de part en part – c'est la nature de la relation entre Mlle Sprengel et le Dr Goesch.

Ces trois points, qui pourraient être améliorés, devraient être soulignés en premier.

La question en premier lieu c'est désormais de savoir : comment donc le Dr Goesch en est-il venu à élaborer une théorie aussi systématique, fondée sur les deux premiers points, concernant l'utilisation de moyens pour porter préjudice aux membres dans leur état de conscience ? Il est impératif d'enquêter sur ce point et de tenter de comprendre : d'où provient une telle chose ? Dans le cas du Dr Goesch, cela nous amène à ses années d'immersion dans la théorie psychanalytique freudienne. L'étude de cette théorie révèle son lien étroit avec la manière dont le tableau pathologique est présenté dans la lettre ; il convient donc d'établir des liens entre ce tableau pathologique, en relation avec les deux premiers points, et l'immersion du Dr Goesch dans la vision du monde psychanalytique freudienne.

Cela étant, je ne prétends évidemment pas vous offrir un panorama complet de la théorie psychanalytique de Freud en si peu de temps. Je souhaite simplement développer quelques points susceptibles d'éclairer le cas Goesch-Sprengel. Cependant, je me sens, d'une certaine manière, légitime à aborder la psychanalyse, car l'un de ces médecins qui ont participé à ses origines et à sa fondation, mais qui a par la suite abandonné la théorie psychanalytique, suite à sa dégénérescence à la fin de la vie du docteur Freud^(*). Ce médecin fut un ami de ma jeunesse.

Par conséquent, ne considérez pas ce que je vais dire comme une caractérisation complète de la théorie psychanalytique de Freud, mais seulement comme une mise en lumière de quelques points.

Tout d'abord, le psychanalyste freudien part en postulant l'existence, outre de la conscience, d'une vie psychique inconsciente. Autrement dit, en plus de la vie psychique consciente de l'individu, il existerait une vie psychique inconsciente dont le contenu lui échappe. Or, un aspect important de la psychanalyse repose sur la doctrine selon laquelle certaines expériences vécues au cours de la vie peuvent laisser une empreinte, mais cette empreinte ou bien trace, se fonde dans l'inconscient et y persiste. Ainsi, selon la perspective psychanalytique, ce qui s'enfouit dans l'inconscient n'atteint pas nécessairement la pleine conscience. Par exemple, une personne peut avoir vécu, durant son enfance, une expérience qui, bien que n'ayant pas pleinement atteint la conscience, a eu un impact si fort sur son psychisme, qu'elle s'est enfouie ou réfugiée dans l'inconscient où elle continue d'y exercer son influence. Cet impact persiste. On peut donc se trouver confronté à la situation suivante — je vais maintenant brièvement exposer le déroulement de toute cette affaire, en omettant de nombreuses étapes intermédiaires — où l'effet a par la suite engendré un trouble psychique. On peut alors dire : il doit donc exister une sorte d'îlot psychique enfoui dans le subconscient, vestige d'une expérience antérieure, généralement vécue dans la jeunesse, et qui prolifère ensuite. Si l'on examine les choses selon la méthode psychanalytique et catéchistique décrite, on peut ramener à la conscience ces îlots psychiques qui prolifèrent dans le subconscient. Et en intégrant ce subconscient à la conscience, on guérit alors la personne dans le domaine où se situe ce déficit psychique.

Initialement, l'approche psychanalytique, notamment celle du Dr Breuer, consistait à mener cette catéchèse sous hypnose. Cependant, cette pratique a été abandonnée ; l'école freudienne réalise désormais cette analyse catéchétique à l'état de veille. Il existe donc des îlots proliférants de l'âme, mais ils ne sont pas présents dans la conscience.

Or, cette vision psychanalytique du monde s'est progressivement étendue à toutes sortes de phénomènes de la vie, et elle tente de les expliquer, notamment en ce qui concerne les rêves. Et là — je l'ai déjà expliqué lors d'une conférence — l'école freudienne se livre aux idées les plus audacieuses. Elle affirme que les désirs humains inassouvis jouent un rôle particulièrement important dans les rêves. Il est

(*) Je recommande toujours la lecture du travail de Lucio Russo, d'une façon générale, quand on aborde Freud à partir de l'anthroposophie : *Freud, Jung, Steiner* publié sur le site Osservatorio-spirituale.it — [La dernière version de 2015 ayant été traduite en français : FJSR215.pdf] Ndt

très fréquent qu'une personne vive une expérience onirique liée à un désir inassouvi, un désir qui ne peut être comblé dans la vie réelle.

Cela étant il peut se présenter désormais — et cela serait significatif et important du point de vue des théoriciens psychanalytiques — qu'un tel désir, qui existe dans un îlot inconscient de l'âme, soit réveillé par le rêve et puisse revêtir une pulsion exercée sur la personne dans sa petite enfance.

Vous voyez, mes chers amis, il y a quelque chose de très particulier dans ces raisonnements, à savoir qu'on suppose que la personne, par exemple un jeune garçon ou une jeune fille, a vécu une expérience qui s'est enfouie dans le subconscient et qui se manifeste ensuite en se vivant à fond comme un trouble de la conscience, comme une expérience fantasmatische.

Considérons maintenant le schéma suivant : les expériences quotidiennes sont refoulées dans le subconscient, elles continuent d'y vivre et conduisent à un affaiblissement de la conscience — on retrouve alors précisément le schéma que le Dr Goesch construit concernant les promesses non tenues, leur effet persistant dans le subconscient, et l'intention d'agir sur ce dernier comme sur les îles de la théorie psychanalytique freudienne. Une opération sophistiquée et systématique est alors mise en œuvre, produisant un état d'engourdissement, semblable à celui que les rêves induisent dans l'âme par le biais des expériences quotidiennes enfouies dans le subconscient.

Une théorie complexe^(*) qui, lorsqu'on l'intègre, déclenche certains schémas de pensée qui imprègnent ensuite toute la façon de penser. Cette théorie explique pourquoi, comme vous pouvez le constater, une pensée aussi audacieuse a pu germer dans l'esprit du Dr Goesch.

De plus, j'ai dit : le concept de toucher y joue un rôle primordial.

Mes chers amis, je vais maintenant vous lire quelques passages d'un ouvrage du professeur Sigmund Freud, où je vous invite à porter une attention particulière à certains points. Mais avant cela — ces passages sont extraits d'un recueil d'essais de Freud tirés de sa revue « *Imago* » —, je dois les introduire par un autre élément, car cela concerne quelque peu l'affaire Goesch-Sprengel.

Rappelez-vous — ceux qui connaissent Mlle Sprengel depuis un certain temps le savent — qu'elle tenait beaucoup à préserver son apparence vis-à-vis des personnes susceptibles d'influencer son aura, et qu'elle avait une aversion profonde pour les poignées de main et autres contacts physiques. L'idée que serrer la main est un crime capital dans notre ésotérisme est une notion qu'elle avait déjà élaborée avant même l'arrivée du Dr Goesch. Pour illustrer ce point, permettez-moi de vous raconter une anecdote. J'avais une affaire à régler au laboratoire du Dr Schmiedet et j'y ai rencontré Mlle Sprengel. Je lui ai serré la main, ce qui l'a amenée à dire : « C'est toujours comme ça avec lui ; il vous fait toutes sortes de choses, puis il vous serre la main, et ça vous fait tout oublier. » Voilà l'origine de sa théorie sur les poignées de main.

Hier, vous avez lu ce qu'il est advenu de cette théorie chez Mlle Sprengel, compte tenu de sa constitution d'âme embrouillée, grâce à l'aide du Dr Goesch : il l'a initiée en effet aux théories freudiennes et a pu relier systématiquement les choses aux formes de pensée freudiennes.

On peut désormais trouver le passage suivant à la page 27 du livre susmentionné de Freud :

« La principale caractéristique de la constellation psychologique ainsi fixée consiste en ce qu'on pourrait appeler le comportement *ambivalent* de l'individu envers l'objet, ou plutôt, envers l'unique action accomplie sur lui (pour reprendre une excellente expression de Bleuler). Il désire accomplir cette action — l'attouchement — encore et encore ; il y voit le plaisir suprême, mais il lui est interdit de l'accomplir ; il l'abhorre également. L'opposition de ces deux courants est difficilement conciliable car — disons-le simplement — ils sont situés dans la psyché de telle sorte qu'ils ne peuvent se heurter. L'interdiction devient consciente, le désir persistant de toucher demeure inconscient ; la personne n'en a aucune conscience. Sans cet instant psychologique, l'ambivalence ne pourrait ni persister aussi longtemps, ni engendrer de telles conséquences. »

On parle beaucoup ici du rôle que joue la peur du contact physique chez les névrosés.

Dans l'histoire clinique, nous avons mis en évidence l'intrusion précoce dans cette interdiction comme

(*) *Vertrackt*, Attention ici, c'est beaucoup plus que « complexe », mais « qui fait des contorsions, embrouillée, et damnée, malencontreuse, maudite. » Bref, si l'anthroposophie avait été sérieusement prise en considération, cent ans après il eût fallu traduire par « merdique », mais je ne le ferai pas ici car je suis trop resté à cette époque-là pour ce faire ; ndt

facteur déterminant dans l'enfance précoce. Son développement ultérieur est tributaire du mécanisme de refoulement propre à cet âge. Ce refoulement, associé à l'oubli – l'amnésie –, rend inconnue la motivation sous-jacente à l'interdiction perçue conscientement. Toute tentative d'analyse intellectuelle est vouée à l'échec, faute de point d'appui. La force de cette interdiction – son caractère compulsif – tient précisément à sa relation avec son pendant inconscient : le plaisir intact qui y est enfoui, c'est-à-dire une nécessité intérieure dont la conscience fait défaut. La transmissibilité et la capacité de propagation de cette interdiction reflètent un processus lié au plaisir inconscient et particulièrement favorisé par les conditions psychologiques de l'inconscient. La pulsion instinctive se déplace constamment pour échapper à l'enfermement dans lequel elle se trouve, cherchant des substituts à l'interdit : objets et actions de substitution. Par conséquent, l'interdiction se déplace elle aussi et s'étend aux nouvelles cibles de l'impulsion interdite. À chaque nouvelle poussée de la libido refoulée, l'interdiction répond par une intensification renouvelée. L'inhibition mutuelle des deux forces en conflit engendre un besoin de décharge, de réduction de la tension sous-jacente, au sein duquel on peut reconnaître la motivation des actes compulsifs. Dans la névrose, il s'agit clairement d'actes de compromis : d'une part, expressions de remords, tentatives d'expiation, etc. ; d'autre part, simultanément, ce sont des actions de substitution qui compensent la pulsion pour l'interdit. C'est une loi de la maladie névrotique que ces actes compulsifs servent de plus en plus la pulsion et se rapprochent davantage de l'action initialement interdite.*

Imaginez tout ce processus de pensées obsessionnelles concernant la peur du toucher, et imaginez que Mlle Sprengel, en tant qu'objet de cette peur, ait été présentée à un psychanalyste, et que celui-ci ait suivi sa pratique psychanalytique habituelle, l'ait catéchisée en raison de sa peur du toucher, et ait cherché à identifier la cause de cette peur.

Un troisième point que je souhaitais souligner concerne la relation entre Mlle Sprengel et M. Goesch. Selon la théorie psychanalytique, cette relation devrait naturellement être caractérisée comme impliquant des fantasmes érotiques masqués. Je le dis ici en toute objectivité.²

Mes chers amis, nous devons examiner encore un peu plus en détail toute la structure de la vision du monde psychanalytique. D'après l'analyse que je viens de vous donner, certaines parties ou îles-de-l'âme remontent du subconscient, et l'on suppose que toutes ces îles-de-l'âme de l'âme sont de nature principalement sexuelle, de sorte que la tâche du psychanalyste consiste à mettre au jour ces expériences survenues au cours des premières étapes de la vie, puis enfouies dans le subconscient, et à les faire remonter à la surface à des fins de guérison. Selon la théorie freudienne, la guérison s'obtient précisément en ramenant à la conscience les complexes sexuels refoulés de l'inconscient. L'efficacité de cette méthode dans le traitement des patients est largement abordée dans les ouvrages spécialisés.

Vous voyez combien le penser psychanalytique est fondamentalement imprégné de sexualité psychique. Cela va si loin, mes chers amis, que la psychanalyse est appliquée à toutes sortes de phénomènes de la vie. À tel point que, par exemple, la mythologie, l'étude des légendes, est interprétée par les disciples de Freud et par Freud lui-même dans une perspective psychanalytique, de telle sorte que – et c'est de loin le cas le plus fréquent – on en tire toujours des conclusions sur une sexualité psychique cachée. Vous voulez expliquer, par exemple, le mythe d'Œdipe, le problème d'Œdipe. Le mythe d'Œdipe, en résumé, raconte qu'Œdipe est amené à tuer son père et à épouser sa mère. Or, le psychanalyste demande : sur quoi repose une telle chose ? Et il répond : de telles choses reposent toujours sur des complexes sexuels refoulés dans l'inconscient, qui impliquent généralement une expérience sexuelle vécue dans la petite enfance. Et puisque la relation de l'enfant avec son père et sa mère est déjà sexuelle dès la naissance — il s'agit d'un point de vue freudien fermement établi —, l'enfant, s'il s'agit d'un garçon, est inconsciemment amoureux de sa mère et donc inconsciemment, sous-consciemment, jaloux de son père.

Voyez-vous, mes chers amis, la théorie commence ici à nous amener à dire que ces psychanalystes, s'ils croient en leur théorie, devraient avant tout l'appliquer à eux-mêmes ; ils devraient l'appliquer au fait que leur destin, leur vision du monde, découle d'un trop grand nombre de processus sexuels refoulés dans leur psyché durant leur enfance. Cette théorie doit avant tout s'appliquer à Freud et à ses disciples eux-mêmes.

(*) Vous trouverez aussi ce passage en français dans l'ouvrage de Sigmund Freud : *Totem et tabou*. n° 77 Paris 1968 publié à la *Petite bibliothèque Payot* (dans une traduction autorisée du Dr. S. Jankélévitch) aux pages 41 et 42. Ndr

2 La déclaration suivante semblait démontrer le lien entre l'affaire Goesch-Sprengel et la psychanalyse. Cependant, la sténographe n'a pu retranscrire que les mots suivants : « La question est maintenant de savoir comment un lien se crée... étant donné la présence de telles pulsions masquées... précisément entre deux personnalités de ce genre... » Ndr.

L'origine d'un mythe comme celui d'Edipe se trouve donc, comme mentionné précédemment, dans le fait que, fondamentalement, la plupart des garçons, dès leur naissance, entretiennent une relation illicite avec leur mère et sont par conséquent jaloux de leur père. Le père devient leur ennemi, et de ce fait, dans l'imaginaire confus des garçons, il continue de proliférer sous une forme ou une autre. Mais comme la raison leur dicte plus tard qu'il ne faut pas avoir de relation avec la mère, cette relation est refoulée dans l'inconscient. Le garçon traverse alors sa vie avec quelque chose qui n'atteint jamais sa conscience, mais il s'agit d'une sorte de relation illicite avec sa mère et d'une relation conflictuelle avec son père, car il le perçoit comme un rival.

Ainsi, selon la théorie psychanalytique, il faut rechercher les complexes de l'âme dans les cas d'âmes blessées, et l'on constatera alors que, lorsqu'ils sont amenés à la conscience, une guérison peut se produire. Il est regrettable que je ne puisse développer davantage, mais je vais tenter de les indiquer aussi précisément que possible. Dans le texte que je viens de mentionner, par exemple, vous trouverez ce qui suit à la page 16 :

« Dans les remarques précédentes, nous n'avons guère eu l'occasion de montrer que les faits de la psychologie populaire peuvent être vus sous un jour nouveau grâce à l'application de considérations psychanalytiques, car l'aversion des sauvages pour l'inceste est reconnue depuis longtemps comme telle et ne nécessite aucune autre interprétation. »^(*)

Cet essai explique pourquoi le sauvage applique avec une telle rigueur l'interdiction du mariage avec la mère et la sœur, et pourquoi les relations illicites avec elles sont punies. L'*« inceste »* désigne l'amour entre parents par le sang, et l'un des premiers essais de ce livre s'intitule *« L'aversion pour l'inceste »*. Cette aversion se justifie par l'argument selon lequel il existe une inclination innée à l'inceste, particulièrement chez chaque homme, du fait de l'existence d'une relation illicite avec la mère.

« Ce que nous pouvons ajouter à son appréciation, c'est le fait qu'elle possède un trait de caractère exquisément infantile...^(*)

C'est-à-dire que le sauvage le conserve toute sa vie, tandis que chez l'enfant, il est refoulé dans le subconscient —

... et une correspondance frappante avec la vie psychique du névrosé. La psychanalyse nous a appris que le premier choix sexuel du garçon est incestueux, dirigé vers les objets interdits, la mère et la sœur, et nous a également montré comment l'adolescent se libère de l'attrait de l'inceste. Le névrosé, cependant, représente régulièrement pour nous une forme d'infantilisme psychique ; soit il n'a pas pu se libérer des conditions infantiles de la psycho-sexualité, soit il y est retourné (inhibition et régression développementales). Dans sa vie psychique inconsciente, les fixations incestueuses de la libido jouent donc encore un rôle majeur. Nous en sommes venus à expliquer la relation aux parents, dominée par le désir incestueux, comme le complexe central de la névrose...^(*)

Selon la théorie psychanalytique, le complexe central de la névrose est l'attriance sexuelle illicite du garçon pour sa mère et sa sœur. —

... La révélation de l'importance de l'inceste dans la névrose suscite naturellement une incrédulité généralisée chez les adultes et les personnes considérées comme « normales ». Ce même rejet s'oppose, par exemple, aux œuvres d'Otto Rank, qui démontrent de plus en plus à quel point le thème de l'inceste est au cœur de l'intérêt poétique et alimente d'innombrables variations et distorsions de la poésie. Nous sommes contraints de croire que ce rejet est avant tout le fruit de la profonde aversion de l'humanité pour ses anciens désirs incestueux, désormais refoulés. Il est donc important pour nous de pouvoir montrer, à l'aide d'exemples tirés de peuples primitifs, que ces derniers perçoivent encore les désirs incestueux de l'humanité, voués à l'inconscience, comme une menace et les jugent dignes des mesures de défense les plus sévères. »^(*)

Mes chers amis, à partir de ce constat, une atmosphère de représentations sexuelles imprègne tout le champ de la psychanalyste. On a l'impression qu'ils vivent et respirent ces représentations. Par conséquent, rien n'a plus contribué que la psychanalyse à ce que la plus incroyable parodie du naturel s'insinue progressivement dans la vie humaine, oserais-je dire, à l'insu même de tous. Et je dois dire que je comprends profondément ce vieux monsieur qui a consacré sa vie à promouvoir la moralité en médecine, *Moritz Benedikt*, lorsqu'il déclare : « Si l'on regarde autour de soi, on constate que nous, médecins, il

(*) Vous trouverez aussi ces passages en français dans l'ouvrage ; Sigmund Freud : *Totem et tabou* — n° 77 Paris 1968 publié à la *Petite bibliothèque Payot* (dans une traduction autorisée du Dr. S. Jankélévitch) aux pages 27 & 28. Ndt

5 / 7 — Rudolf Steiner : GA 253 : *Problèmes de vie en communauté dans la Société anthroposophique — Avec des remarques sur le don de voyance de Swedenborg, les manières de voir de la psychanalyse freudienne et le concept d'amour en relation à la mystique*

y a trente ans, en savions moins sur certaines anomalies sexuelles que les jeunes filles de dix-huit ans au pensionnat aujourd'hui. » On ne peut que le comprendre, car cela correspond à la vérité. Je tiens à souligner ce point en particulier, car il est extrêmement important d'appréhender certains processus de l'enfance avec naturel et de ne pas les considérer systématiquement, aussitôt et de manière superflue sous l'angle de la sexualité.

Pour les enfants, ce qui est aujourd'hui perçu, sur la base de théories alambiquées, comme une perversion sexuelle, est longtemps resté un acte innocent. Et dans la plupart des cas, il suffit de considérer cela comme un simple désordre d'enfant. Quelques petites tapes sur certaines parties du corps suffisent généralement à les calmer. Mais le pire remède est de trop parler de ces choses, ou même de trop parler avec les enfants eux-mêmes et de leur inculquer toutes sortes de théories. Il est difficile, même avec des adultes, d'aborder ces sujets clairement. Mais pour ceux qui doivent souvent donner des conseils de diverses manières, il arrive malheureusement fréquemment que des parents se plaignent, parfois de manière absurde, notamment en affirmant que leurs enfants souffrent de déviance sexuelle. Et sur quoi se fonde cette affirmation ? Simplement parce que l'enfant se grattait. Il n'y a pas d'autre explication. Et de même que se gratter le bras n'est pas un acte sexuel, se gratter ailleurs ne l'est pas non plus. Le docteur Freud, cependant, soutient que chaque égratignure, chaque contact, même celui de la bouche avec une tétine, est un acte sexuel. Il imprègne toute la vie humaine d'une aura de sexualité. Il serait véritablement profitable d'approfondir ces questions, de se familiariser avec les excès de la science matérialiste, c'est-à-dire de s'initier quelque peu à ce qu'on appelle la psychanalyse freudienne. Ainsi, tout est intégré à cette perspective, considéré, en quelque sorte, comme une sous-espèce par ces choses.

Un psychanalyste hongrois, dans un ouvrage cité par le docteur Freud, évoque le cas d'*Arpäd*, un garçon de cinq ans. Selon ce psychanalyste, *Ferenczi*, l'intérêt d'*Arpäd* pour la vie au poulailler ne faisait aucun doute : « Les ébats vigoureux entre le coq et la poule, la ponte des œufs et l'éclosion des poussins satisfaisaient sa curiosité sexuelle, qui se portait en réalité sur la vie familiale humaine. Il avait façonné ses désirs sur le modèle de la vie des poules, comme lorsqu'il déclara un jour à sa voisine : « Je vous épouserai, vous, votre sœur, mes trois cousines et la cuisinière... non, plutôt ma mère ! »

On regretterait de préférence l'époque où l'on pouvait entendre de telles choses de la part des enfants, sans avoir à recourir à des théories sexuelles aussi contorsionnées. Je ne ferai qu'effleurer le sujet, mes chers amis, mais il sera possible d'en discuter précisément prochainement afin de rassurer les parents. Car, souvent sans qu'on s'en aperçoive, et sans que l'on s'en rende toujours compte, la théorie freudienne se répand rapidement, bien qu'elle ne soit qu'un symptôme de l'influence de cette tendance dans le monde. Lorsque des parents viennent se plaindre que leurs enfants de quatre ou cinq ans souffrent de perversions sexuelles, la réponse qu'on leur donne généralement est : « Ces déviations résident surtout dans votre façon de penser. » — C'est le plus souvent là que se situe la plus grande perversion.

Voilà donc l'atmosphère dans laquelle s'inscrit la psychanalyse freudienne. Je sais, bien sûr, que les freudiens pourraient s'offusquer d'une présentation aussi succincte. Mais l'expression est tout à fait justifiée : en matière psychosexuelle, la psychanalyse tout entière s'égare, voire en est imprégnée, comme en témoignent ses traités.

Imaginez maintenant, mes chers amis, que chez une personne, l'hypothèse de l'existence d'îlots psychosexuels dans l'inconscient humain se révèle exacte. Que pourrait-il alors se produire ? Il se pourrait que le théoricien freudien en question prenne sous son aile l'individu concerné et l'*« étudie*», ajoutant ainsi un nouveau chapitre, voire un nouveau cas, à la théorie psychanalytique freudienne. Dans le cas qui nous occupe, il est possible que le docteur Goesch se soit dit : « Un jour, je l'étudierai ; je trouverai alors dans ces îlots psychosexuels de quoi étayer les théories freudiennes. » Mais pour cela, il eût fallu quelque chose d'indéfinissable : l'âme du docteur Goesch aurait dû être plus forte. Or, elle a succombé à une certaine forme de relation avec sa nouvelle compagne, et la matière première disponible pour cette relation est d'une richesse exceptionnelle. Quiconque l'exploitera à bon escient pourra décrire cette relation dans son intégralité avec une précision objective et clinique remarquable. Et puisque, dans bien des cas, la question n'est pas tant de savoir si l'on a affaire à un cas important ou non, mais plutôt ce que l'on peut en apprendre, je dois dire qu'en fin de compte, un tel cas peut mener à une réflexion comme

celle que j'ai présentée en 1900 dans un article de la « *Wiener klinische Rundschau* » intitulé « *La philosophie de Friedrich Nietzsche comme problème psychopathologique* ». Car, outre tout ce que le génie de Nietzsche a apporté au monde, j'ai également ressenti l'obligation de montrer comment le monde le comprend si mal lorsqu'il néglige les aspects psychopathologiques de son œuvre. Pour notre société, il est important que la psychopathologie ne se banalise pas, qu'elle soit éradiquée des esprits, qu'elle soit perçue sous son vrai jour et que les psychopathes ne soient pas considérés comme des êtres supérieurs. Il est donc essentiel d'examiner ces cas avec rigueur et de les juger avec discernement pour savoir de quoi il s'agit.

Le temps a passé et il m'est désormais impossible de détailler comment la tourmente s'est progressivement formée. En mai dernier, alors que j'étais à Vienne, en Autriche, l'un de nos membres m'a écrit une lettre que j'ai dû déchirer à mon retour, faute de pouvoir envoyer du courrier par-delà les frontières. Or, cette lettre formulait sensiblement les mêmes accusations, avec une référence à la psychanalyse freudienne, que celles portées contre le docteur Goesch sous l'influence de Mlle Sprengel. Ces accusations provenaient de la même source ; c'est, pour ainsi dire, le même vent qui souffle. Certaines phrases, si je pouvais vous les lire, correspondraient même remarquablement bien à ce que Mlle Sprengel a inspiré au docteur Goesch.

Que s'est-il donc passé véritablement avec Goesch-Sprengel ? Il ne s'agit pas simplement du fait que le docteur Goesch n'était pas le type de psychanalyste adéquat, car cela aurait nécessité une relation objective avec Mlle Sprengel, comme celle qui existe entre un médecin et son patient. Or, elle exerçait sur lui une influence trop forte, et ce n'est donc pas seulement la conscience de M. Goesch qui a joué le rôle d'examinateur. Selon la théorie freudienne, tout ce qui résidait dans l'âme de son amie, la « gardienne du sceau », a refait surface. Mais, en pénétrant dans l'inconscient, cela a été masqué par toute une théorie, contenue dans la lettre du docteur Goesch.

L'affaire du cas Goesch-Sprengel, née d'une des plus grandes erreurs, d'une des pires théories matérialistes de notre époque, ne peut se comprendre qu'en reconnaissant que les deux personnalités ont enveloppé leurs circonstances hélas humaines-bien-trop-humaines, d'un voile mystique, qui consiste essentiellement – et cet aspect est amplement attesté par d'excellents documents – à dissimuler une relation, hélas humaine-bien-trop-humaine en les mixant, avec les théories psychanalytiques freudiennes.

Lorsque nous nous efforçons d'aider de telles personnes qui viennent à nous avec des constitutions psychiques si contorsionnées, mes chers amis, il arrive très souvent que ces mêmes personnes, d'abord enthousiastes, transforment ensuite leur soutien en hostilité. Cela peut même s'expliquer entièrement par la psychanalyse. Mais il est urgent de nous préoccuper du monde. Car, de même que de nouvelles hostilités peuvent surgir chaque jour de ce courant psychanalytique imprégné d'idées sexuelles, de même nous pouvons rencontrer de l'hostilité venant de toutes sortes d'autres aberrations dans lesquelles la nature humaine s'est enlisée à notre époque.

Voyez-vous, voici aussi un exemple qui montre à quel point nous devons étudier de tels cas, qui, puisque notre Société représente un mouvement spirituel, doivent revêtir un grand intérêt pour nous.

Je pourrais m'étendre longuement, mais je ne le peux pas aujourd'hui, car vous avez des discussions. Je voulais toutefois esquisser les premiers pas hésitants du chemin que nous devons suivre pour identifier les dangers qui menacent notre mouvement et souligner l'urgence pour chacun d'entre nous – dans la mesure de nos possibilités – de collaborer avec le monde afin que celui-ci sache qu'il n'a pas affaire à des lâches, mais à des personnes capables de se défendre. Lorsque des événements artificiels, comme c'est le cas ici avec cette lettre, surviennent, il est de notre devoir de lever le voile et d'en révéler les véritables origines. Elles sont bien plus profondes qu'on ne le croit généralement. Ils s'inscrivent dans cette direction matérialiste de notre époque, qui non seulement est devenue une direction scientifique, mais qui empoisonne toute notre vie et que notre mouvement a pour but de combattre, mais que nous devons aussi nous préparer à combattre, sans nous laisser aller à la passivité et n'absorber que les concepts les plus essentiels, mais en ouvrant les yeux et en voyant ce qui se passe dans le monde, ce que les personnes qui viennent à nous ont appris et ce qu'elles apportent avec elles de leurs apprentissages lorsqu'elles viennent à nous.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Cinquième conférence
Dornach, 14 septembre 1915
Psychanalyse freudienne, don de voyance de Swedenborg, sexualité et clairvoyance moderne

La distinction entre vies de l'âme consciente et inconsciente comme point de départ pertinent de la psychanalyse. L'ancre de celle-ci dans le matérialisme. La clairvoyance de Swedenborg et ses limites. Pour accéder aux mondes spirituels, il faut progresser vers une pensée pure et détachée des émotions, et substituer au contenu émotionnel personnel qui en résulte, le contenu divin des Hiérarchies. La clairvoyance limitée de Swedenborg, fondée sur la formation d'images, et les forces de la sexualité. Une condition essentielle à l'épanouissement du mouvement de la science spirituelle c'est de préserver le domaine spirituel de l'influence des instincts primaires et de tout mysticisme égoïste.

Mes chers amis, lorsque je vous ai parlé hier, pour ainsi dire en insérant le thème de la psychanalyse — car c'est un sujet proche de l'affaire qui nous concerne tous —, vous aurez remarqué que j'ai présenté la distinction entre vies de l'âme consciente et inconsciente comme un aspect de la psychanalyse, ou plutôt, de la pensée psychanalytique. Puis, en expliquant — pour le moins dans ses grandes lignes — comment toute la conception psychanalytique dans son ensemble en un sens, «barbote» dans le sexualisme, vous avez pu constater comment, d'un autre côté, un élément véritablement sombre, voire « inspirant l'horreur », a émergé au sein de notre vie spirituelle, précisément avec cette conception psychanalytique. Ceci, cependant, signale quelque chose de caractéristique dans les efforts de l'esprit contemporain.

En distinguant entre vies psychiques inconsciente et consciente, la vision psychanalytique du monde apporte indéniablement une contribution pertinente à la compréhension de la vie de l'âme. On peut d'ailleurs la percevoir ainsi : des gens ont emprunté là une voie cognitive précise ; ils ont compris qu'il fallait explorer le psychisme au-delà des limites de la conscience humaine ordinaire. Or, cette voie est aujourd'hui suivie par des personnes qui ont poussé le matérialisme à l'extrême. Non seulement celui-ci oriente le penser, comme c'est le cas, par exemple, dans le monisme actuel que l'on prétend faux, mais le matérialisme du psychanalyste conduit à l'introduction de pulsions humaines inférieures dans la théorie. Ces pulsions, associées à la théorie, font de ces pulsions sexuelles elles-mêmes, l'impulsion fondamentale de la vie scientifique psychanalytique donc elle introduit une profonde impulsion subjective dans la vie scientifique psychanalytique.

Il faut examiner un tel phénomène dans la vie spirituelle contemporaine et l'envisager avec une attention toute particulière, car, d'une part, nous constatons — qu'indépendamment de la notion de ce qu'est l'être humain — ce qui constraint à reconnaître un domaine spirituel supérieur à celui dont nous avons immédiatement conscience, et d'autre part, en y contraignant même les esprits les plus grossièrement matérialistes à la reconnaître. Qui sont donc ces disciples de Freud et de l'école freudienne ? Sinon des personnes qui, non seulement par leur intellect, mais aussi par leurs pulsions instinctives, s'appuient sur un matérialisme primitif crasseux, mais elles se voient poussées quand même, par l'objectivité du monde, à explorer quelque chose d'au-delà de la conscience ordinaire. Voilà pour l'aspect objectif. D'autre part, et là c'est l'aspect subjectif, l'humanité se voit si profondément enchevêtrée dans le matérialisme — parce qu'il lui est aussi indissociable que la main gauche de la main droite, ou peut-être comme des choses qui en font plus étroitement partie — à savoir, les pulsions les plus basses et les plus subjectives en arrivent à pénétrer elles aussi dans ce domaine de la vision du monde. Rester prisonnier du matérialisme implique nécessairement, si l'on s'y abandonne complètement, que l'on tombe alors — j'irais même jusqu'à dire « comme un lourdaud » — dans les pulsions humaines les plus basses et les plus viles.

Et pourtant, mes chers amis, toute cette vision du monde, telle qu'elle se présente à nous, ne pourra véritablement éclairer l'humanité que lorsqu'elle aura levé le voile sur nombre des mystères de l'ordonnancement mondial. Le danger de visions du monde telles que celle de la psychanalyse réside dans le fait que l'on s'aventure par hasard à tâtons sur le bon chemin, mais qu'on laisse de mauvais instincts im-

1 / 7 — Rudolf Steiner : GA 253 : *Problèmes de vie en communauté dans la Société anthroposophique — Avec des remarques sur le don de voyance de Swedenborg, les manières de voir de la psychanalyse freudienne et le concept d'amour en relation à la mystique*

purs se diriger directement vers ce qui est juste. Or, il est bien moins néfaste que des instincts impurs soient conduits à l'erreur, à l'erreur totale, que lorsqu'ils sont conduits vers quelque chose de partiellement juste. La justesse de la vision psychanalytique du monde réside dans la reconnaissance du rôle prépondérant de l'inconscient dans la vie humaine, et même de l'inconscient véritable et infini. Et c'est en cela que les psychanalystes découvrent véritablement une grande part de vérité et de justesse. Ils sont donc poussés sur le bon chemin.

Examinons comment les psychanalystes sont ainsi amenés à emprunter des voies justes. Dans le livre dont je vous ai parlé hier, le chef de file de l'école psychanalytique s'efforce d'expliquer certaines coutumes des peuples primitifs en se référant à certaines théories psychanalytiques, en évoquant les liens que la psychanalyse établit entre l'enfance, la vie infantile et l'état névrotique ultérieur chez l'être humain dans sa vie.

Hier, nous avons vu le rôle direct de la dimension sexuelle dans ces théories. Or, dans son ouvrage « *Totem et Tabou* », et plus précisément dans l'essai intitulé « *Tabou et ambivalence des sentiments* », Freud compare certaines conceptions et idées des peuples primitifs à certains traits infantiles des peuples civilisés, qui se manifestent par la névrose, un certain type de trouble nerveux, voire de maladie mentale nerveuse. Comme vous l'avez constaté lors de notre discussion d'hier, les psychanalystes expliquent de nombreux phénomènes en suggérant que, durant la petite enfance, des pulsions s'exercent sur l'individu, se réfugient ensuite dans des recoins de la psyché et continuent d'y exercer leur influence, émergeant de l'inconscient. Ainsi, la vie infantile poursuit en quelque sorte son action chez les personnes civilisées, et selon cette perspective, c'est en cela que consiste la névrose, ou un certain type de névrose : des personnes ayant atteint l'âge de quarante ans conservent une âme profondément marquée par leurs toutes premières expériences de jeunesse, c'est-à-dire leurs expériences infantiles.

Freud compare alors la notion de sauvagerie à des expériences névrotiques. Il dit, par exemple : « Un chef maori n'allumerait pas un feu de son souffle, car son souffle sacré conférerait sa puissance au feu, le feu à la marmite qui y est placée, la marmite aux aliments qui y cuisent, les aliments à celui qui les mange, et ainsi, celui qui mangeraient les aliments cuits dans la marmite ayant été exposée au feu, dans laquelle le chef a soufflé son souffle sacré et dangereux, serait condamné à mourir. »^(*) Or, Freud ne compare évidemment pas cette réticence à respirer dans le feu, de peur qu'une autre personne ne mange ensuite dans la marmite qui y a été placée, avec le mode de vie de la personnalité dont nous avons parlé ces derniers jours – car il ne la connaît pas, ni sa réticence à laisser son aura l'affecter – mais il la compare à une autre patiente. Il dit : « La patiente exigeait qu'on retire un objet du quotidien que son mari avait rapporté des courses, sinon sa chambre deviendrait insupportable. »^(**) Une patiente vient donc consulter son psychanalyste et explique qu'un objet du quotidien que son mari a rapporté des courses doit être retiré, car sinon il rendrait la pièce où elle vit insupportable pour elle.

Une telle patiente pourrait également être examinée par l'esprit sain d'un chercheur en sciences spirituelles ; celui-ci devrait alors orienter sa réflexion à son sujet dans toutes sortes de directions. Mais une telle patiente pourrait aussi être examinée par des psychanalystes, et ils pourraient — ou non — parvenir à une piste intéressante. Cependant, un mystique, un de ceux qui appartiennent à la catégorie des mystiques égarés, pourrait aussi faire des observations profondes sur toutes sortes d'influences magiques qui ont affecté cette personne ou qui émanent d'une personnalité si raffinée, qui est à un stade d'évolution ou de développement si avancé, que certains objets ne devraient pas être autorisés à exister dans l'espace qu'elle habite !

Le psychanalyste dit alors de cette patiente : « Parce qu'elle a entendu dire que cet objet avait été acheté dans une boutique située, disons, dans la rue du Cerf. » Le psychanalyste découvre donc qu'elle a entendu dire que l'objet avait été acheté dans une boutique de la rue du Cerf. Le mysticisme s'intensifie ! Le psychanalyste poursuit : « Mais « Cerf » est maintenant le nom de famille d'une amie à elle, qui vit dans une ville lointaine, qu'elle connaissait dans sa jeunesse sous son nom de jeune fille. Cette amie lui est désormais devenue inaccessible » – un tabou – quelque chose qu'elle ne veut pas toucher, « et l'objet acheté ici à Vienne est tout aussi tabou que l'amie

(*) Vous trouverez aussi ce passage en français dans l'ouvrage publié à la *Petite bibliothèque Payot*, 77 Paris 1968 (dans une traduction autorisée du Dr. S. Jankélévitch) à la page 39. La citation étant originellement de Frazer : *The golden bough. Taboo and the perils of soul / Le rameau d'or. Tabou et périls de l'âme. Ndt*

(**) Ici il s'agit bien du texte de Freud, lui-même dans : *Petite bibliothèque Payot*, 77 Paris 1968 (dans une traduction autorisée du Dr. S. Jankélévitch) à la page 39.

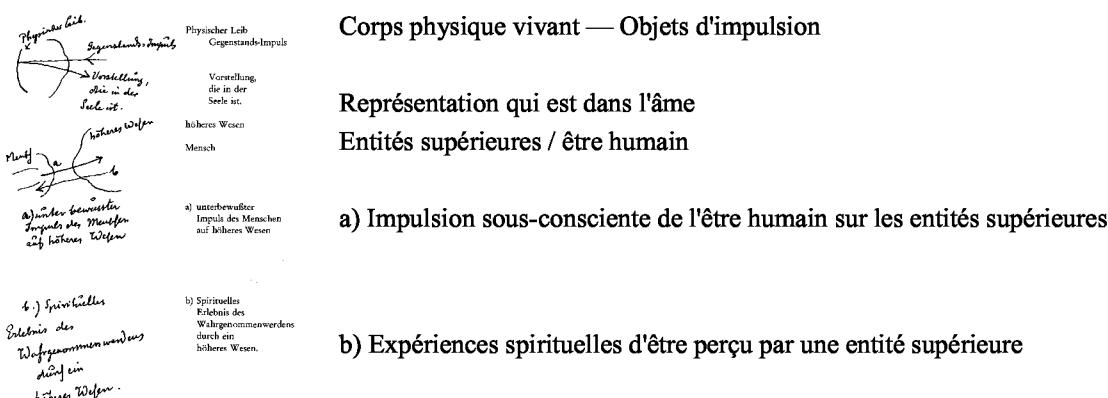
elle-même, avec laquelle elle ne veut plus aucun contact. »^(*) Nous comprenons donc ce que le psychanalyste en question a mis au jour : cette personnalité avait une amie avec qui elle faisait des bêtises. Cette amie s'appelait « Cerf ». Ce souvenir perdure dans l'inconscient collectif. Dans l'esprit conscient, dans l'état de veille ordinaire, rien de tout cela n'existe, mais cela existe dans le subconscient, bien que de telle manière que l'intermédiaire demeure totalement caché. Cela se manifeste uniquement par le nom qui établit le lien : l'amie en question, qu'elle a détestée dans sa jeunesse, et envers laquelle la haine est restée ancrée dans le subconscient, s'appelle « Cerf » ; or, l'objet provient de « la rue du Cerf ». C'est dans la similitude entre le nom « Cerf » et de « la rue du Cerf » que réside le lien. Ainsi, le subconscient opère-t-il dans la conscience.

Il est fréquent, surtout chez les personnes qui abordent le monde avec une touche de mysticisme, de comprendre beaucoup de choses grâce aux sonorités des noms ; elles trouvent très facilement des noms qui, sans qu'elles y prêtent consciemment attention, les mènent à toutes sortes de notions mystiques. Par exemple, il se pourrait qu'une personne ayant incarné Perséphone se considère comme sa réincarnation parce qu'elle a entendu son nom prononcé par un inconnu. Il se pourrait aussi qu'une personne à proximité ait simplement dit avoir vu une femme « près du téléphone », et qu'elle ait compris « Perséphone » à partir de ces sons. La personne en question n'aurait donc entendu « Perséphone » qu'à la place du mot « téléphone », et elle continue depuis à tisser sa trame mystique. Ce n'est, bien sûr, qu'une hypothèse, mais elle reflète foncièrement des possibilités réelles dans ce domaine.

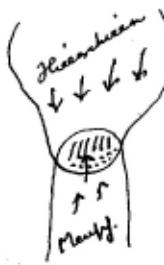
Je pourrais vous donner bien d'autres exemples tirés de ces essais, ou de nombreux autres écrits du Dr Freud et de ses élèves, qui démontreraient que la vision psychanalytique du monde s'attache véritablement à explorer les liens entre l'inconscient et le conscient. Cependant, comme je vous l'ai expliqué hier, cette exploration est parfois influencée par certaines tendances contemporaines qui la poussent à ne voir dans cet inconscient que la sexualité. Or, mes chers amis, nous voici face à un point qu'il faut envisager comme étant d'une importance capitale.

Je vous ai parlé avant-hier de *Swedenborg* et de sa voyance. Swedenborg était un voyant exceptionnellement doué et avancé, suivant la voie qu'il avait autrefois empruntée. Nous avons noté, comme caractéristique de sa personnalité, qu'il ne pouvait franchir le seuil spirituel vers un autre état de conscience, de sorte que le fait fondamental de sa conscience ne parvenait pas encore au constat du « Je suis observé » : mais il en restait au constat : « J'observe ». Il a toujours voulu s'observer lui-même. Ainsi observa-t-il de fait ses propres imaginations. Il n'était pas observé depuis la sphère des Anges, mais il les observait, avec la même forme de conscience que celle avec laquelle on observe ici sur le plan physique. Considérons cela attentivement une fois encore, afin de clarifier l'ascension régulière du plan physique vers le plan supérieur. Sur le plan physique – il est essentiel de bien comprendre ce point –, l'être humain perçoit divers objets. Ces objets se reflètent, comme nous le savons, à travers les organes sensoriels de son corps physique et deviennent ainsi ses représentations. Il parvient ainsi à ce fait intérieur fondamental de la conscience qu'il constate : « Je regarde les objets. »

(Lors des cours suivants, des dessins furent réalisés au tableau. Le dessin original n'a pas été conservé, mais Rudolf Steiner en a par la suite inclu une reproduction (ci-dessous) dans la postface de Franz Seiler.)



(*) *Petite bibliothèque Payot*, 77 Paris 1968 (dans une traduction autorisée du Dr. S. Jankélévitch) en haut de la page 40.



Mais dès que nous accédons à une conscience supérieure, tout change fondamentalement. Il faudrait alors que je représente le royaume spirituel, ce qui est évidemment impossible, alors je le représente ainsi :

Là, nous sommes accueillis avec notre Jé-ité par des êtres d'un ordre supérieur (Hiérarchies), et nous prenons alors conscience : « je suis perçu, on me regarde. »

La vision de Swedenborg présente alors un troisième état, celui où il possède un monde entier d'objets qui ne se situent pas sur le plan physique, mais qu'il perçoit néanmoins comme tels, de manière plus subtile, à l'instar des objets du plan physique. Ainsi, Swedenborg percevait-il des objets spirituels, qui lui étaient donnés sous forme d'imaginaires, comme si le monde spirituel n'était rien d'autre qu'un développement plus affiné du monde physique. Il appréhendait le monde spirituel de la même manière que l'on appréhende le monde physique dans la vie quotidienne.

D'où cela provenait-il ? Nous avons suivi le cheminement de Swedenborg. Il a découvert des entités spirituelles qui lui sont apparues comme provenant de Mars, mais qui s'avéraient incompréhensibles à lui car ces dernières réprimaient tous leurs mouvements émotionnels de leur âmes et ne s'exprimaient donc que par des « gestes » ou « conformations » idéelles. Il savait bien dès lors qu'il ne pouvait les comprendre – je vous l'ai dit dimanche – car ces entités avaient été capables de dissimuler leur vie intérieure propre. Si Swedenborg avait pu voir avec, cette fois, la conscience des Angeloï eux-mêmes – comme cela eût été nécessaire, s'il s'était donc véritablement élevé au plan spirituel, c'est-à-dire s'il avait également porté sa conscience jusque dans ce monde – il eût pu néanmoins percer l'essence de ces entités de Mars. Mais en l'état où il était, le contenu de l'âme de ces entités lui apparaissait comme le monde d'un penser froid et glacial. Or, ceci était très remarquable.

Imaginez la peur exécrale que la plupart des gens, ici-bas, éprouvent envers le monde froid et abstrait de la raison. Quels propos dénigrants n'entend-on pas le plus souvent à l'égard de ce monde froid et abstrait du penser, dont on cherche à s'échapper pour ne pas se réduire à la simple pensée pure ! Et si quelqu'un attend des autres qu'ils s'élèvent au niveau de la pensée pure, alors cette personne est considérée comme déconnectée de la réalité, hostile à la vie. Tel est le sentiment que les gens, sur le plan physique, ont généralement envers le monde abstrait de la pensée. Ce point de vue est très répandu. Et je ne vous offense certainement pas, mes chers amis – car ceux qui sont présents ici sont toujours exclus de mes considérations – lorsque je dis, par exemple, ce qui suit. Depuis plusieurs années, un nombre considérable de personnes lisent ma « *Philosophie de la liberté* », un ouvrage qui traite purement ce qui relève de l'idée, soit de l'idéal. Ce livre a été publié au début des années 1990. Il serait intéressant de compter combien de membres de notre mouvement qui lisent aujourd'hui « *La Philosophie de la liberté* », l'eussent lire si elle leur était parvenue dès le début des années 1990, sans aucune connaissance préalable à mon sujet, ni de notre mouvement, à savoir simplement comme un livre. Il serait intéressant de savoir combien l'auraient lire à l'époque et combien auraient déclaré : « Non, je n'y comprends rien à cet enchevêtrement d'idées ; c'est complètement absurde ! »^(*)

Vous voyez donc, mes chers amis, combien nombreux sont ceux – bien sûr, ceux qui sont présents sont toujours exclus ici – qui lisent cet ouvrage pour des raisons purement personnelles ! Seuls ceux qui l'auraient lu même sans m'avoir jamais rencontré l'ont lu pour des raisons impersonnelles. Il faut simplement y réfléchir avec une froideur et une sobriété absolues. Voilà l'horreur de l'abstraction supposée sur le plan physique.

Or, si Swedenborg voit des êtres sur le plan astral, cette catégorie particulière d'êtres de Mars dont j'ai parlé, alors — malgré son immense érudition — il est néanmoins incapable de comprendre quand des pensées pures habitent les âmes, de telles pensées sont totalement exemptes de toute émotion. Transposé sur le plan physique, cela reviendrait à dire de la « *Philosophie de la liberté* » : « Oh, c'est du chinois ! Même une personne sensée ne saurait pas lire ça ! » – autrement dit, on la jugerait totalement incompréhensible. Swedenborg, sur le plan astral, considère ces êtres de Mars comme incompréhensibles

(*) J'ai été témoin d'une telle réflexion à haute voix, au milieu d'un groupe d'études anthroposophique, ici dans le Nord de la France. Ndt

de la même manière.

Il importe d'avoir au moins la bonne volonté et l'effort de progresser vers un penser dénué d'émotion, initialement affranchi des émotions rencontrées dans la vie courante. Par exemple, celui qui trouve la « *Philosophie de la liberté* » attrayante simplement parce que ses sentiments se portent désormais vers une vision du monde un peu plus spirituelle n'a pas encore atteint la pensée pure par une telle attitude ; seul celui qui aborde la « *Philosophie de la liberté* » de la bonne manière y parvient précisément grâce à la façon dont les idées y vivent et se développent logiquement les unes à partir des autres tout en se soutenant mutuellement.

Swedenborg, pour sa part, en dépit de son immense érudition, ignorait tout d'une telle inclination pour un monde de pensées purement spirituelles, dénué de toute dimension émotionnelle, de tout sentiment. Il faut, mes chers amis, s'efforcer de comprendre – et notre littérature nous offre de nombreux outils à cet effet – comment, dans la vie courante à partir des impulsions de notre âme-de-cœur (*Gemutsimpulsen*), on se décide pour une vérité plutôt qu'une autre en fonction d'impulsions émotionnelles reçues sur le plan physique, que ce soit par le karma, l'éducation ou autrement. La subjectivité ne s'éteint que lorsqu'on accède, par sa vie intérieure, à une sphère de pensée où les pensées s'auto-alimentent mutuellement, où le contenu subjectif découle purement des pensées.

Mais il faut aller plus loin. Une fois qu'on a véritablement acquis la capacité de penser de manière à saisir la pensée pure, à avoir une suite de pensées pures dans sa vie intérieure, alors que notre propre je-subjectif, n'est plus impliqué. D'où la rigueur ressentie lorsqu'on atteint la pensée pure. On ne peut plus la modeler ni la briser à sa guise. Si l'on accepte un raisonnement tel qu'il est donné, par exemple dans la « *Philosophie de la liberté* », il est impossible de le façonnez autrement un tel raisonnement. On ne peut le modeler arbitrairement, mais il faut le laisser se développer en soi comme un organisme. On est véritablement détaché de son Je ; la pensée pense d'elle-même. Mais c'est seulement par ce processus qu'elle mûrit, que ce dont on s'est débarrassé – son propre Je – son contenu – est remplacé par autre chose : au lieu de notre propre contenu émotionnel, le contenu émotionnel des esprits des Hiérarchies supérieures doit désormais pénétrer cette pensée dépourvue d'émotion. Et lorsque vous parvenez à extraire progressivement de votre pensée chargée d'émotion ce contenu subjectif que j'ai décrit ici (voir page précédente), et qu'il ne reste que les concepts purs, alors le contenu divin peut se manifester. Et vous recevez alors le contenu directement d'en haut.

Or, Swedenborg ne pouvait pas atteindre cela. Malgré son immense érudition, il ne pouvait dissocier ses émotions personnelles de ce qu'il pensait. Il ne pouvait atteindre un état du penser totalement affranchi de ses émotions. Parvenu au plan astral, il se sentait complètement étranger à ces êtres qui pensaient en pensée pure — à savoir, ces êtres de Mars qu'il ne comprenait pas — sa pensée demeurant toujours liée à sa propre personnalité. Ces entités lui parlaient par des gestes incompréhensibles. D'où cela venait-il ? Quelle en était la cause profonde ? Pourquoi Swedenborg était-il comme coupé du monde de la conscience supérieure ? Pourquoi ne pouvait-il pas y accéder ? Pourquoi avait-il conservé, dans le monde spirituel où il se trouvait déjà, le mode de perception propre au plan physique ? Et pourquoi les paroles, les gestes de ces esprits capables de penser en pensée pure, capables de s'affranchir de leurs émotions subjectives — pour quelle raison, inutile de s'y attarder, ils y parvenaient simplement — alors que pour lui, ils restaient incompréhensibles ces esprits de Mars ?

Mes chers amis, ces questions trouveront leurs réponses si nous nous demandons : quelle était la situation de Swedenborg ? Qu'a-t-il emporté sur le plan astral ? N'est-il pas vrai qu'il n'a pas complètement séparé son être spirituel de son être physique ? Car s'il l'eût fait, il eût perçu son Je comme un objet dans la sphère de la conscience supérieure. Son Je serait devenu pour lui comme un objet de mémoire, à l'image des pots brisés de l'analogie que j'ai utilisée il y a quelque temps. Il ne pouvait se détailler suffisamment de lui-même. Or, c'est précisément là le trait caractéristique — qui ressort de toute notre discussion — que Swedenborg ne se contentait pas de voir des illusions ; il ne voyait pas seulement maya, mais il pouvait, par exemple, reconnaître objectivement le fait qu'il avait affaire à tel ou tel être de Mars. C'était exact. Il percevait simplement le monde spirituel avec un caractère maya, pour ainsi dire, sous un voile d'illusions. Il était bel et bien face à de véritables êtres de Mars, mais il ne pouvait les comprendre car il était désormais face à de véritables entités *spirituelles*.

Maintenant, mes chers amis, faites preuve d'une véritable perspicacité un instant, contrairement à la plupart de ceux qui aspirent à la clairvoyance. N'est-il pas vrai que Swedenborg ne pouvait percevoir ces êtres de Mars, avec ses sens ordinaires, avec sa vue ordinaire ? Il les voyait dans le monde spirituel. Ainsi, il ne pouvait les voir de ses yeux, ni les entendre de ses oreilles, ni les appréhender avec ses autres sens, ni même avec sa capacité du penser ordinaire. Car je vous ai expliqué que cette capacité de penser était en réalité un don de l'ancienne Lune, une faculté qui s'était développée avant le pouvoir de Mars... [lacune ici dans la transcription]. Il lui manquait donc, parmi les facultés cognitives humaines connues, le pouvoir de reconnaître ces êtres. Ainsi, nous sommes confrontés à ce fait singulier : Swedenborg avait devant lui des êtres spirituels qu'il a sans aucun doute reconnus, mais il ne les a pas reconnus grâce à des facultés supérieures ; il les voyait avec une faculté qui lui était inaccessible, car il lui manquait la conscience nécessaire. Les facultés ordinaires de la conscience sur le plan physique sont insuffisantes pour expliquer ce qu'il a vu. Alors, comment voyait-il ? Swedenborg n'était pas seulement un grand érudit, mais aussi un être profondément humain. En lui, le pouvoir que possèdent les humains sur le plan physique — un pouvoir semblable à la clairvoyance, à ceci près qu'il y sert un but différent — s'était transformé. Alors, par quel moyen Swedenborg voyait-il ?

Oui, voyez-vous, Swedenborg voyait avec une force qui perçoit l'extérieur sans l'attaquer, sans le toucher, sans agir avec le regard. De quelle nature est cette force ? Sur Terre, sur le plan physique, c'est la force qui s'exteriorise dans la vie sexuelle, dans la vie sexuelle correcte ; cette force mystérieuse qui unit les êtres dans l'amour terrestre, est distincte de toutes les autres forces cognitives. Swedenborg avait préservé cette force, l'avait accumulée, et à un certain âge, elle s'était transformée en lui, tout en demeurant, en un sens, une force sexuelle. Il percevait le monde spirituel à travers cette force sexuelle. Autrement dit, la voyance de Swedenborg repose véritablement sur cette force sexuelle transformée.

Vous pourrez ainsi conclure que les êtres humains sont dotés, au cours de leur évolution terrestre, d'un pouvoir qui se manifeste par la sexualité, mais qui se transformera lorsqu'il ne sera plus lié au monde physique. Vous pourrez également comprendre l'étroite relation entre les pouvoirs qui mènent à la clairvoyance et ceux qui sont liés aux pulsions les plus primaires de la nature humaine, et comment, en quelque sorte, une sphère peut être attirée par l'autre.

Oui, mes chers amis, il s'ensuit que la clairvoyance ne doit pas être prise à la légère. Certes, ce que je dis ici ne concerne pas la science spirituelle en tant que telle, mais toute clairvoyance entrevue, toute clairvoyance recherchée et acquise indûment. Il faut bien comprendre que la clairvoyance ne doit pas être pratiquée de manière à simplement transposer la forme transformée de la perception du plan physique vers les plans supérieurs, mais qu'il faut rechercher une nouvelle forme de perception pour ces plans, une nouvelle manière de percevoir le monde spirituel, qui n'a alors rien à voir avec l'énergie sexuelle, car celle-ci est physique, elle n'existe que pour le plan physique. Transposer le même type de perception que dans le monde physique aux mondes spirituels, présupposer que l'on puisse affirmer : « Je perçois comme on perçoit sur le plan physique », cela conduit l'homme à la propension à jeter un pont entre clairvoyance et forces sexuelle.

Il existe diverses manières de s'en protéger, et nous nous trouvons aujourd'hui à un tournant décisif du développement humain où il est essentiel de comprendre ces choses. Ce que je viens de vous dire est une vérité ancestrale. Les anciens se protégeaient ainsi. Ils disaient : lorsqu'on rapproche les gens du monde spirituel, il faut se souvenir de leur faiblesse, or, la force de caractère, la maîtrise de soi et la suppression de toute pulsion incontrôlée, sont nécessaires pour accéder dignement aux mondes spirituels. Oui, les humains sont faibles, ils deviennent même très faibles, disaient les sages de l'Antiquité^(*) ; il faut donc les empêcher de mêler ces deux sphères. – Comment donc y parvenir ? Il suffit de les isoler du sexe opposé, lorsqu'on aborde des sujets véritablement spirituels, afin qu'ils ne puissent en aucun cas passer vers l'autre sexe. Cela signifie que les femmes n'étaient pas autorisées à participer aux réunions où l'on discutait de sujets spirituels. D'où l'exclusion des femmes de tous les rassemblements spirituels autrefois. Cela empêchait les êtres humains de mêler les deux sphères. Car ils étaient liés par un serment strict de ne rien révéler, hors de la loge, de ce qui s'y passait. Ainsi, les femmes ne pouvaient rien retirer de la communauté spirituelle, si ce n'est les gants blancs, symbole fort de cette situation.

(*) Peut-être qu'il y a ici une piste pour comprendre ce proverbe typiquement français : « Qui fait l'Ange fait la bête » ? Ndt

Or, nous avons véritablement dépassé cette époque, et il convient de s'efforcer, par le biais de mouvements tels que le nôtre dans le domaine des sciences spirituelles, de nous affranchir de cette contrainte. Cela exige toutefois de séparer complètement le domaine spirituel de l'autre sphère mentionnée ; les séparer véritablement signifie que les deux domaines ne doivent pas être mêlés.

De même, nous avons vu comment, dans l'œuvre de Swedenborg, une sexualité refoulée comblait ce qui, autrement, serait resté vide – son imagination –, mais seulement en partie. Lorsqu'il rencontrait des entités capables d'exprimer tous leurs sentiments par leurs gestes, il ne pouvait plus remplir cette sphère, car il ne s'agissait plus que d'une sphère humaine, issue de l'extension de sa sexualité au-delà de son imagination.

Swedenborg illustre donc de façon frappante ce qu'il faut éviter sur le chemin de la spiritualité à l'époque moderne. Car une telle quête, qui ressemble de près ou de loin à la sienne, expose toujours l'individu au risque que, dans sa recherche de la clairvoyance, la sphère sexuelle en soit perturbée et que les deux ne s'entremêlent.

Dans le contexte de la science spirituelle, il est bien sûr indispensable de pouvoir parler de ces sujets, mes chers amis. Il serait fort regrettable de ne pas pouvoir les aborder objectivement et scientifiquement, car quiconque s'y emploie avec sincérité se doit d'être conscient des dangers de cette quête. C'est ainsi que l'imagination débridée peut si facilement prendre pour une pure entreprise spirituelle ! Nous nous trouvons aujourd'hui à un tournant décisif du discours de la science spirituelle, un tournant capital, et je souhaitais, en quelque sorte, esquisser les contours qui mènent à ce point.

Demain à la même heure, ou quand cela se présentera, nous pourrons décider qu'au moment de notre séparation aujourd'hui, je poursuivrai ces réflexions, car je dois être très minutieux lorsque je vous parlerai de ces sujets.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Sixième conférence
Dornach, 15 septembre 1915
Considération épisodique sur le concept d'amour
dans sa relation au concept de mystique

Les essais de Fritz Mauthner sur « l'amour » et le « mysticisme » dans son « *Dictionnaire de philosophie* ». La réduction de toute spiritualité à un érotisme raffiné par le matérialisme moderne. La caractéristique matérialiste fondamentale de notre époque : l'amalgame entre mysticisme et érotisme, et le mélange entre un mysticisme vague et un érotisme sensuel. La nécessité, au sein du mouvement de science spirituelle, de ne pas habiller les émotions subjectives de formules spirituelles. La place de la femme dans les mouvements occultes, hier et aujourd'hui.

J'aimerais aujourd'hui quelque peu développer le sujet que j'ai amorcé dans mes réflexions de ces derniers jours. J'aimerais commencer par une question : quel âge a véritablement l'amour, au fond ?

Mes chers amis, je suis bien certain que la grande majorité des gens, se basant sur une vision superficielle des choses, répondront d'emblée : « *L'amour est aussi vieux que l'humanité.* » — Eh bien, quiconque s'exprime dans une perspective d'histoire culturelle, qu'il reconnaît imprégnée d'éléans spirituels, vous donnera une réponse différente à cette question, car il s'efforcera de saisir les choses concrètement et non pas en termes généraux et vagues. L'amour, mes chers amis, a tout au plus 700 ans ! Lisez toute la littérature et la poésie de la Rome et de la Grèce antiques, et vous n'y trouverez rien qui soit associé au concept d'amour de notre époque. Et si vous lisez Plutarque, vous constaterez que les deux concepts de Vénus et de Cupidon sont clairement distingués l'un de l'autre d'une manière très caractéristique. La façon dont l'amour est dépeint en poésie, en particulier dans la poésie lyrique, la façon dont il constitue le centre de tant d'expressions lyriques, ne date que d'environ 600 à 700 ans. Autrement dit, le concept d'amour, avec la signification qu'il revêt aujourd'hui pour l'humanité, tel qu'il nous est enseigné, n'existe dans l'esprit des êtres humains que depuis six ou sept siècles. Auparavant, on ne parlait pas de ce concept d'amour — ni même d'une manière vaguement semblable.

Cela ne doit pas vous surprendre, pas plus au plan théorique qu'au plan épistémologique. Car l'objection selon laquelle l'amour a toujours été pratiqué n'est pas valable. C'est comme affirmer que si la vision copernicienne du monde est correcte, à savoir que la Terre tourne bien autour du Soleil, alors elle a toujours tourné ainsi à l'époque latine, grecque et égyptienne, en réalité, depuis que la Terre est mobile. Certes, mais on ne parlait pas de la vision copernicienne du monde. Par conséquent, l'objection selon laquelle ce qui est exprimé par le concept d'amour existait avant même que le concept d'amour lui-même n'existe est invalide. Les phénomènes, les faits liés à l'amour, formaient simplement un ensemble de faits de la vie, mais on n'en parlait pas dans la même acceptation. Or, au cours des 600 à 700 dernières années, nous avons fait un long chemin à cet égard. Non seulement l'amour est aujourd'hui considéré par beaucoup comme le centre de toute vie — du moins en termes de vision du monde — mais il existe même une théorie scientifique, la psychanalyse, qui, comme je vous l'ai montré, « barbote » dans les conceptions les plus vulgaires de l'amour. C'est contre cette évolution que nous devons, mes chers amis, nous rebeller, car nous avons à changer dans quelque chose d'autre du fait que nous cultivons une vision du monde spirituelle et scientifique.

Je serais en réalité surpris que beaucoup d'entre vous, voire tous, fussent réellement surpris par l'affirmation selon laquelle le concept d'amour n'a que 600 à 700 ans, car certains d'entre vous savaient peut-être que j'avais également exprimé les mêmes idées et que je les avaient caractérisées dans un contexte très historique lors de conférences précédentes.

Or, cette approximation dans l'approche du concept d'amour avec toutes sortes de visions du monde, telle qu'elle se manifeste de façon si répugnante dans la vision psychanalytique, s'est développée lentement et progressivement au cours des derniers siècles, et il nous faudra beaucoup de temps pour en percer tous les mystères. Mais, à travers quelques observations que je présenterai de manière épisodique et aphoristique, je souhaiterais vous guider dans cette réflexion.

1 / 5 — Rudolf Steiner : GA 253 : *Problèmes de vie en communauté dans la Société anthroposophique — Avec des remarques sur le don de voyance de Swedenborg, les manières de voir de la psychanalyse freudienne et le concept d'amour en relation à la mystique*

Prenons l'exemple d'un esprit contemporain qui trempe complètement dans les concepts culturels de son temps en s'en imprégnant, au point qu'il ne peut, en d'autres termes, se défaire de la conviction que le réel extérieur, le réel sensible et physique, est la seule chose dont on puisse raisonnablement parler. Je vous ai déjà présenté un exemple très fidèle de ce type de personne en la personne de Fritz Mauthner, critique du langage et auteur d'un dictionnaire philosophique.

Voyez-vous, une telle personne, mes chers amis, se trouve dans une position bien singulière. Étant donné que Fritz Mauthner pratique une critique du langage ; il sait donc, pour le moins, que le mot « mysticisme » a toujours existé dans l'histoire de l'humanité. Et puisqu'il est critique du langage, il cherche à répondre à la question : Qu'est-ce donc qui se fourre réellement derrière ce mot de « mysticisme », que recèlent les contentions mystiques ?

Cela étant, mes chers amis, réfléchissez maintenant une bonne fois à la richesse de la littérature nécessaire pour comprendre la relation entre l'âme humaine et les mondes célestes, relation que l'on peut qualifier de « mystique ». Considérez avec quel sérieux et quelle importance nous devons accorder à des discussions telles que celles présentées dans l'ouvrage « *Comment accéder à la connaissance des mondes supérieurs ?* » afin de comprendre comment l'âme doit s'harmoniser pour se présenter devant les mondes supérieurs, de sorte que l'on puisse affirmer : « *L'âme en question est celle d'un mystique, d'une personne qui a trouvé l'union avec ce qui vibre et imprègne spirituellement les mondes supérieurs.* » Il faut donc d'abord acquérir cette compréhension ; il faut d'abord s'y immerger. En réalité, seul celui qui a véritablement réfléchi aux questions posées dans « *Comment accéder à la connaissance des mondes supérieurs ?* » peut véritablement saisir ce qu'est le mysticisme au sens contemporain du terme, c'est-à-dire celui qui a au moins étudié attentivement cet ouvrage à plusieurs reprises.

Quand un homme comme Fritz Mauthner met la main sur un ouvrage tel que « *Comment accéder à la connaissance des mondes supérieurs ?* », c'est, bien sûr, pour lui une pure sottise, puisqu'il ne peut rien y lire que des mots. Et il a raison – il est, en réalité de ce point de vue à lui, honnête – lorsque après avoir lu Swedenborg, il déclare : « Swedenborg parle de «d'entités de Mars» capables de dissimuler leurs pulsions profondes – je n'y comprends rien du tout. » Il pourrait tout aussi bien dire : « Franchement, quand je lis un livre comme "Comment accéder à la connaissance des mondes supérieurs ?", il ne m'apporte absolument rien ; peut-être que les Anges le comprendraient, mais pas moi. » On peut en juger ainsi, et je suis convaincu que Fritz Mauthner, en homme honnête, pouvait porter ce jugement. Il faut reconnaître qu'en toute honnêteté, s'il reste fidèle à lui-même, il ne peut que parvenir à ce jugement, car pour lui, le concept de mysticisme est totalement dénué de sens ; pour lui, il n'y a rien derrière. Ce qui est expliqué dans « *Théosophie* » ou dans « *Comment connaître les mondes supérieurs ?* » n'est, pour lui, que des mots, des mots et des mots. Et s'il nourrit à sa manière une quête faustienne, il affirme : « Je recherche toute force active et tout germe dans le monde physique extérieur et je ne veux pas farfouiller dans les mots. » – À sa façon, c'est tout à fait juste.

Mais à présent, non seulement il est honnête, mais il est aussi méticuleux, et il se demande donc : Se pourrait-il que les êtres humains n'aient jamais possédé en eux la moindre trace de mysticisme ? Ils en ont toujours parlé. Qu'est-ce donc, dans l'âme humaine, qui les a poussés à parler de mysticisme ?

Vous savez, j'ai connu, dans ma jeunesse, un théologien – aujourd'hui déjà décédé – qui était un théologien exceptionnel et un philosophe d'une grande érudition. Il disait, à juste titre : « En réalité, derrière chaque erreur se cache une vérité qu'il faut rechercher, et aucune excentricité n'est si grande qu'on puisse s'en dispenser. » Dans le même esprit, Fritz Mauthner se dit lui aussi : « Il doit bien y avoir quelque chose de vrai dans le mysticisme. » Autrement dit, Fritz Mauthner doit se dire que si de tels individus d'esprit alambiqués existent encore aujourd'hui, rédigeant des ouvrages comme « *Comment atteindre la connaissance des mondes supérieurs ?* » et parlant d'une relation mystique entre l'homme et les mondes spirituels, c'est évidemment un pur non-sens ; mais il doit bien y avoir quelque chose dans la nature humaine qui produit de tels sentiments, que ces mystiques alambiqués et insensés appellent leur mysticisme. Il doit bien y avoir quelque chose de ce genre.

Si l'on tente de comprendre où Fritz Mauthner fonde réellement le mysticisme, on ne trouve guère plus que, tout au plus, après avoir lu son article « *Mysticisme* », on se dit : « Il s'est égaré. » Cet article ne

révèle rien d'autre qu'une obsession pour les mots et leurs explications. Mais, désireux de découvrir où Fritz Mauthner, à sa manière, cherche à percer le mystère de ce mysticisme, j'ai tenté de trouver dans son dictionnaire une définition possible... [Lacune dans la sténographie]

J'ai donc consulté non seulement l'article « Mysticisme », mais aussi celui intitulé « Amour ». Et je pense d'ailleurs que cet article, à la rubrique : « Amour », est parmi les mieux écrits, car il est très agréable. Il commence par compiler les explications des mots, les définitions de l'amour selon Spinoza, la définition concise et sommaire de l'amour selon Schopenhauer, puis explique qu'il faut distinguer entre l'amour véritable, profond, et le simple érotisme, le physique, ce qui relève de la sexualité. Mauthner accepte tout cela, et il va même jusqu'à dire ce qui suit :

« Je crois que ces génies unilatéraux du penser ont rarement, voire jamais compris les sentiments pathologiques de l'amour, le plus haut degré d'amour ; ils n'en avaient aucune expérience personnelle et se sont seulement efforcés d'organiser conceptuellement les descriptions des poètes. »

Il affirme donc que les philosophes ne connaissaient probablement pas grand-chose à l'amour et qu'ils se tournaient donc vers les poètes pour obtenir leurs éclairages.

« Je crois que l'amour suprême n'a été vécu et décrit que par l'artiste (depuis Pétrarque, par exemple), transmis à l'entendement commun par le pouvoir de l'imitation ou de la mode, il a dominé l'imaginaire des lecteurs de poésie pendant six siècles, et il est sur le point d'être remplacé par une autre mode. L'amour suprême est aussi rare qu'une œuvre d'art majeure et que l'union religieuse d'avec Dieu que François d'Assise a peut-être vécue ; pourtant, tout le monde parle de religion, d'art et d'amour. Ce que l'on appelle ces choses n'est qu'un substitut à un sentiment que sur un million de pérroreurs qui en discourent c'est tout juste si un seul l'a réellement éprouvé »

Eh bien, c'est bien !

« L'amour le plus intense, dont je ne nie pas l'existence, a véritablement quelque chose de miraculeux ; en effet, les miracles ont été expliqués comme des phénomènes pathologiques. Si, dans les cas les plus rares, les deux partenaires éprouvent l'amour le plus fort, alors, contre toutes les lois de la nature, le miracle se produit : l'un soulève l'autre, tous deux flottent au-dessus de la Terre. Le « *δοξ πον μοι οτω* », deux pôles d'Archimète, est ou semble levés. Qu'il s'agisse du bonheur ou de la mort, l'aspiration mystique est comblée. »

Voilà ! Ainsi, pour quelqu'un comme Mauthner, entièrement ancré dans notre vision moderne du monde, la seule possibilité est le sentiment d'amour, unique source des émotions que le mystique perplexe trouve dans sa relation au spirituel. Ces émotions n'existent que dans l'amour. Car c'est là une affirmation sincère de la part d'une telle personne, qui a perdu tout lien avec le monde spirituel : « Que ce soit le bonheur ou la mort, l'aspiration au mysticisme est comblée. » Puis Mauthner poursuit :

Dans ce bref examen, j'ai délibérément omis les nombreuses autres significations du mot « amour ». Or, il me faut souligner que le mysticisme, lui aussi, perçoit son union avec Dieu comme la plus ardente et la plus spirituelle des félicités amoureuses, et que Spinoza, en particulier, utilise sa première définition de l'amour (au Livre 3 de son Éthique, puis au Livre 5) pour proclamer *l'amor Dei, l'amor erga Deum*, comme la félicité suprême de l'humanité. L'essence même du mysticisme, le désir d'exprimer l'ineffable, a conduit à un tel mésusage du concept d'amour, non seulement dans les excès panthéistes de Spinoza, mais aussi dans le cynisme métaphysique de Schopenhauer. On retrouve là quelque chose de ce mysticisme figuratif, que Cousin entendait également lorsqu'il disait : « *Nous aimons l'infini et nous imaginons aimer les choses finies.* »

À tous les degrés de ce qu'on appelle l'amour se retrouve ce sentiment bien connu qui nous pousse à appeler notre partenaire sexuel « *aimé / aimée* » avec une certaine affection. Un substantif adjetivisé ; notre sensation en cela, qui est tout aussi subjective, nous l'avons partout décrite avec le mot verbal mal formé « *d'aimer* » : la tentative de former un mot objectif et substantif pour la sensation, le mot « *amour* », a connu un tel bonheur dans le langage au point que les gens se sont persuadés que la sensation se rencontre tout aussi fréquemment que le mot.

Vous voyez, mes chers amis, lorsque le monde moderne du matérialisme, mû par ses pulsions fondamentales, tente de se forger une conception du mysticisme, il est contraint de se dire : « Ce dont rêve le mystique ne se trouve en réalité que dans le sentiment amoureux » ; autrement dit, tout ce qui est spirituel se trouve réduit ramené ici-bas à un érotisme raffiné.

Il est caractéristique que, par exemple, Mauthner s'appuie sur la manière singulière dont une amie de Nietzsche, Lou Andreas-Salomé, a caractérisé l'essence spirituelle de Nietzsche, dans son ouvrage consacré à ce dernier : précisément comme une forme d'érotisme raffiné. La réaction de Fritz Mauthner à cette description de Nietzsche par Lou Andreas-Salomé est d'ailleurs intéressante. Il déclare :

Récemment, après tant d'hommes, une femme s'est elle aussi essayée à la philosophie de l'amour : Lou Andreas-Salomé, amie de Nietzsche, farouchement détestée par le milieu nietzschéen en raison de son excellent ouvrage sur Nietzsche. Mme Lou fait preuve d'une grande subtilité dans ses explications ; elle n'ose pas considérer la fidélité comme une caractéristique fondamentale de l'amour et elle établit un lien entre l'imaginaire de l'artiste et celui des amants (Érotisme, p. 25-26). Mais Mme Lou, elle aussi, spiritualise l'acte à un tel point qu'une distinction conceptuelle entre le sentiment de désir et son corollaire spirituel ne se dessine pas.

Les hommes et les femmes s'expriment d'une manière qui reflète l'état actuel du penser, où l'on se sent contraint de remplacer le rapport de l'âme au monde spirituel par ce qui palpite dans l'âme humaine — un érotisme plus ou moins raffiné, selon le caractère de chacun.

Tout cela est lié au matérialisme de notre époque. Ce matérialisme conduit inévitablement au manque de véracité, surtout lorsqu'on n'ose pas affirmer : « Nous ne connaissons du mysticisme que sa dimension concrète, qui se confond avec l'érotisme. » L'inveracité se révèle ici lorsqu'on désigne l'érotisme par des concepts mystiques. Un matérialiste qui déclare simplement : « Je ne vois que de l'érotisme dans tout mysticisme » est bien plus sincère que celui qui, partant de l'érotisme, s'élève^(*) vers les plus hautes sphères à l'aide de formules mystiques pour le dissimuler. On peut parfois observer concrètement les échelons que ces personnes empruntent pour masquer mystiquement ce qui n'est en réalité que de l'érotisme. Ainsi, d'un côté, nous avons le lien théorique entre mysticisme et érotisme, et de l'autre, la tendance de notre époque à sombrer dans l'érotisme et à introduire toutes sortes de mysticisms obscurs, confus et mal compris dans un érotisme voluptueux.

Mes chers amis, afin que des représentations claires sur ces sujets se répandent au sein de la Société anthroposophique, je vous ai récemment exhortés à œuvrer pour dissiper cette obscurité mystique née du mélange que je viens de décrire. Il est essentiel que ceux qui comprennent véritablement la nature de la spiritualité noble puissent à nouveau parler du spirituel là où il est réellement présent, sans pour autant revêtir des émotions subjectives de formes spirituelles. Conscients que ces concepts ne sont pas encore partagés par tous, j'ai, il y a quelque temps, appelé la Société à clarifier ces questions. Seul l'avenir nous dira si nous y parviendrons.

Hier, j'ai indiqué qu'autrefois, dans les époques plus anciennes, et même jusqu'à nos jours, on a choisi une méthode bien plus radicale pour remplir les conditions nécessaires à toute société spirituelle et scientifique, quelle qu'en soit la forme : une partie de l'humanité, un sexe, était tout simplement exclue afin de préserver l'autre de tout mélange entre les concepts spirituels supérieurs et les concepts de la vie humaine naturelle sur le plan physique. La pensée spirituelle appartient au monde spirituel, et il nous faut admettre, en toute logique, qu'il est bien pire de parler de certains aspects de la coexistence naturelle des êtres humains en des formules mystiques étrangères à ce domaine que de nommer ce domaine en toute vérité, par son nom propre, et de reconnaître qu'il s'agit bien du plan physique. Pour un véritable mystique, c'est terrible que quiconque ignore simplement l'élan qui le pousse à accomplir ce que — pardonnez-moi — Schopenhauer, dans sa caractérisation particulièrement grossière et lourdaude de l'amour, décrit en ces termes : « Toutes les histoires d'amour de la génération actuelle, prises ensemble, sont donc — ce n'est pas mon avis, mais celui de Schopenhauer ! — une sérieuse méditation sur la composition des générations futures, dont dépendent d'innombrables générations.^(**) ».

Dans sa métaphysique rudimentaire, Schopenhauer affirme : « Toutes les histoires d'amour de la génération présente, prises ensemble, constituent donc une sérieuse méditation de l'humanité entière sur la composition de la génération future, dont dépendent d'innombrables générations. »

(*) *Hinauf-kraxeln* = grimper. Ce verbe est employé ici — dans le cadre présent, non pas pour « grimper au rideau »..., mais « pour grimper en montagne ! » C'est presque un trait d'humour de la part de R. Steiner. *ndt*

(**) En latin dans la citation : « ...ernstliche meditatio compositionis generationis futurae e qua iterum pendent innumerae generationes / Une réflexion sérieuse sur la composition de la génération future, dont dépendent d'innombrables générations. *Ndt*

Si quelqu'un ne permet pas à une telle impulsion de s'exprimer pleinement, mais la dissimule en disant quelque chose comme : « Je suis obligé de faire ceci ou cela afin de donner à une individualité très importante l'opportunité d'entrer dans le monde », alors c'est quelque chose d'horrible pour celui qui veut cultiver le mysticisme avec sincérité et dignité.

Et ceci aussi doit être pris en compte, mes chers amis : le mysticisme ne doit pas être un terreau d'oisiveté pour l'humanité. Il le devient pourtant lorsque des concepts sains sont remplacés par des concepts malsains, de manière mystique. Ici-bas, sur le plan physique, l'homme doit être valorisé pour ce qu'il a la bonne volonté de faire, de faire réellement. S'il ne veut pas travailler et qu'il cherche à exploiter sa valeur sournoisement, non par la valeur de son travail, mais en disant : « Eh bien, j'ai le droit d'être considéré comme quelqu'un de spécial parce que je suis telle ou telle réincarnation », alors c'est là s'abandonner au terreau mystique de l'oisiveté ; c'est vouloir être reconnu pour quelque chose sans rien faire. Voilà la compréhension la plus banale et triviale de la question. Et si les efforts de notre temps doivent, mes chers amis, viser à cultiver la science spirituelle sans réserve pour les deux sexes, alors, de même qu'il existait autrefois un barrage, il doit en exister un aujourd'hui : les deux sexes, dans le sérieux et la dignité de leur vision du monde, se distanciant de toute fantaisie, toujours liée aux pulsions inférieures de l'humanité, doivent aujourd'hui rechercher sérieusement et respectueusement la connaissance des mondes supérieurs. Alors, il ne sera pas possible que l'erreur se propage sur l'erreur concernant ce qui naît dans telle ou telle âme fantasque de la culture de l'oisiveté mystique. La mystique, mes chers amis, n'exige pas que l'on devienne plus paresseux que les autres qui, dans la vie, n'ont que faire du mysticisme, mais plutôt que l'on devienne encore plus industriels qu'eux. Et la morale mystique ne saurait être un abaissement par rapport aux contemplations intuitives immédiates d'autrui, mais une élévation au-dessus d'elles. Et si nous ne nous efforçons pas d'éradiquer ce que j'appellerais le « *Sprengel-isme* » — si nous ne nous efforçons pas d'éradiquer de notre société tout ce qui ressemble au « *Sprengel-isme* », alors, mes chers amis, nous n'irons nulle part !

Je poursuivrai dans ces considérations comme cela résultera du déroulement de la réunion d'aujourd'hui.¹ Nous verrons où en viendra la réunion, et j'annoncerai alors quand aura lieu la reprise de ces réflexions.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(*) Allusion à Alice Sprengel, une personne qui est en relation avec la deuxième partie du GA 253 : *Dokumentation zur Dornacher Krise vom Jahr 1915 Mit zwei Ansprachen von Rudolf Steiner und anderen Dokumenten — zusammengestellt von Hella Wiesberger und Ulla Trapp — Documentation sur la crise de Dornach de 1915, comprenant deux allocutions de Rudolf Steiner et d'autres documents — compilée par Hella Wiesberger et Ulla Trapp — Cette partie n'a pas été traduite encore en français, à ma connaissance. Personnellement, je n'ai pas l'intention de le faire, car je pense qu'elle concerne principalement et pour l'essentiel le site historique de Dornach.*

1 Comme Rudolf Steiner n'y a pas participé, aucune sténographie n'a été prise. Ndr

Septième conférence

Dornach, 16 septembre 1915

La conception du monde psychanalytique

sous l'éclairage de la connaissance scientifique et spirituelle de l'être humain

L'être humain comme être spirituel s'incarnant ici-bas dans le corps physique. Le rapport entre la nature humaine physique actuelle et celle des anciennes époques évolutives de la Terre de l'ancien-Saturne, de l'ancien-Soleil et de l'ancienne-Lune. Les organes humains se trouvent à différents stades d'incarnation physique de leur nature spirituelle, les organes sexuels étant au plus bas de leur évolution spirituelle. L'origine de la sexualité par la descente d'un être spirituel. Le contre-sens qui en résulte vis-à-vis de la manière psychanalytique de voir, qui tente de tout expliquer en termes de sexualité.

Mes chers amis ! Aujourd'hui, je souhaite simplement compléter mes réflexions d'hier et, si possible, aborder un nouveau sujet demain.

J'ai souligné qu'un aspect crucial de la compréhension du monde, au sens le plus large — c'est-à-dire le monde en général, l'individu, la coexistence humaine, etc., ainsi que la compréhension d'un ensemble complexe de faits — réside dans la capacité de trouver la perspective adéquate dans chaque situation. L'origine de nombreuses erreurs est la croyance qu'on peut parvenir à la vérité à partir de n'importe quel point de départ par de simples déductions logiques. Or, si l'on souhaite véritablement comprendre quelque chose, la première étape consiste à s'efforcer d'atteindre, en travaillant la perspective juste. Cette recherche de la perspective adéquate par le travail devrait être considérée comme la véritable essence de l'étude. Nombre d'erreurs sont en effet commises en abordant un sujet simplement dans le but d'acquérir des connaissances et, comme je l'ai dit, en l'envisageant à partir d'un point de départ arbitraire.

Ces derniers jours, nous nous sommes penchés sur une vision du monde particulièrement exécrable : la vision psychanalytique. On peut employer ce terme sans pour autant tomber dans des considérations subjectivistes. Cette vision du monde psychanalytique — comme nous l'avons déjà constaté — n'est pas exécrable en raison de son point de départ — car celui-ci, s'il est abordé correctement, pourrait même aboutir à des résultats parfaitement justes — mais plutôt en raison de la manière dont ceux qui s'y engagent y projettent leurs sentiments et sensations particulières. Du fait de l'introduction de l'expérience subjective de ces personnes dans la théorie, cette théorie psychanalytique, comme je l'ai dit, « dérive » dans le sexualisme.

Cependant, si une personne qui connaît ce principe de toujours rechercher la perspective juste se familiarisait avec le point de départ de la théorie psychanalytique et poursuivait son cheminement, elle parviendrait à des conclusions tout à fait différentes. Elle pourrait même commencer à progresser à partir de la théorie psychanalytique en y introduisant initialement certains airs^(*) matérialistes. Elle découvrirait alors que la distinction entre le conscient et l'inconscient pousse naturellement à emprunter des voies de connaissance plus pures et plus nobles, car elle reconnaît l'imposition de ces perspectives — dont nous avons parlé — comme des émotions arbitraires de nature subjective, et non pas comme quelque chose d'objectif.

C'est principalement toute la signification d'une véritable étude : être amené le plus souvent au-delà du point de départ, en se laissant guider par le sujet et non par ses propres impulsions subjectives qu'on se met alors à introduire dans la cause de sa recherche.

Voyez-vous, mes chers amis, ce principe se révèle progressivement à l'étudiant sincère comme une nécessité, un principe indispensable à la réalisation aujourd'hui d'une vision spirituelle et scientifique du

(*) Ce terme, — du *Allüren* — vient du français, mais signifie, en allemand plutôt « drôles » d'airs. Il y a une origine historique à cela, mais ce n'est pas vraiment ce qui importe ici au premier plan. Attention quand même au faux sens possible ici, car cela veut dire plutôt « en introduisant initialement de drôles d'airs matérialistes ». Car bien entendu dans un tel cas, la démarche correcte à employer c'est la démarche — et « l'air », donc, — spirituelle et donc par des voies cognitives plus adaptées à la nature du problème dans le respect de toute la dimension spirituelle de l'être humain. Ndt

monde ; il est également indispensable à la structure d'une société où cette vision du monde se veut cultivée. Il faut parvenir à prendre véritablement au sérieux et dignement les enjeux de la vision spirituelle et scientifique du monde ; c'est-à-dire ne pas transposer systématiquement ses habitudes subjectives dans ce qui relève de cette vision, mais plutôt se laisser guider par ses principes. Par exemple, une personne peut avoir l'habitude, dans la vie courante, d'être toujours en retard, de ne jamais arriver à l'heure. Dans la vie profane, cette habitude ne sera pas toujours agréable, ni même forcément avantageuse pour l'avancement des tâches à accomplir. Mais dans le mouvement spirituel-scientifique, de par la manière dont on appréhende les vérités spirituelles-scientifiques, il devrait être impossible à l'âme de cultiver une telle habitude à moins qu'elle ne corresponde à une nécessité urgente.

Ces derniers temps, on a beaucoup parlé du sérieux et de la dignité non seulement des entités [étudiées par, ndt] de la science spirituelle, mais aussi de notre vie sociétale, et il est devenu évident combien il est nécessaire de former un cercle fermé au sein de notre société. Bien sûr, il va de soi qu'il faut au moins faire l'effort d'arriver à l'heure ; pourtant, même ces derniers jours, bien que la conférence ait commencé à 18h20, certaines personnes étaient encore en retard. Et ainsi, mes chers amis, nous n'atteindrons jamais le point où nous pourrons appréhender le concept de société au point de pouvoir, en un mot, commencer de manière sensée. Car si nous ne pouvons être sûrs qu'une fois que nous aurons commencé, personne d'autre ne nous rejoindra, alors, dans une société un peu plus étendue, nous ne pourrons jamais nous prémunir contre la présence, ici et là, d'individus non autorisés, d'individus qui n'ont rien à faire parmi nous. Songez, par exemple, qu'il est irrespectueux d'arriver en retard dans une société qui, en revanche, garantit que chaque personne qui y entre en fait pleinement partie. Pour cela, certains membres doivent se porter volontaires pour surveiller l'entrée des nouveaux membres jusqu'à ce que tous les membres du groupe soient présents. Une fois que les personnes chargées de la surveillance sont entrées, la porte doit être fermée et tout le monde doit se trouver à l'intérieur.

Voyez-vous, mes chers amis, il ne devrait certes pas être nécessaire de discuter de telles choses en détail ; mais la vision spirituelle et scientifique du monde doit reposer sur le concept de « Symptômes ». Ceci signifie que ce qu'un être pratique à petite échelle, il sera très enclin à le pratiquer également à grande échelle. Quiconque est incapable d'arriver à l'heure aux réunions ne développera pas non plus l'impulsion conscientieuse nécessaire lorsqu'il s'agira de questions plus importantes, où l'enjeu est de taille. Une grande partie des dommages qui se sont manifestés si clairement est intimement liée au fait de ne pas prendre les choses au sérieux, de ne pas les appréhender avec suffisamment de lucidité. Il est donc essentiel que nous abordions le processus spirituel et scientifique lui-même, si je puis dire, de la même manière que nous venons de l'évoquer. Par conséquent, celui-ci illustre également ce que les sciences spirituelles exigent de nous lorsque nous envisageons de tels aspects de la vie, parmi ceux des plus ordinaires, au sein d'une société de science spirituelle.

Si nous nous efforçons maintenant de trouver la perspective juste sur les choses dont nous avons parlé de manière si aphoristique ces derniers jours, il faut d'abord garder à l'esprit que dans toute l'édification du monde, dans toute l'organisation du monde, nous avons affaire à l'auto-manifestation, à l'auto-expression des essences spirituelles véritables qui sont dissimulées à la connaissance derrière le monde qui se révèle de lui-même.

Mes chers amis, ces entités — comme vous le constaterez à la lumière des nombreuses considérations que nous avons abordées — sont animées d'un mouvement intérieur constant, d'un mouvement intérieur perpétuel. Je n'ai pas ici spécialement en tête une référence à un mouvement dans un instant particulier, mais à un mouvement intérieur de dimension universelle. Toutefois, il nous faut appréhender la complexité de ce mouvement intérieur si nous voulons comprendre la relation entre les êtres qui sous-tendent les apparences et leurs manifestations elles-mêmes. Prenons un exemple que nous pouvons choisir car il nous est déjà connu grâce à nos précédentes réflexions spirituelles et scientifiques.

Nous savons que l'humanité a entamé son développement physique initial durant l'ancienne ère évolutive calorique de la Terre, l'ancien-Saturne, elle l'a poursuivi durant l'ère de l'ancien-Soleil, durant laquelle elle a acquis le développement éthérique, et ainsi de suite. La question est maintenant de savoir comment nous devons considérer ce que nous comprenons comme le développement physique de l'hu-

manité au sein de l'ère de Saturne, en relation avec la constitution globale du monde. Ce serait une grave erreur, mes chers amis, de croire que l'on puisse se représenter la nature physique de l'humanité telle qu'elle était aujourd'hui, en l'imaginant primitive et simple. Pour mieux comprendre mon propos, je vous dis : quiconque pense trouver dans le monde physique actuel, sur le plan physique actuel, quoi que ce soit qui ressemble, même de loin, à la nature physique de l'humanité durant l'ère de Saturne, se trompe lourdement. Ce qu'était l'humanité en tant qu'être physique durant l'ère de l'ancien-Saturne ne se retrouve aujourd'hui dans aucune structure, dans aucun fait du monde physique. Pour reconnaître la nature physique qu'avait l'être humain durant l'ancienne période de Saturne, nous devons en effet déployer beaucoup plus d'efforts, de contentions, sur notre être d'âme et d'esprit, lequel s'est depuis totalement libéré du plan physico-éthélique.

Commençons par désigner schématiquement le monde — [à notre regard actuel, *ndt*] — à travers lequel on peut reconnaître la nature de ce qui existait comme première structure physique durant l'ancienne période de Saturne, comme le monde de la connaissance de la nature humaine physique sur Saturne ;

[le conférencier écrit au tableau noir]

Un monde de connaissances sur la nature physique de l'être humain sur l'ancien-Saturne.

Pour l'instant, je me contenterai de dire que l'homme doit actuellement s'extraire de son corps physique et, même après cette émergence, atteindre un stade de développement supérieur afin de parvenir à l'observation et à la compréhension des formes qui correspondaient alors à la nature physique de l'homme durant cette ancienne période saturnienne.

Considérons maintenant la nature physique des humains durant l'ancienne-époque solaire, qui constitue donc un développement ultérieur de la nature physique des humains durant l'ancienne-époque saturnienne. Cette nature physique des humains durant l'ancienne-époque solaire est inaccessible aux organes cognitifs de l'être humain physique actuel ; car il faut plutôt accéder déjà au monde spirituel. Cependant, il n'est pas nécessaire d'avoir atteint le stade de développement requis pour reconnaître la nature physique des humains durant l'ancienne-époque saturnienne. Ainsi, nous pouvons dire : une compréhension, même rudimentaire, de la relation entre le monde et l'humanité nous permet d'entrevoir déjà la nature physique des humains durant l'ancienne-époque solaire. Et nous pouvons alors dire :

[le conférencier écrit au tableau noir]

Un monde de connaissances sur la nature physique de l'être humain sur l'ancien-Soleil.

Si nous voulons à présent considérer la nature physique de l'homme telle qu'elle s'est développée durant la période de l'ancienne-Lune, alors, mes chers amis, il nous faut supposer un niveau de connaissance encore moins élevé. Dès l'instant où nous sommes capables de percevoir en nous libérant consciemment du corps physique, nous reconnaissons déjà ce qui correspond à la nature physique de l'homme durant l'ancienne période lunaire. Ainsi, nous pouvons dire : une troisième étape du rapport de l'homme à l'objectivité est :

[le conférencier écrit au tableau noir]

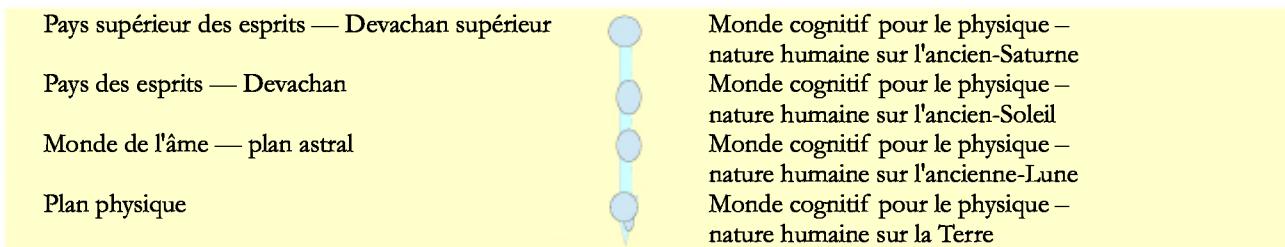
Un monde de connaissances sur la nature physique de l'être humain sur l'ancienne-Lune.

Poursuivons. Nous abordons maintenant la nature physique de l'homme durant son existence terrestre. Pour cela, il n'est même plus nécessaire de quitter notre corps physique. Nous la percevons grâce aux organes de perception physiques dont nous disposons sur le plan physique, sur Terre. Tel est donc le niveau de perception naturel à l'homme durant son existence terrestre, ce qui nous permet de dire :

[le conférencier écrit au tableau noir]

Un monde de connaissances sur la nature physique de l'être humain sur la Terre.

Et maintenant, nous avons également considéré, mes chers amis, quatre niveaux des mondes de la connaissance, qui sont aussi appelés [le conférencier écrit au tableau noir] : « plan physique » ; « monde de l'âme » ou « plan astral » ; « pays des esprits » ou, comme on dit maintenant, « plan Devachan » ; « pays des esprits » ou « plan Devachan supérieur ».



Si vous suivez notre discussion, vous pourrez vous dire : « Dans ce cas, nous devons placer l'être humain physique de l'ère de Saturne ici, celui de l'ère solaire là, celui de l'ère lunaire ici, et celui de l'ère terrestre ici. » (voir le tableau ci-dessus). Les petits cercles ont ainsi été tracés. Cela ne contredit pas les concepts habituels, mais c'est déjà clairement et distinctement indiqué dans mon ouvrage « Science occulte ». J'y explique en détail que ce que l'on appelle la nature humaine physique sur la Lune ne doit pas être observé sur le plan physique, mais plutôt à un autre niveau, et ainsi de suite. Vous trouverez tout cela explicité très clairement dans cet ouvrage.

Aujourd'hui, cependant, nous pouvons dire : l'être humain est ainsi descendu. [La flèche reliant les petits cercles a été tracée.] Il a véritablement dégringolé au cours de son développement en tant qu'être humain physique. C'est aussi un principe ancien de toute science spirituelle : l'être humain, pour autant que nous parlons de sa nature physique actuelle, est un être spirituel « en dégringolade ». Cela signifie simplement que, lorsque nous considérons notre corps physique, nous devons nous dire : tel que nous le voyons aujourd'hui, durant sa vie terrestre, tout ce qui est visible de lui aujourd'hui est ce qui a descendu le plus au plan physique.

Mais il y a aussi quelque chose de caché au sein du corps physique. Un élément caché, de nature lunaire ; un autre, de nature solaire ; et un troisième, de nature saturnienne. Ainsi, au sein du corps physique manifesté, le caractère profond, l'essence même, demeurent voilée. Le corps physique n'est, pour ainsi dire, reconnaissable qu'à un quart, car les trois autres quarts se situent derrière lui. Ils sont d'une nature plus noble, plus spirituelle que le quart qui nous apparaît sur le plan physique de l'être humain.

Par conséquent, lorsque nous considérons quoi ce soit qui existe chez l'être humain, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui sur le plan physique, nous devons nous dire : ces organes physiques sont en mouvement intérieur, un mouvement de descente, un mouvement de développement du spirituel vers le matériel. Tout organe que nous considérons chez l'être humain, nous sommes donc tenus de le considérer de telle sorte que, dans sa croissance et son développement, dans l'acquisition précise de la forme qui lui est propre sur le plan physique, il suit un chemin descendant du développement. Il descend d'une nature plus spirituelle vers une nature plus physique, vers une nature plus matérielle.

Par conséquent, si nous décelons chez une personne un aspect de sa nature à juger, nous devons nous fixer une règle, trouver le point de vue juste. Ce point de vue juste nous est accessible lorsque nous prenons conscience que la nature humaine physique est, sous un certain aspect – notamment celui que j'ai abordé aujourd'hui – descendante. Ceci nous oblige à comprendre, par exemple, le développement de l'enfant à l'âge adulte, que le développement infantile est encore plus spirituel, tandis que le développement adulte est plus matériel ; qu'une descente du spirituel vers le matériel s'est donc opérée. D'un autre point de vue, le développement physique d'une personne reste incompréhensible. On ne le comprend que lorsqu'on prend conscience de cette descente de la personne physique durant sa croissance et son développement ; à savoir que, dans la mesure où elle grandit, un élément spirituel descend, s'enfonce, plus profondément dans le matériel.

Tout comme chez les humains, il en va de même dans le monde extérieur. On peut le visualiser en considérant que nous parlons également d'évolution dans le monde qui nous entoure. Par exemple, nous disons : il y a eu une ancienne étape culturelle indienne antique, qui a évolué vers l'antique Perse, l'Égypte-Chaldéo-Babylonienne, la culture gréco-latine, et enfin notre propre étape culturelle. Mais nous savons aussi que les étapes culturelles plus anciennes continuent de coexister avec les plus récentes. Nous l'avons même démontré avec le langage. Une étape culturelle ancienne continue de co-

exister avec une plus récente. Appliqué aux humains, cela permet de comprendre que chez eux — dans la mesure où ils sont physiques — les organes peuvent également être considérés de telle sorte que, sur le chemin de l'évolution, certains sont les plus évolués, tandis que d'autres, moins évolués, présentent des stades encore plus primitifs.

Nous verrons progressivement — je ne fais aujourd'hui qu'une suggestion aphoristique — que, selon ce principe que je viens d'indiquer, on peut considérer deux systèmes organiques dans la nature humaine.

Considérons d'abord les sens de l'homme, tous les organes qui lui permettent d'effectuer des perceptions sensorielles. On peut dire : les organes des sens, puisqu'ils relèvent du physique, se situent à un certain niveau. Cela signifie pour nous que le spirituel est descendu, s'est écoulé vers un certain niveau. Représentons cela schématiquement ! [le conférencier dessine au tableau noir]

Nous avons dit que toute la nature humaine est un flux descendant [rouge] ; nous désignons maintenant par le bleu l'étape de ce flux descendant sur laquelle se trouvent les sens. Au sein de ce flux descendant, qui s'écoule ainsi [sens de la flèche], nous désignons les sens

par le bleu. Par conséquent, tout ce qui est un organe de perception sensorielle, nous voulons le comprendre comme se trouvant à l'étape **a** de ce flux descendant.

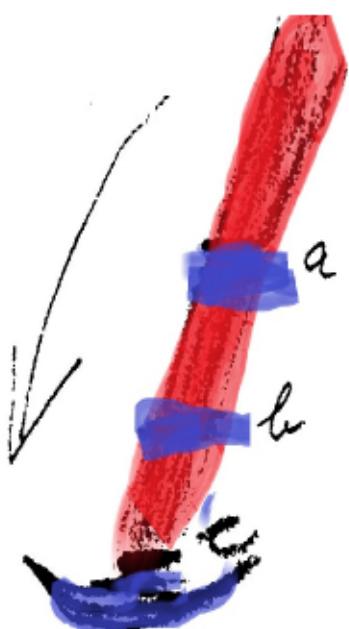
Si l'on considère un autre système organique, par exemple le système respiratoire, dans son intégralité, on ne pourra l'appréhender correctement qu'en le situant au stade où l'humanité s'est enfoncée dans sa spirale descendante. En élargissant progressivement cette perspective, on constate que le système respiratoire est désormais descendu au niveau **b**. Ainsi, le système sensoriel est descendu au niveau **a**, et le système respiratoire au niveau **b**.

On peut maintenant imaginer que ce déclin puisse se poursuivre. Il pourrait donc exister un système d'organes ayant encore davantage régressé : le système d'organes **c**. Et ce système d'organes serait celui qui assure la sexualité.

Si nous considérons à présent l'être humain physique, mes chers amis, nous constatons qu'au moment où la descente atteignit un certain point bas et où, par la suite une nouvelle ascension commença — dont nous ne pouvons pas parler aujourd'hui —, liée à la descente, celle-ci avait alors progressé jusqu'à ce point [voir le schéma, l'arc du bas]. La descente sur Terre ne se poursuivit pas davantage. De là, vous pouvez aisément déduire que les organes sensoriels de l'homme sont des organes plus spirituels que les organes respiratoires, et ainsi de suite. Et puisqu'une intuition claire et distincte, comme nous le verrons de plus en plus, nous enseigne que le système sexuel représente, en un sens, le niveau le plus bas, nous pouvons conclure que tout ce que l'homme possède par rapport à sa nature humaine physique est plus spirituel que ce système.

Vous pourriez dire : « Ce serait aisément compréhensible... » Peut-être. Mais l'important pour nous est ici de reconnaître que la vision du monde exécable de la psychanalyse s'est montrée incapable de saisir ce fait que je viens d'énoncer. Car que fait la psychanalyse ? Elle affirme : « Tout ce qu'une personne fait, même dans les expériences mystiques, relève de forces sexuelles transformées. » Autrement dit, le psychanalyste, ou le matérialiste en général, pourrait-on dire en l'occurrence, part de la sexualité et explique tout le reste chez une personne comme une sexualité transformée, remodelée. Je vous ai déjà indiqué comment, dans la théorie freudienne, tout ce qui arrive dans la vie humaine s'explique par une sexualité transformée. Par exemple, le fait que les enfants sucent une tétine s'explique par l'expression d'une sexualité quelque peu infantile, et ainsi de suite.

Mais quelle est la vérité ? La vérité, mes chers amis, c'est que toutes les fonctions organiques humaines sont plus spirituelles que la vie sexuelle, et que, pour parvenir à de justes perspectives, il faut



emprunter la voie inverse. Ainsi, il faut affirmer : toute tentative d'expliquer la sexualité, l'érotisme, en les reliant à une quelconque activité humaine est une erreur. La seule approche valable consiste à expliquer la sexualité comme une transformation des fonctions supérieures de l'être humain en les plus basses sur Terre.

Puisque nous devons déjà aborder ces questions, prenons l'une des affirmations les plus exécrables du psychanalyste, à savoir — il faut absolument mentionner de telles horreurs, mes chers amis, car elles sont si répandues de nos jours — que la relation du fils à la mère, de la fille au père, telle qu'elle se manifeste dans l'enfance par l'amour maternel, l'amour paternel, est une relation sexuelle. Car le psychanalyste affirme que ce que la petite fille ressent pour son père, le petit garçon pour sa mère, est une relation sexuelle, parce que le père est toujours perçu par le fils comme un rival ; il éprouve inconsciemment de la jalousie envers lui ; de même, la fille est jalouse de sa mère. C'est là, pour ainsi dire, l'un des excès les plus effroyables de la psychanalyse. Vous savez que des œuvres telles que le poème d'Edipe sont expliquées dans les écrits des psychanalystes sur la base de ces prémisses psychanalytiques.

Cela étant, la perspective juste est de se demander : qu'est-ce qui donne naissance à la sexualité à l'âge adulte ? Elle naît de la descente d'une dimension plus spirituelle. La sexualité adulte est donc une spiritualité enfantine descendue. Et la perspective juste est qu'il ne faut surtout pas — conscient ou inconscient — mêler à ce domaine ce qui n'est pas sexuel ; il faut bien comprendre que la sexualité ne peut pas encore être présente chez l'enfant. Ce n'est qu'en prenant pleinement conscience de cela que l'on trouvera la perspective juste. C'est aussi un point extrêmement important en pédagogie, car les plus grandes distorsions surviennent lorsqu'on réinterprète simplement certains écarts de conduite de l'enfance comme une forme de sexualité précoce ; ceux-ci peuvent provenir de quelque chose de totalement différent de l'idée que la nature de l'enfant possèderait intrinsèquement une dimension sexuelle. Affirmer que la nature d'un enfant contient déjà une dimension sexuelle reviendrait à affirmer que la météo d'aujourd'hui contient déjà toute la pluie de demain.

De là, on comprend mieux le problème : notoirement l'affirmation d'un point de vue totalement erroné. Un tel point de vue erroné ne peut résulter d'une évidence naturelle, mais être arbitrairement déformé par les instincts humains. Toute la démarche psychanalytique est teintée et nuancée par les instincts humains les plus vils ; le monde qui s'y trouve en est bouleversé. L'interprétation de la relation entre la fille et le père, entre le fils et la mère, au sens psychanalytique, ne peut émerger que si l'on mêle la vie instinctive subjective du chercheur au déroulement objectif de l'investigation. Il s'ensuit que, si l'on procède avec une rigueur absolue, on peut également employer ici des expressions qui s'appliquent aux aspects subjectifs des activités humaines, sans pour autant renoncer à l'objectivité. Appliquer des termes et expressions subjectives à une science entièrement objective serait une folie. Imaginons que quelqu'un pense que les aiguilles d'une horloge sont actionnées par de petits démons logés à l'intérieur. On pourrait dire : « *C'est de la folie !* » L'horloge est un mécanisme, car les démons n'y résident pas. Mais nous opérons dans le domaine de l'objectif et il ne nous serait jamais permis de dire : « Quiconque attribue de petits démons à l'horloge insulte l'horloge. » Cependant, si le psychanalyste interprète la nature humaine de telle sorte qu'il attribue une telle sexualité à une nature enfantine, comme il le fait, alors l'élément subjectif des instincts s'imisce véritablement dans la théorie. Par conséquent, il est justifié ici d'utiliser des expressions subjectives et de dire : « La vision psychanalytique du monde est une insulte à la nature humaine. » Et il faut s'efforcer de pratiquer la vérité et d'appeler les choses par leur nom. Et ce n'est que lorsqu'un nombre suffisamment important de personnes seront conscientes que, dans le monde matérialiste d'aujourd'hui, il existe un certain nombre de personnes qui se sont donné pour mission de cultiver une théorie non seulement sur les individus, mais sur la nature humaine dans son ensemble, une théorie qui s'insurge contre la nature humaine — qui s'insurge, sur le plan scientifique, contre la théorie scientifique elle-même, la réduisant à une simple somme d'insultes — quand les gens comprendront cela, alors ils apprécieront à sa juste valeur la théorie psychanalytique. Alors ils ne se contenteront plus de belles paroles, mais seront sur le terrain correct. Et ce sera pour eux le moyen d'obtenir des éclaircissements précisément dans ce domaine.

Ce n'est qu'après avoir saisi tout l'ensemble des points abordés aujourd'hui que l'on peut laisser libre

cours à l'invective. Car qualifier la théorie psychanalytique de théorie immonde est une insulte, mais cette insulte doit être celle que l'objectivité même du sujet impose, celle que la connaissance nous conduit à proférer. La critique ne doit pas, en revanche, naître d'instincts subjectifs.

Or, c'est là la particularité des sciences spirituelles : ce qui semble n'être qu'une théorie abstraite se métamorphose en sentiments et sensations qui, aussitôt, se trouvent justifiées. Quiconque s'efforce de comprendre ce qu'est réellement la psychanalyse peut, sans pour autant perdre son objectivité, la qualifier de théorie immonde. De même qu'on peut, objectivement, qualifier la toile de blanche et le charbon de noir, on peut qualifier la psychanalyse de théorie immonde. Il ne s'agit là que d'un terme technique, tiré de la nature humaine dans son ensemble, elle-même façonnée par la compréhension de ce qu'est à proprement parler la nature humaine.

Approfondir notre compréhension des concepts, et non seulement de nos concepts, mais de notre nature tout entière – voilà, mes chers amis, la mission de la vision spirituelle et scientifique du monde. Or, réfléchissez à ceci : lorsqu'on dit qu'une société, instrument de cette vision spirituelle et scientifique du monde, doit être un organisme, alors il doit y avoir en son sein quelque chose qui témoigne que les sentiments qui s'expriment sont véritablement issus de cette vision. Ainsi, même une affirmation aussi radicale que l'expression « théorie de la saleté » ne peut être prononcée que si elle est ancrée dans cette vision spirituelle et scientifique, si l'on ne projette pas ses propres instincts sur elle.

Beaucoup de choses à dire sur ces sujets pourront l'être prochainement.

(Traduction Daniel Kmiecik)